THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PQ2256
Book .F75C6

YUDIN COLLECTION

LA COMTESSE

DE

BONNEVAL

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIV

PAR

LADY GEORGINA FULLARTON

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR P. DOUHAIRE

On veut des romans, que ne regarde-t-on de près à l'histoire?

M. GUIZOT.

PARIS

A LA LIBRAIRIE D'AUGUSTE VATON, ÉDITEUR

50, RUE DU BAC

ET CHEZ CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE

29, rue de Tournon

1857

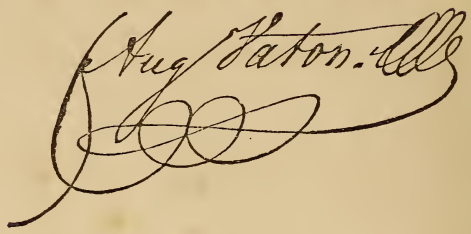
506
102

LA

COMTESSE DE BONNEVAL

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIV

Tous les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

LA COMTESSE
DE
BONNEVAL

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIV

PAR

LADY GEORGINA FULLARTON

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR P. DOUHAIRE

On veut des romans, que ne regarde-t-on de près à l'histoire?

M. Guizot.

PARIS
A LA LIBRAIRIE D'AUGUSTE VATON, ÉDITEUR
50, rue du Bac
ET CHEZ CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE
29, rue de Tournon
1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de propriété et de traduction.

PQ2256
.F15C6

TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE.

Avertissement VII
I. — Le salon de l'hôtel de Biron 1
II. — La comtesse de Bonneval 32
III. — Le château de Biron. 49
IV. — L'abbaye de Saintes. 78
V. — Propos de jeunes filles et projets de familles. . . 88
VI. — Le vieux Lauzun. 101
VII. — Une mère. 115
VIII. — Un ennemi imprévu. 127
IX. — Le héros de Péterwaradin. 138
X. — La présentation. 150
XI. — Un nuage dans le ciel. 161
XII. — Deux égoïsmes 180
XIII. — Un orage. 195
XIV. — Un bonheur troublé. 207
XV. — L'adieu 222

SECONDE PARTIE.

Préambule 239
Première lettre 248
Deuxième lettre. 252

Troisième lettre. 256
Quatrième lettre. 259
Cinquième lettre. 260
Sixième lettre 262
Septième lettre 266
Huitième lettre 273
Neuvième lettre. 279
Dixième lettre 283
Onzième lettre 287
Douzième lettre. 290
Treizième lettre. 293
Quatorzième lettre 300
Quinzième lettre. 304
Seizième lettre et dernière. 308
Épilogue 315

Lady Georgina Fullarton appartient, sous beaucoup de rapports, à la France. Fille de lord Grandville, l'ambassadeur qui représenta le plus longtemps l'Angleterre à la cour des Tuileries, sous le règne des deux branches de la maison de Bourbon, elle a passé à Paris, dans le monde le plus élevé, sa grave et studieuse enfance. L'éducation qu'elle y a reçue a considérablement influé sur sa vie. Ceux qui ont eu l'honneur de la connaître jeune fille, se rappellent avoir remarqué dès lors la précoce maturité de son esprit et cette tendance religieuse qui, se développant par la réflexion, l'expérience de la vie et l'étude de l'histoire, a fini par la conduire au catholicisme. Lady Georgina a écrit de bonne heure et toujours sous l'impression de ce sentiment religieux, caractère dominant du génie anglais. Un de ses premiers ouvrages, celui qui passe en Angleterre pour son chef-d'œuvre, est le délicieux roman de *Lady Bird* (l'oiseau du bon Dieu), fraîche légende, où se déploie une imagination pleine de grâce et de simplicité. Néanmoins, Lady Georgina est essentiellement l'écrivain du grand monde. Un cachet d'aristocratie marque tous ses ouvrages; l'inspiration

en est haute, les sentiments distingués, le langage ample et légèrement négligé. La noblesse de ses habitudes et de ses goûts s'y décèle jusque dans le choix des sujets. Qu'elle reste dans le domaine des fictions ou qu'elle aborde celui de l'histoire, c'est dans les classes élevées de la société qu'elle aime à prendre ses héros. Ainsi, après avoir retracé le caractère, les goûts et les sentiments des familles opulentes de l'Angleterre dans *Ellen Middleton*, elle s'est plu à peindre la société patricienne de Rome au moyen âge dans la *Vie de sainte Françoise romaine*, et celle des grands seigneurs français du dix-huitième siècle dans l'histoire de *Madame de Bonneval*.

Ce dernier ouvrage est, selon nous, supérieur à tous ceux que l'auteur a publiés jusqu'ici. Il appartient à un genre que l'Angleterre a l'honneur d'avoir inventé et où elle a multiplié les chefs-d'œuvre. Quoi qu'on ait pu dire contre le roman historique, nous croyons à sa légitimité en littérature. L'alliance de la fiction et de l'histoire n'a rien d'hybride; elle est universelle et aussi ancienne que le monde. C'est le fond de l'épopée, qui n'est en réalité que l'histoire poétisée des vieux âges. L'active fécondité de notre imagination a besoin d'une base, et c'est dans le passé qu'elle aime à la prendre. Nous avons tous un instinct de paléontologie morale, et, comme Cuvier, et d'après des procédés analogues aux siens, nous aimons à refaire le monde et les sociétés d'autrefois. Tel est le secret du charme que nous trouvons dans l'histoire : c'est un festin où s'assoit notre imagination. Nous faisons donc tous, à quelque degré, un roman historique, quand nous ouvrons les historiens;

car tous nous achevons, à notre façon, les tableaux qu'ils nous tracent. N'avons-nous pas en effet chacun notre César, notre Alexandre et notre Louis XIV, notre Athènes, notre Rome et notre Versailles?

Rien n'est donc plus dans nos habitudes intellectuelles que les restitutions historiques dont le génie de Walter Scott a fait un genre, et nul genre n'est mieux fait pour plaire aux esprits cultivés. Or, c'est à ceux-ci que s'adresse, plus encore que les autres ouvrages de Lady Georgina, l'histoire que nous publions aujourd'hui. Histoire, disons-nous, et non point roman; car presque tout ici est réel, et l'auteur a plus deviné qu'inventé. Il y a plus d'intuition que de fiction dans cet ouvrage. L'héroïne de ce livre touchant a vécu en effet, elle a écrit, et une partie de sa correspondance existe encore. Mais les lettres, peu nombreuses, il est vrai, auxquelles elle a confié les discrets épanchements de son cœur, sont restées jusqu'à ces derniers temps à peu près ignorées. A peine même savait-on l'existence de cette belle et malheureuse comtesse de Bonneval. Son mari, le comte-pacha de Bonneval, le brillant renégat, était seul connu jusqu'ici. On avait écrit, on redisait ses aventures étranges. Au collége, à l'occasion des vers où la muse mythologique de J.-B. Rousseau a célébré le *Nouvel Alcide,* on racontait les exploits et l'étrange fin de ce romanesque personnage. On disait comment il avait déserté la France par suite d'une lettre insolente écrite au ministre Chamillart, et avait été pendu en effigie; comment, amnistié par la gloire qu'il s'était acquise dans les armées de l'Empereur, il était rentré dans sa patrie et

y avait épousé une femme charmante qu'il avait abandonnée le lendemain de son mariage pour aller en Allemagne courir de nouvelles aventures; comment enfin, après avoir insulté le prince Eugène ainsi qu'il avait insulté autrefois Chamillart, il avait fui chez les Turcs, abjuré le christianisme à Constantinople et coiffé le turban; puis, abreuvé de dégoûts par une cour qui lui devait un retour de succès militaires, était mort en Asie, au moment où il rêvait d'aller chercher le pardon de son apostasie aux pieds du successeur de saint Pierre et demander à la pénitence le repos d'esprit que la gloire et la vengeance n'avaient pu lui donner.

Mais, à côté de cette altière figure, est venue depuis quelque temps s'en placer une autre pleine de résignation et de grâce : c'est celle de la comtesse de Bonneval, dont la douce histoire est désormais inséparable de la sombre légende de son époux. Nous avons dit que l'on gardait quelques-unes des lettres qu'elle écrivit à cet homme qu'elle avait si peu vu. Un jour, l'auteur des *Causeries du lundi* en donna quelque chose au public et cette communication causa un ravissement.

Lady Georgina Fullarton, à l'esprit de qui rien n'échappe, fut vivement frappée par la gracieuse image qu'avait évoquée M. Sainte-Beuve; elle l'étudia de près dans ses propres révélations et dans celles de ses contemporains. Elle lut et relut les lettres de madame de Bonneval et les mémoires de son temps. Mais elle ne put y recueillir les éléments complets d'une histoire.

D'ailleurs, ce qu'elle aurait voulu connaître de la

vie de madame de Bonneval, c'étaient les sentiments et les idées, la raison des actions et des paroles qu'on a recueillies d'elle. Comment s'était fait le mariage de Judith de Gontaut-Biron avec le comte François de Bonneval? Les mémoires du temps l'ont dit; mais d'où venait l'attachement que cette épouse, sitôt abandonnée, avait conçu pour cet époux si peu tendre? Quel était le secret des allusions qu'on trouve dans sa correspondance? Que supposent les épanouissements de cœur qui tranchent par moments, dans ces lettres, avec le désespoir contenu dont elles portent habituellement l'empreinte? D'où viennent les souffrances, les maladies dont il y est parlé, et pourquoi ce commerce épistolaire cesse-t-il enfin avant la mort de celui qui en était l'objet? La réponse à ces questions manquait souvent, et il en résultait une curiosité agaçante comme celle qu'on éprouve lorsque, dans une conversation mystérieuse, on n'entend qu'un seul interlocuteur. Néanmoins, notre auteur, qui s'était éprise d'une sympathie profonde pour ce pastel à demi effacé de madame de Bonneval, ne renonça pas à l'idée de le restaurer. Appliquant à cette œuvre délicate la connaissance profonde qu'elle a du dix-septième siècle et la remarquable puissance d'induction dont elle est douée, elle a fait ce que font aujourd'hui les artistes pour les belles peintures dont la trace est restée aux voûtes de nos palais royaux. Son pinceau délicat s'est promené discrètement sur les contours à demi éteints du tableau, les ravivant où ils subsistaient encore, les suppléant où il n'y en avait plus vestige, y jetant çà et là les ac-

cessoires indiqués par le temps, ornant le tout d'encadrements exquis et dans le style le plus pur de l'époque. Il est résulté de ce travail une œuvre charmante, peu animée, mais remplie d'un intérêt mélancolique. La figure principale est rendue avec une grande délicatesse. En effet quelle délicieuse enfant c'est d'abord, que cette petite Judith de Gontaut, si douce, si timide, et qui nourrit, dans son cœur, des admirations si fières! et quelle femme admirable plus tard, au jour de l'épreuve! Comme alors elle sait allier, avec le devoir de l'affection pour son indigne époux, le sentiment du respect qu'elle se doit!

Les incidents imaginés pour mettre en action et faire ressortir, au moment donné, les traits variés de ce caractère, sont ingénieusement conçus et racontés avec un grand charme. Le séjour à la campagne au château de Gontaut, l'histoire de la vinaigrette, la visite du comte à la bonne madame Dupuis, le bal de Sceaux, la migraine et vingt autres scènes pareilles, sont des tableaux de genre parfaits, où l'on retrouve tout le talent des romanciers anglais. Ce qui est plus rare, ce qu'on ne rencontre pas toujours chez eux, ni chez nous, c'est l'intelligence morale des situations, qui n'échappe jamais à lady Fullarton et qui se traduit souvent en maximes pleines de sens et de profondeur.

Afin d'expliquer l'amour de Judith pour M. de Bonneval, il ne fallait pas faire de cet étrange aventurier un renégat vulgaire : c'est ce dont s'est bien gardée lady Georgina. Guidée par l'analogie morale et par l'histoire, elle retrace, dans le comte de Bonneval, le portrait idéalisé d'un de ces gentilshommes

français de la fin du dix-septième siècle qui, aux brillantes qualités de l'époque qui finissait, alliaient déjà les dépravations du cœur de celle qui allait s'ouvrir. Le lecteur est bien près de se laisser séduire, comme Judith de Gontaut, par cet Othello en manchettes.

Un personnage tout d'invention et énergiquement tracé, est celui de la mère du comte de Bonneval. Cet amour maternel, si grand qu'il en est farouche et dégénère en une sorte de monomanie sombre qui porte en soi la punition de son excès, nous paraît une des conceptions les plus belles et les plus vraies de lady Georgina Fullarton.

Les silhouettes historiques de Lauzun, de Saint Simon, de madame de Simiane sont spirituellement tracées; celle de M. de Bonrepos est d'un comique touchant. Toutes reportent avec délice à ce monde de Louis XIV, où l'on ne se lasse pas de vivre par la pensée.

Les femmes de cette cour ont toujours été célèbres, mais jamais on ne les a entourées de plus d'hommages qu'aujourd'hui. Elles ont exercé parmi nous des séductions posthumes, et leur mémoire seule a fait faire des folies à des professeurs de sagesse. Le moment est donc bien choisi pour ramener au jour la comtesse de Bonneval. Tout le monde saluera cette apparition, et la morale n'aura pas à réclamer, cette fois, contre les admirations intempérantes d'une galanterie sénile. Il ne s'agit pas ici d'une de ces belles pécheresses de la Fronde, dont les vertus mêmes sont difficiles à raconter à la jeunesse, parce qu'elles ne sont guère que des expiations. La vie de madame de Bonneval fut pure au milieu d'une époque qui

penchait vers la corruption, et le soupçon même ne l'atteignit pas. En idéalisant, comme il convient au roman, ce délicat et chaste modèle, l'auteur en a fait le type de la femme du grand monde à la fin du grand siècle.

Ce que nous avons dit de l'éducation à demi française de lady Georgina suffit pour expliquer comment elle a pu s'éprendre pour une Française du dix-septième siècle et la peindre avec tant de vérité. Mais ce qu'on aura plus de peine à se figurer, c'est qu'un pareil ouvrage ait été écrit en français par une plume anglaise. Ce n'est pas toutefois pour le vain plaisir de se montrer également habile dans l'une ou l'autre langue, que la fille de lord Granville a employé ici la nôtre. La longue fréquentation où l'étude de madame de Bonneval l'avait mise avec le siècle de Louis XIV a eu sur elle une irrésistible action; elle s'est identifiée avec cette élégante société au point de ne plus pouvoir, ce semble, parler autrement qu'elle. Un sentiment de gratitude se mêlera sans doute, chez nous, à celui de l'admiration, en voyant la même main qui a tracé, dans la langue de Walter Scott, l'histoire de *Grantley-Manor* et d'*Ellen Middleton*, choisir celle de madame de La Fayette pour raconter la vie de la *Comtesse de Bonneval*, et ne pas s'apercevoir du changement.

P. Douhaire.

PREMIÈRE PARTIE

LA

COMTESSE DE BONNEVAL

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIV.

On veut des romans, que ne regarde-t-on de près à l'histoire?

M. Guizot, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1855.

I

LE SALON DE L'HOTEL DE BIRON.

A l'entrée du dix-huitième siècle, au sein d'une société brillante mais corrompue, dans un des vieux hôtels aristocratiques de ce Paris d'autrefois, que nous connaissons si bien, grâce aux mémoires et aux lettres du temps, naquit Judith-Charlotte de Gontaut, la troisième des filles du marquis de Biron, l'enfant dont nous

voulons raconter ou plutôt peindre la vie. Par sa mère, Marie-Antoinette de Nugent, elle était petite-nièce du duc de Lauzun. Fénelon, archevêque de Cambrai, allié à sa famille, le duc de Saint-Simon, l'ami intime de son père, dont le nom se retrouve si souvent sous sa plume, ont dû sourire plus d'une fois à cette grâce timide, à cette angélique douceur qui charmait en elle plus encore que la beauté. Si ses sœurs étaient belles, Judith devait être la plus jolie, bien qu'un peu pâle. Ses yeux bleu foncé, son teint, son regard, rappelaient la *Madeleine* de Carlo Dolci, qui se trouve à la galerie de Florence. Souvent sa poitrine d'enfant se gonflait, et de grosses larmes tremblaient sous ses longs cils lorsqu'on racontait devant elle un trait de bravoure ou de vertu. Elles sont étranges, ces natures de femmes, toutes pétries de tendresse et de douceur, mais en même temps susceptibles à l'excès d'enthousiasme pour ce qu'il y a de plus fort et de plus terrible sur la terre, pour la guerre, pour la gloire, pour l'audace, leur inséparable compagne. Une timide enfant qui n'oserait tuer une

mouche, qui pleure sur un oiseau malade, qui recule à la vue d'une blessure, s'anime quand on lui parle de villes prises d'assaut, de bras qui ne menacèrent jamais en vain, de fleuves franchis à la nage et rougis par le sang des guerriers. C'est presque toujours parmi les femmes les plus aimantes, les plus dévouées, que cet instinct se manifeste.

Choisissez au hasard cinq ou six jeunes filles, à l'âge qui touche encore à l'enfance par la naïveté de ses impressions, mais où l'âme et l'esprit commencent à se développer; lisez-leur un jour quelques-uns de ces vers qui sont pour chaque nation comme un appel aux armes; que de nobles soldats offrent à leur vue l'image des combats; qu'une belle musique militaire retentisse à leurs oreilles, laquelle, de cette jeune troupe, rougira de plaisir, frémira même sous le charme de cette impression? Sera-ce cette jeune amazone à l'œil noir et fier, au geste prompt, à la taille majestueuse? Elle s'écrie bien en souriant : « C'est beau! c'est très-beau! » Mais j'ai la main sur son cœur, il ne bat pas plus vite qu'à l'ordinaire.

Celle qui se cache derrière les autres pour dévorer des yeux le spectacle de la guerre; celle dont un léger nuage trouble la vue quand on lui raconte la gloire ou la mort d'un héros, dont les joues se colorent d'un vif incarnat au nom de Jeanne d'Arc, c'est la jeune fille aux yeux bleus, à la démarche timide, à la voix touchante. Parmi les filles d'honneur de Madame, ce sera Louise de la Vallière; parmi les filles du duc de Biron, ce sera la petite Judith.

Pieuse et recueillie, elle aimait Dieu de tout son cœur et les pauvres à l'excès, mais un vieux soldat surtout ne lui tendait jamais en vain la main. Parmi les histoires de la *Bible*, celles qu'elle ne se lassait pas d'entendre, c'étaient les hauts faits des Machabées, le combat de David avec Goliath, le triomphe de l'archange saint Michel sur Satan. Sa bonne avait à les lui répéter souvent : « N'est-ce pas, disait-elle, que si je suis bien sage aujourd'hui vous me direz ce soir, avant que je m'endorme, une de ces belles histoires que vous racontiez autrefois à mon cousin? » La vieille bonne riait et disait : « Soyez toujours bien

sage, mademoiselle Judith, et puis ce soir nous verrons.

— Était-il donc si sage, mon cousin, que vous lui en contiez si souvent?

— Lui sage! ô mon Dieu! C'était bien le plus grand lutin, le plus méchant petit seigneur qui fit jamais enrager une pauvre nourrice. Fixant sur moi ses grands yeux, et prenant mon tablier de ses deux mains : « Madame ma nourrice, me disait-il, je vous mets en pièces si à l'instant vous ne me dites l'histoire du petit pâtre et du grand géant; mais cette fois, souvenez-vous-en, je veux que le géant tue le pâtre, parce que, voyez-vous, j'aime les géants. » Et ne le voilà-t-il pas qui pleure et qui crie parce que je ne veux pas changer l'Écriture sainte! Ah! c'est qu'il était beau comme un ange du bon Dieu, mais un diable, un vrai diable quand on voulait le mettre à la raison. Dame! c'est que M. de Seignelay ne réussit pas mieux que sa nourrice ou son précepteur, quand il s'avisa de le morigéner!

— Comment! le père de Charles Colbert[1] qui

[1] Marie-Renée de Gontaut, la sixième fille du duc de Biron,

joue avec nous quand il vient chez ma mère!

— Précisément, ma petite belle, le ministre de la marine. Depuis près de deux ans, monsieur votre cousin, qui n'en avait que douze à peine, portait l'uniforme d'officier, et servait à bord du vaisseau de M. de Tourville, son oncle[2]. Voilà qu'un beau jour M. le ministre monte à bord et se fait rendre compte du personnel de l'équipage. « Comment donc, monsieur, dit-il en regardant votre cousin, mais il me semble que vous n'avez ni l'âge ni la taille requise pour le service du roi! — J'ai douze ans, dit l'enfant en se grandissant d'un pouce. — C'est trop tôt, monsieur, il faudra vous réformer. — C'est impossible, répliqua l'enfant. — Pourquoi donc? dit le ministre. — Parce qu'on ne casse pas un homme de mon nom. » Et le ministre répond en riant : « N'im-

épousa en 1726 Charles-Éléonor Colbert, comte de Seignelay, petit-fils du grand Colbert et fils du marquis de Seignelay, qui fut, après son père, ministre de la marine sous Louis XIV. (*Dictionnaire de la Noblesse.*)

[2] Le maréchal de Tourville, son parent, le Turenne de la marine, l'y fit entrer (M. de Bonneval) à l'âge de onze ans. (*Mémoires du prince de Ligne.*)

porte, monsieur, le roi casse le garde-marine, mais le fait enseigne de vaisseau[1]. » C'était joli, cela, pour le coup, et le petit marin fut content. Ah! c'est qu'il était beau à voir, quand il levait la tête comme un cheval de guerre, et que ses yeux jetaient des éclairs. Il nous faisait enrager mille fois le jour; mais, quand il souriait, le méchant, tout de suite on lui pardonnait. Hélas! jamais nous ne le reverrons tempêter ni sourire!

— Et pourquoi donc, ma bonne? Il n'est pas mort, mon cousin; qu'avez-vous donc à pleurer comme cela? Je vous assure qu'il n'est pas mort. Nous n'avons jamais mis de robe noire pour lui.

— Mieux vaudrait peut-être qu'il fût mort, mon enfant; alors sa vieille nourrice le pleurerait à son aise. Maintenant il ne faut parler de lui à personne.

[1] Le marquis de Seignelay, ministre de la marine, faisant sa visite des ports en 1688, passa en revue les gardes-marine; il voulait réformer le comte de Bonneval parce qu'il n'avait que treize ans; celui-ci lui répliqua qu'on ne cassait pas un homme de son nom. Cette repartie plut si fort au marquis de Seignelay, qu'il lui dit : « N'importe, monsieur, le roi casse le garde-marine, mais le fait enseigne de vaisseau. » (*Mémoires du prince de Ligne.*)

— Pourquoi cela, ma bonne?

— N'importe, n'importe, mademoiselle Judith, cela ne vous regarde pas. Allons, prenez votre poupée et amusez-vous.

— Si vous saviez comme cela m'ennuie, de m'amuser! dit la petite avec un sourire si fin et si doux, que la gouvernante se dérida et l'attira sur ses genoux. L'enfant lui passa un bras autour du cou et lui dit à l'oreille :

— Pourquoi donc ne faut-il plus parler à personne de mon cousin? Et son portrait, pourquoi l'a-t-on ôté de la chambre de mon père?

— Ah! on l'a ôté de la chambre de votre père? Mon Dieu! où donc l'a-t-on mis, le portrait de mon pauvre enfant?

— Je sais bien où il est! Je vais souvent le regarder. Il est si beau, mon cousin, il a l'air si fier! C'est dans le garde-meuble, au coin, près de la fenêtre; je lui essuie la figure avec mon mouchoir, je ne veux pas qu'elle se couvre de poussière ni que les vilaines araignées y touchent.

— Allons donc! mais qui vous a permis, ma-

demoiselle, d'aller vous fourrer là-haut? En vérité, vous n'êtes pas sage.

— Voulez-vous que je vous mène le voir, mon cousin? Cela vous fera plaisir, ma bonne.

— Mais non, je ne veux pas que vous montiez là, et dans votre bel habit neuf encore.

La petite regarda en souriant sa robe à grandes fleurs et ses manchettes brodées, et dit à voix basse : « Elles y ont bien été ce matin, et elles ne s'en portent pas plus mal. » Puis, saisissant la main de la vieille madame Dupuis, qui l'adorait et finissait toujours par céder à ses fantaisies, fantaisies, à la vérité, douces et innocentes comme sa figure, elle l'entraîna à travers corridors et escaliers vers la salle où l'indignation d'une famille justement irritée avait relégué le portrait du brillant, du coupable Claude-Alexandre de Bonneval.

Rouge comme une cerise, essoufflée, jolie comme un ange, Judith s'arrêta devant le tableau qu'elle allait contempler si souvent, et sa bonne, les mains jointes, répéta à voix basse : « Mon petit Alexandre! mon nourrisson! mon

pauvre enfant! » Et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues ridées.

— Il n'est pas méchant, n'est-ce pas? dit la petite d'un ton caressant.

— Ils l'auront fait si bien enrager, qu'il n'aura pu y tenir, murmura madame Dupuis. On n'aurait jamais dû le prendre comme cela.

— Ma bonne, vous et moi nous l'aurions si bien caressé, tant embrassé, qu'il aurait bien fallu qu'il fût sage. Où est-il donc maintenant, mon pauvre cousin?

— Dieu sait où il est à cette heure! Depuis le jour affreux où l'on a dit : « Il a passé à l'ennemi, » je n'ose plus demander de ses nouvelles. Ah! ce fut là un coup de foudre qui a frappé bien des cœurs. Et puis j'ai vu, oui, de mes deux yeux qui l'ont si amèrement pleuré, j'ai vu, sur la place de Grève... Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je dis là? Venez donc, mademoiselle Judith, allons-nous-en, je perds la tête. Ah! monsieur Chamillard, vous aurez à répondre un jour de l'âme de mon enfant!

— Que dites-vous donc, ma bonne? dit la petite

en pâlissant. Que lui ont-ils fait, les méchants? Et lui, qu'a-t-il fait, mon pauvre cousin? Je veux le savoir.

— Pas ici, ma mignonne, pas ici : je pleurerais trop fort en regardant ce portrait. Un jour, au jardin, je vous raconterai cela, sous le vieux marronnier que vous aimez tant. Écoutez donc! voilà vos sœurs qui vous appellent.

— Oh! je ne veux pas qu'elles viennent ici. Descendons vite, ma bonne. Adieu, dit-elle en se retournant vers le portrait et lui envoyant un baiser de sa petite main potelée. Les yeux noirs du tableau semblaient suivre les mouvements de l'enfant, qui s'éloignait à regret.

Madame Dupuis avait raison, il y eut un jour affreux pour ceux qui aimaient Claude de Bonneval; un jour où sa mère se cacha pendant quelques heures, pour pleurer de ces larmes amères qui rident le visage et sillonnent le cœur : traître à la patrie, indigne du nom de Français, pendu en effigie à la place de Grève[1], son fils lui sem-

[1] Le roi leur fit faire leur procès (à Bonneval et à Langal-

blait achever ainsi sa vie. La douleur qui lui déchirait l'âme était âpre comme le désespoir et silencieuse comme la mort. La marquise de Bonneval était une de ces femmes fières et passionnées qui cachent leurs émotions sous une apparence de froideur dédaigneuse, et qui haïssent la pitié d'autrui encore plus que la douleur. Le soir de ce jour néfaste, elle entra, comme d'habitude, à l'hôtel de Biron, avec l'air calme qui lui était ordinaire, s'assit à une table de jeu, et y resta trois heures. A chaque personne qui entrait ou qui sortait, au son de voix de ceux qui lui parlaient, à chaque hommage respectueux et peut-être un peu compatissant qui lui était adressé, elle pâlissait sous le rouge dont elle avait mis plus qu'à l'ordinaire. Ce fut une longue souffrance, mais elle la dévora sans fléchir. Les cartes à la main, le sourire sur les lèvres, elle priait intérieurement, elle demandait à Dieu de punir les ennemis de son fils. Hélas! si Dieu l'entend, le triste cri de l'orgueil outragé, jamais il ne le

lerie), et tous deux représentèrent à la Grève en effigie. (*Mémoires de Saint-Simon.*)

bénit. Les prières de la haine retombent sur le cœur comme une pluie de pierres.

Madame de Simiane, qui avait fait la partie de la marquise de Bonneval, se leva, et, s'approchant du duc de Saint-Simon, qui se tenait debout dans l'embrasure d'une fenêtre, elle lui dit à voix basse, en indiquant de l'œil la table qu'elle venait de quitter :

— A-t-on jamais vu, monsieur, plus de fermeté dans le malheur, ou moins de sensibilité dans l'âme?

— Madame, répondit le duc avec son air roide et froid et son sourire tant soit peu métallique, je n'ai jamais vu de femme aussi sensible au malheur mais aussi ferme à cacher sa souffrance.

— Pauvre Alexandre! murmura madame de Simiane; qui aurait jamais prévu un pareil malheur? Tant de noblesse, de beauté, de bravoure! C'est une catastrophe qui donne bien à penser.

— J'admire avec un peu d'indignation, madame, comme les femmes se prennent de compassion pour un homme qui en mérite le moins possible.

— Le malheur n'en mérite-t-il pas toujours?

— Qualifiez-vous ainsi, madame, cette incroyable action qui, selon moi, s'appelle un crime?

— Il espérait toujours que quelques ouvertures lui seraient faites. La misère, dit-on, le dépit, l'ont poussé [1]. On ne maltraite pas impunément un homme de cette naissance et de ce caractère. Vous souvenez-vous de sa lettre à M. Chamillard [2] : « J'irai au service de l'empereur, où les ministres sont gens de qualité et savent comment il faut traiter leurs semblables. »

— Il a toujours été fort bien disant, madame, il est de ces hommes qui sont braves par tempérament, éloquents par le tour et la grâce, et dont

[1] « La misère et le dépit lui firent faire son traité. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

[2] « Monseigneur, j'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, où vous me mandez que je crains les gens de plume parce qu'ils savent trop bien compter : je dois vous apprendre que la grande noblesse du royaume sacrifie volontiers sa vie et ses biens pour le service du roi, mais que nous ne lui devons rien contre notre honneur; ainsi, si, dans le terme de trois mois, je ne reçois pas une satisfaction raisonnable sur l'affront que vous me faites, j'irai au service de l'empereur, où tous les ministres sont gens de qualité et savent comment il faut traiter leurs semblables. »

les crimes ont une sorte d'éclat qui dissimule leur noirceur.

— Mais, au contraire, c'est précisément parce qu'on en dit tant de mal, qu'il me prend envie d'en dire du bien, pour varier un peu la phrase.

— Vous êtes la plus charmante femme qu'il y ait, madame, mais aussi la plus parfaitement femme!

— Mon Dieu, je suis la plus raisonnable et la plus juste personne qui soit sur la terre; mais vous m'en voulez de ma pitié.

— C'est un échappatoire effrayant que cette pitié, madame; elle fait glisser sur des abîmes qui feraient peur si on y regardait de sang-froid.

— Le prince Eugène l'a très-bien reçu; il lui trouve, dit-on, prodigieusement d'esprit.

— Il en a toujours eu beaucoup, madame; mais le trop de connaissances éparses l'éblouissent par leur faux jour, et sa facilité étonnante lui ouvre tant de routes, qu'il lui a été aisé de s'égarer.

— Se console-t-on jamais d'un pareil malheur? dit madame de Simiane en dirigeant son éventail

par un mouvement presque imperceptible vers l'endroit où madame de Bonneval causait avec madame d'Urfé.

— On oublie par degrés, répondit le duc, ce qu'il y a d'irréparable, et on travaille à réparer ce qui peut l'être. Je me trompe fort, ou cette grande douleur ne s'est fait violence qu'à l'aide d'une espérance. Quand on travaille et qu'on espère, on n'est jamais parfaitement à plaindre.

— Oui, souvent les malheureux ne sont pas les plus malheureux. C'est une grande vérité que vous venez de dire, monsieur le duc. Tout ce qui se passe fortifie en moi le goût de la retraite. Ah! qu'un petit gentilhomme à lièvre est heureux dans sa gentilhommière, avec des gens rustres et brutaux si vous voulez, mais francs et sincères [1]!

— D'où vous vient, madame, cette humeur farouche? Je n'en ai jamais vu de moins justifiée parmi tant de gens qui vous aiment et vous honorent le plus qu'il est possible.

[1] Tiré des lettres de madame de Simiane.

— Ah ! monsieur. Il y a tant de gens affectueux qui ne sentent rien, tant de gens écoutants qui n'entendent rien, et puis aussi tant de gens aimables qu'il ne faut pas aimer, comme vous le disiez tout à l'heure! Le monde, plus encore que la pitié, fait glisser sur bien des précipices!

— Peut-être même fait-il tomber où la pitié ne ferait que glisser, répondit le duc.

Madame de Simiane sourit, et, le regardant avec ses yeux qui rappelaient ceux de sa grand'mère et que sa mère à elle adorait, elle lui dit d'un ton enjoué :

— Votre cœur est de la bonne vieille roche, mais vous êtes si sévère et surtout si calme, que vous m'en faites peur. Il me prend souvent envie de vous dire : Ayez donc la bonté de vous mettre un peu en colère.

— Un autre que vous l'obtiendrait de moi plus facilement, madame. Que ne me demandez-vous donc quelque chose de possible?

— Eh bien, jeudi, monsieur, il y aura un petit dîner chez moi, vous en userez comme il vous plaira.

Le duc s'inclina, et la marquise de Simiane se rapprocha d'une table où madame de Biron, madame de Nogaret et plusieurs autres femmes étaient assises et causaient avec cette grâce et cette vivacité qui donnent du charme aux conversations les moins sérieuses et aident à tout effleurer sans rien approfondir.

C'est un joli talent que celui de causer; tous les jours il devient plus rare. Presque tous nous écrivons : c'est plus facile; le cœur est gros, la tête fatiguée, une plume est bientôt prise. Le papier reçoit nos impressions; rien ne nous blesse, rien ne nous repousse durant ces heures où nous confions nos pensées, nos opinions, nos émotions à ce muet auditeur qui ne nous dit rien, à nous, mais qui va bientôt révéler à d'autres ce que nous lui soufflons à l'oreille dans nos jours de douleur et de joie. Cette muette sympathie avec d'autres âmes, ce commerce invisible avec d'autres intelligences, c'est bien ce qu'il nous faut dans ce siècle où des questions brûlantes nous cernent de tous côtés; où, pour peu que l'on réfléchisse, rien n'est indifférent,

rien qui ne nous touche dans nos croyances, dans nos intérêts; dans nos passions; où nous jouons la vie et la mort; où une théorie devient un fait, une pensée un événement; où, sous le même ciel, dans les mêmes salons, sous le même toit peut-être, il s'agite des vœux, des craintes, des désirs dont on n'ose presque se parler, mais qui traversent les mers, qui franchissent les espaces, qui touchent à la terre par ce qu'il y a de plus simple au monde, la prière du cœur, et à Dieu par ce qu'il y a de plus sublime, l'élan de l'âme qui le cherche. Il n'est plus temps de tout effleurer, de se jouer agréablement des hommes et des choses. Autant vaudrait tenter de retenir de la main ou par la voix, comme un coursier docile, la locomotive d'un chemin de fer, ou d'attraper au vol la nouvelle qui glisse sur les fils du télégraphe électrique. « Ma tante, disait la duchesse de Bourgogne à madame de Maintenon, dans ce pays on se moque de tout. » Il n'en est plus ainsi maintenant. On ne cache plus sa foi dans le fond de son cœur, ni Dieu au fond des églises; on ne sourit plus quand d'autres le nient ou le blas-

phèment; la lutte est engagée, la bataille définitive; mais, hélas! même du bon côté les troupes sont encore divisées. La consigne est trop vague, et l'on ne sait pas toujours à qui adresser le cri que nous arrache la vue des souffrances, des efforts, des triomphes de l'humanité aux prises avec le mal. Alors il vaut mieux écrire que parler. Quelqu'un vous écoute, quelqu'un vous comprend. Les hommes ne se roidissent pas contre un appel qui n'arrive à eux que par hasard, qu'ils sont les maîtres de renvoyer à l'instant, si une voix secrète ne leur dit qu'on peut bien, selon l'expression d'une femme d'esprit, suivre chacun son ornière dans la vie, mais que nul n'a le droit de l'imposer à d'autres comme la grand'route.

L'époque en question, celle des dernières années de Louis XIV et des premières de Louis XV, ouvrait l'ère la plus brillante de la conversation. Les intérêts politiques, les travaux littéraires, n'appartenaient encore qu'au petit nombre. L'esprit, ce gaz incompréhensible qui a toujours imprégné les âmes, on pourrait presque dire le sol

et l'air de la France, cherchait une issue, et la trouvait dans ces réunions, ces conversations brillantes, où le *bien dire*, comme l'appelait M. de Saint-Simon, arrivait à une perfection dont nous avons de nos jours à peu près perdu l'idée. Une certaine séve de génie travaillait la société d'alors; le pressentiment, plutôt que la présence des nouvelles idées qui devaient bientôt la bouleverser, lui prêtait un genre d'audace qui abordait tout par la pensée, et, voyant la digue toujours debout, ne s'effrayait pas du torrent qui s'avançait.

Chez madame de Lambert, par exemple, on parlait plus volontiers de vertu que de foi, on appelait Dieu l'Être suprême : tout en louant Fénelon, on devançait Rousseau. Saint François de Sales était passé de mode. Madame de Lambert donnait sans doute de fort beaux conseils à son fils, mais on ne se figure pas lui entendre dire comme à la mère de saint Louis : « Mon enfant, j'aimerais mieux vous voir mourir que de vous savoir coupable d'un seul péché mortel. » On avait trop poli les armes contre le mal. Appuyé

sur la religion, on était monté si haut, que la tête en tournait; la foi dépérissait sous une écorce trop épaisse de respect et d'assentiment général. Elle se retira vive et forte dans un petit nombre de cœurs; dans beaucoup d'autres, elle languit faible et chancelante; et, quand vint la tempête qui lui donna de l'air à la fin, si elle menaça un instant de s'éteindre, ce fut comme la flamme d'un flambeau que le vent tourmente, qui semble s'anéantir, mais qui bientôt se rallume et brille d'un nouvel éclat au fort même de l'orage.

On causait donc ce jour-là, à l'hôtel de Biron, à la manière du dix-huitième siècle. On racontait du même ton les nouvelles de l'armée, les commérages de la cour, la disgrâce d'un ministre, le succès d'une tragédie, une aventure galante, une mort subite, une intrigue scandaleuse, une conversion édifiante. On répétait les bons mots de mesdames Cornuel et de Coulanges. L'esprit des uns aiguisait celui des autres; il brillait, se reflétait, se multipliait sous mille forme diverses. Dans l'embrasure d'une fenêtre, auprès d'une table de jeu éloignée, on parlait aussi à voix basse

de la représentation qui avait eu lieu en place de Grève ce jour-là. Des gens qui avaient connu, et peut-être aimé MM. de Bonneval et de Langallerie, plaisantaient agréablement sur le côté ridicule de cette affreuse cérémonie, et, sauf les proches parents, qui sentaient cette honte les toucher de trop près pour en sourire, il n'y avait guère personne qui trouvât la chose trop sérieuse pour un bon ou méchant mot. De Paris à Versailles, de Versailles à l'étranger, ces plaisanteries parvenaient jusqu'à ceux mêmes qui en étaient les objets, grâce à ces lettres qui prenaient au vol et répandaient au loin le genre d'esprit, le charme moqueur, l'attrait indéfinissable des causeries parisiennes.

Madame de Bonneval se faisait répéter chaque jour ce que, la veille, on avait dit, écrit, pensé de son fils. Elle cherchait à lire dans le cœur ou plutôt dans l'esprit des autres, à saisir les nuances de l'opinion, et à toucher du doigt la ligne délicate qui sépare le blâme du mépris. Claude avait été son idole depuis le jour qu'il était né. Malheur à une mère si elle se laisse dominer par un

sentiment exclusif, moins suspect qu'un autre et par là plus dangereux! Il y a un égoïsme affreux dans la passion, quels qu'en soient le genre et l'objet. Celle de la gloire a fait sacrifier des armées entières à la renommée d'un seul homme. Elle a saisi le bonheur du genre humain, et l'a foulé aux pieds comme le chasseur foule le blé en poursuivant sa proie. L'amour, plus impitoyable que la haine, immole sans hésiter tout ce qui se trouve entre lui et son idole. Un sentiment unique a une puissance merveilleuse. Saint Paul s'écriait : « Un seul Dieu! une seule foi! » Et la force du Christianisme était là. Quand, en bien ou en mal, une créature humaine arrive à se dire : *J'ai une vie, un amour, un but*, elle est presque sûre de l'atteindre. La marquise de Bonneval se l'était dit le jour de la naissance de son fils; elle se le disait encore le jour de sa disgrâce. Elle bravait toutes les douleurs, elle cautérisait pour ainsi dire son cœur, afin de le rendre plus propre à la tâche qu'elle lui imposait. De la gloire à tout prix, voilà ce qu'elle avait voulu, ce qu'elle voulait encore pour son fils. Au fort de sa douleur et

de sa honte, elle rêvait pour l'avenir un triomphe éclatant. Elle voulait écraser tous ceux qui l'humiliaient, disait-elle, dans ces moments où elle laissait échapper une goutte du poison qui lui dévorait le cœur. Claude avait alors trente-deux ans. Pendant vingt ans, sa mère avait vécu de sa vie, et quelle vie à partager pour une femme ardente, aimante et fière! A peine sorti de l'enfance, il fut aux prises avec le monde. Effronté, turbulent, audacieux, bravant et séduisant tour à tour le pouvoir social, politique et militaire; se distinguant dans chaque combat, enfant et déjà illustre, se brouillant avec ses chefs, adoré de ses camarades, risquant sa vie mille fois pour sauver celle des autres; le lendemain se battant en duel et tuant son adversaire; toujours en danger, toujours à la brèche : ses succès, ses disgrâces, ses triomphes et ses crimes se succédaient si rapidement, que l'œil pouvait à peine les suivre. Le cœur de sa mère battait trop vite dans la joie. Elle la sentait si courte! Comme l'athlète qui boit en courant l'eau qu'on lui présente, elle la dévorait, cette joie, sans oser s'y livrer. Depuis

1698 surtout, elle avait éprouvé de continuels tourments mêlés de quelques rares éclairs de bonheur. Durant la guerre de la Succession, les hauts faits de son fils en Italie lui revenaient de toutes parts; et cette femme, dont les sentiments étaient concentrés et les manières froides, cachait son orgueil comme elle avait caché ses souffrances. Jusqu'au moment fatal où il passa à l'ennemi, les torts mêmes de Bonneval avaient eu quelque chose de brillant et presque de chevaleresque. A douze ans, sa réponse audacieuse à M. de Seignelay, le ministre de la marine, lui gagna un grade et la faveur de cet homme habile. A un âge où d'autres en sont encore à jouer au soldat, le jeune marin se distingue dans toutes les principales affaires navales, et marche à grands pas dans une carrière où Tourville, son parent, lui offre à la fois un modèle et un appui. Mais un officier, à qui l'âge et le grade du fougueux enseigne n'imposent guère, le traite un jour un peu légèrement : M. de Bonneval appelle en duel le comte de Beaumont[1], le blesse grièvement et

[1] « Le comte de Beaumont, lieutenant de vaisseau, voulut

quitte la marine, fier de ses torts et glorieux de sa disgrâce. Dans les gardes françaises, où il entre plus tard, à Paris, à Versailles, au camp, en garnison, gagnant les cœurs par une certaine bonté, bravant les grands par une sorte d'audace éblouissante, se suscitant mille ennemis, s'attachant des amis, il traversa cette époque de la vie où le caractère et la réputation prennent une forme quelconque, en jouant sa fortune, son honneur, son avenir[1]. Il avait une si grande puissance pour dompter et séduire les esprits, qu'il s'y fiait aveuglément, et lâchait la bride aux penchants déré-

traiter Bonneval en enfant; il s'adressait mal : l'enfant était mutin, il lui en demanda raison, et le blessa de trois coups d'épée. Il n'en mourut pas, l'affaire fut étouffée; mais la parenté de ce M. de Beaumont fut assez bête pour lui en vouloir ; et étant fort liée avec M. de Pontchartrain, alors secrétaire d'État de la marine, Bonneval vit bien qu'il n'aurait plus aussi beau jeu dans ce service. Il acheta, en 1698, un emploi dans le régiment des gardes françaises. » (*Mémoires du prince de Ligne.*)

[1] « Le chevalier de Bonneval était un cadet de fort bonne maison, avec beaucoup de talent pour la guerre, et beaucoup d'esprit, fort orné de lecture, bien disant, éloquent avec du tour et de la grâce, fort gueux, fort dépensier, extrêmement débauché, fort mécréant, grand escroc, et qui se peut dire sans honneur ni conscience. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

glés, à la morgue superbe qui le mettaient éternellement aux prises avec tout ce qui représentait l'ordre et l'autorité, sous quelque forme que ce fût. Sa rare beauté, son port majestueux, qui suggéra plus tard à Jean-Baptiste Rousseau le nom qu'il lui donna de nouvel Alcide ; son esprit prodigieux et un fond de bonhomie qui appartient quelquefois à ces natures désordonnées et leur prête un attrait trompeur, lui avaient donné l'habitude de tout risquer. Par un regard, un sourire, une plaisanterie, un aveu sans repentir, ou une bouderie affectueuse, il se faisait tout pardonner. Les hommes les plus sages, les femmes les plus vertueuses, avaient à se reprocher leur indulgence involontaire pour le plus séduisant mauvais sujet qui fut jamais, et dont on disait le plus souvent : « C'est la tête qui est en faute, le cœur est bon[1]. » Hélas! que les bons cœurs de ce genre-là ont fait verser de larmes, foulé

[1] « Le comte avait plus de cœur que de jugement. » (*Mémoires du prince de Ligne.*) Dans le style de Bonneval on aperçoit un homme de cœur, d'esprit, plein de feu, et dans le fond bon diable et toujours délicat sur l'honneur. Il est impossible de ne pas aimer Bonneval.

aux pieds d'amour, brisé de destinées! Autant vaudrait, comme le révolutionnaire Couthon, baiser tendrement un épagneul, et dire d'une douce voix : « Du sang! du sang! encore du sang! » que se prévaloir d'un cœur qui prête le charme de la sensibilité au vice qui flétrit, à l'égoïsme qui tue.

Enfin, durant le cours de ses dernières et brillantes campagnes d'Italie, des plaintes sérieuses s'élevèrent contre lui : des actes arbitraires, des péculats nombreux, se renouvelaient tous les jours. Ni la protection du duc de Vendôme, ni la noblesse de sa famille, ni ses puissantes alliances, ni les services qu'il avait rendus et qu'il rendait encore, ne purent étouffer ces graves accusations. On n'en était plus au temps de la Ligue et de la Fronde, et M. de Louvois n'entendait pas raison sur des torts de cette espèce. Il y eut des comptes[1] à rendre que ne pouvait solder ni un sourire, ni un bon mot, ni la plus vaillante épée

[1] « Il (Bonneval) avait rudement vexé ces petits princes d'Italie que nous ménagions assez mal à propos. Il avait pris aussi assez d'argent des contributions. Les plaintes des prin-

qui fut jamais. Dans sa correspondance avec le secrétaire d'Etat de la guerre, Bonneval déploya son esprit et son audace accoutumés. Sa mère trembla au début de ce duel d'un nouveau genre. Elle pressentit l'issue de cette lutte, et voua une haine éternelle à Chamillard, parce qu'elle sentit qu'il avait raison. Voir juste est quelquefois une terrible souffrance. Cette puissance ne manqua jamais à la marquise de Bonneval. A la première menace de son fils de passer au service de l'Autriche, elle sentit tout son sang refluer vers son cœur. C'était le nuage qui devait gronder tous les jours et assombrir sa vie. Elle pleura, écrivit, supplia! Oh! que ceux qui aiment ont peu de force contre ceux qui sont aimés! Elle menaçait son fils de le maudire s'il renonçait à sa patrie, et à l'instant qu'elle en reçut la nouvelle elle s'écriait : « Mon Dieu! vengez-le de ses ennemis! » Désormais sa vie, à elle, n'eut plus qu'un seul but, le retour de son fils, non par le repentir,

ces et des trésoriers lui attirèrent des lettres de Chamillard, qui lui voulut faire rendre gorge. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

mais par un triomphe éclatant. Elle y travaillait le jour, elle y rêvait la nuit. Elle y réussira peut-être. Il y a une page effrayante dans le livre des destinées humaines, on y lit en tête ces mots : Les désirs accomplis.

II

LA COMTESSE DE BONNEVAL.

Il s'établit quelquefois une étrange sympathie entre deux êtres à tous égards peut-être l'opposé l'un de l'autre, mais unis par un sentiment secret que le hasard découvre et qui souvent décide de toute une vie. La marquise de Bonneval n'aimait pas les enfants, et il était rare qu'elle adressât la parole aux filles de son cousin, M. de Biron. Elle les voyait dans le salon de leur mère, assises l'une à côté de l'autre autour d'une table, avec cette contenance réservée et ces yeux baissés, de rigueur pour les jeunes personnes sous l'ancien

régime et qui cachaient assez souvent une très-précoce connaissance du monde. A une heure marquée, elles faisaient la révérence à leur mère et se retiraient, accompagnées de leur gouvernante. Un soir les yeux de madame de Bonneval s'arrêtèrent sur la troisième de ces jeunes filles, sur la petite Judith. Sa physionomie la frappa, elle n'en avait jamais vu de plus douce, avec autant de vivacité et de fermeté dans le regard. Ce ne fut qu'une impression vague et passagère; mais, si on lui avait parlé ensuite des filles de son cousin, elle se serait rappelée cette petite figure pâle et pensive, et n'eût eu des autres aucun souvenir. Quelques mois plus tard, madame de Bonneval se trouvait assise à côté de madame de Biron, quand, la porte s'ouvrant, on annonça M. Chamillard. C'était la première fois qu'elle le rencontrait depuis le malheur de son fils, et une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Elle se leva avec précipitation, et s'approchant de la table où les enfants étaient assises, elle tomba sur un siége que l'une des gouvernantes avança, et, prenant en main une broderie, elle l'examina

en silence. Le son de voix de l'homme qu'elle détestait arrivait jusqu'à elle et lui causait des tressaillements inouïs. A moitié cachée par un paravent à grandes fleurs peintes, la tête baissée sur l'ouvrage dont elle s'occupait, elle le voyait sans qu'il pût la voir. Bientôt il s'approcha des enfants et leur adressa quelques paroles enjouées. Marguerite et Françoise, les deux aînées, lui répondaient en riant.

— Et comment donc, mademoiselle Judith, s'écria-t-il, vous ne voulez pas me donner votre main à baiser? d'où vient cette rigueur?

— Allons donc, mademoiselle, dit la gouvernante de ses sœurs, n'entendez-vous pas que monsieur vous parle? Faites la révérence et donnez la main.

— Non, dit l'enfant avec effort.

Et ses joues devinrent rouges comme les grenades qu'elle brodait.

— Et pourquoi donc, Pouponne? s'écria sa sœur aînée.

Et lui prenant la main, elle voulut la tendre à M. de Chamillard.

L'enfant la retira avec violence, et de grosses larmes remplirent ses yeux.

— Qu'avez-vous donc, petite mutine? lui dit sa sœur.

— J'ai, que je ne l'aime pas, répondit Judith.

Et les autres de rire.

Un moment après, madame de Bonneval enlevait sa jeune cousine dans ses bras, derrière le paravent qui les cachait aux yeux des autres; elle la pressait convulsivement sur son cœur, et, collant ses lèvres sur son oreille, elle lui demandait avec une émotion profonde :

— Et pourquoi ne l'aimez-vous pas, Judith?

— Madame, c'est que ma bonne m'a dit qu'il a été méchant pour mon cousin, que nous aimons tant!

Pour le cœur ulcéré de la marquise de Bonneval, cette réponse était un baume tombant sur une blessure saignante. Elle lui fit éprouver un sentiment de douceur ineffable. Elle murmura tout bas, en couvrant l'enfant de baisers :

— Que Dieu te bénisse, ma douce petite colombe! Avance dans la vie, mon ange; dépêche-

toi de grandir, d'embellir, de comprendre et d'aimer. Le cœur brisé d'une mère s'attache à toi désormais et ne te quittera plus.

Judith, sans comprendre ces paroles brusques et passionnées, avait l'instinct de ce qu'elles exprimaient. Elle entourait de ses petits bras le cou de madame de Bonneval, et lui disait avec effusion :

— Vous avez bien du chagrin ! je prierai Dieu qu'il vous console.

— Les seules grâces que je lui demande sont le retour de mon fils, la disgrâce de ses ennemis. Priez, ma douce enfant, priez beaucoup pour nous ; peut-être qu'un Dieu sévère se laissera toucher par vos innocentes prières. Le revoir ! le revoir ! triompher des méchants qui l'ont outragé, vivre pour ce jour, et, après, mourir avec joie, c'est l'unique vœu de mon cœur.

On emmena Judith, qui semblait toute triste ; ce soir-là elle ajouta à ses prières un *Pater* et un *Ave* de plus qu'à l'ordinaire. Madame Dupuis lui en demanda la raison.

— C'est pour demander à Dieu, ma bonne, le

retour de mon cousin et la punition des méchants qui l'ont chassé.

— Il ne faut jamais demander à Dieu de punir, mon enfant. Ne savez-vous pas que l'Évangile nous ordonne de prier pour nos ennemis?

— C'est vrai! dit la petite d'un air contrit.

Et le lendemain et toujours ensuite, après avoir prié pour ses parents, ses frères, ses sœurs et ses amis, elle ajoutait : « Et puis, mon Dieu, bénissez aussi M. de Chamillard, mon ennemi. »

Depuis ce jour mémorable pour la mère de M. de Bonneval, elle associa Judith dans sa pensée à la destinée de son fils. Souvent elle la demandait à sa mère, et trouvait une douce consolation à la retenir pendant des journées entières à ses côtés. A mesure que cette enfant avançait en âge, la marquise découvrait en elle un enthousiasme calme et contenu, une constance singulière dans les goûts et les résolutions, qui la frappèrent de plus en plus. Tandis qu'elle observait à l'égard du monde et même de ses proches un silence presque absolu sur ce qui regardait son fils, elle en parlait souvent à la jeune fille,

qui l'écoutait avec un intérêt toujours plus vif, et qui cherchait à la consoler par ses tendres caresses. Les sœurs de Judith étaient d'un caractère tout à fait différent. La parure et le jeu les occupaient déjà; elles savouraient d'avance les plaisirs du monde. La légèreté de leur âge se joignait à celle qui caractérisait la société d'alors. On n'y échappait qu'à force de vertu ou d'esprit. Les médiocrités de tout genre suivaient la pente du siècle; les filles du marquis de Biron s'y laissaient glisser sans résistance. Mais il est des caractères naturellement sérieux qui, sans se l'expliquer, tendent incessamment vers une région plus élevée, et l'enfant qui, à sept ans, aimait les récits bibliques et les contes de chevalerie, à douze ans, se livrait avec passion à l'étude et à la lecture. Elle se cachait alors pour lire, comme plus jeune elle se cachait pour jouer, comme plus tard elle se cachera pour rêver. Elle était un peu étrangère dans sa famille, comme elle devait l'être aussi à l'esprit de son siècle. C'était une existence un peu isolée même dans l'enfance. Tout ce bruit qui lui résonnait aux oreilles et

qui ne trouvait aucun retentissement dans son cœur, la fatiguait. Tandis qu'elle rêvait à la vertu et à la gloire, on ne parlait autour d'elle que de faveur, d'avancement, de titres et d'argent. On briguait ou on achetait, on parvenait. Il n'en était pas ainsi dans ses livres chéris, et la marquise de Bonneval, dévorée par une ardeur secrète, avec un but dans la vie et un sentiment profond dans le cœur, lui paraissait un être à la fois plus vrai et moins ordinaire que ceux qui se moquaient de la vie, tout en s'en disputant les avantages, comme des insectes acharnés après le brin de paille qui reluit au soleil ou la graine que le vent disperse au hasard. Judith trouvait un véritable charme dans ces longs entretiens où le cœur d'une mère s'épanchait dans le sien. Cette femme qui lui était apparue dans son enfance comme une froide et imposante image, qui éloignait toute idée de tendresse et d'intimité, maintenant se révélait à elle avec la force et la faiblesse d'une âme passionnée, lui racontait sa vie, et lui faisait comprendre ses souffrances. Mariée presque encore enfant à un homme pour

lequel elle n'avait jamais eu d'inclination, peu appréciée dans le monde, où son caractère roide et sa réserve habituelle l'empêchaient de briller, son existence avait été longtemps terne et monotone. Le premier enfant qu'elle eut fut comme le reflet de ce profond ennui. Sa figure commune, son esprit borné, inspiraient à sa mère plutôt de l'éloignement que de la tendresse, et ce ne fut qu'à la naissance de Claude-Alexandre qu'elle comprit ce qu'un enfant peut compter dans la vie d'une femme.

— O ma fille! disait-elle à Judith, qui l'écoutait avec son joli regard de colombe apprivoisée, vous saurez un jour ce que c'est qu'aimer!

— Je le sais déjà, madame.

— Vous, enfant!

— Oui, car je vous aime et j'aime aussi mon père, surtout depuis qu'il a été blessé à la guerre. Vous ne sauriez croire combien j'éprouve d'attendrissement à la vue de son bras en écharpe; comme le cœur me bat quand on parle du siége de Landau [1]. L'autre jour encore, je pressais mes

[1] « Le duc de Biron fut blessé d'un coup de fauconneau au

lèvres tout doucement sur son épaule, il se retourne en souriant vers ma mère et lui dit : « Puisqu'elle aime tant les blessures, il faudra la marier à quelque vieux maréchal. »

— On songe donc à votre mariage, Pouponne?

— Oh, non! C'est ma sœur Françoise que l'on marie; vous le savez, elle épouse le marquis de Bonnac [1].

— Et vous voudriez bien être à sa place?

— Moi! mais, madame, je crois vous avoir dit que je veux épouser un héros ou me faire religieuse.

— Un héros! ma chère?

— Oui. Un héros comme Bayard, comme du Guesclin, dont le nom soit dans toutes les bouches, dont la gloire retentisse par toute la terre, dont l'épée soit irrésistible, l'âme invincible.

bras gauche, en montant la tranchée au siége de Landau, le 2 juillet 1713, et on fut obligé de le lui couper. » (*Dictionnaire de la noblesse.*)

[1] « Françoise-Madeleine de Gontaut, mariée au marquis de Bonnac, diplomate. (*Dictionnaire de la noblesse.*) Biron, qui n'avait point de biens et beaucoup d'enfants, trouva à se défaire de sa fille aînée avec soixante mille livres pour tout, à Bonnac, neveu de Bonrepos. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

Être fière de ce qu'on aime! il y a, je crois, peu d'exemples d'un pareil bonheur, et cependant ce ne serait qu'avec peine que je renoncerais à cet espoir.

— Vous êtes étonnante plus qu'enfant du monde, ma petite Judith. Vous verrez que l'on vous fera épouser un homme de robe ou de cour.

— Mon ambition est très-bornée, madame, on ne me refusera pas d'entrer au couvent à la place de Marguerite, qui se soucie très-peu d'y rester.

— J'ai reçu ce matin une lettre de mon fils; concevez-vous, ma chère enfant, ce que mon cœur doit éprouver de joie et d'amertume à une pareille lecture? tout ce que la séparation a de pénible, ce que l'incertitude de le revoir a d'affreux, tout ce qu'il y a enfin d'attendrissant pour une mère dans les torts et la gloire de son fils?

— Si je ne le comprends pas, je le sens, du moins, dit la jeune fille en posant sa main fraîche et douce sur la main sèche et brûlante de son amie.

— Judith! s'écria la marquise avec force,

faudra-t-il toujours que je souffre par lui et pour lui? C'est une âme de feu, un caractère indomptable; il n'y pas quinze jours encore qu'il se battait avec un Français qui trouvait mauvais qu'il eût dit à milord Stafford que Louis XIV aspirait à la monarchie universelle, et ne voilà-t-il pas que, à quelques jours de distance (il me le raconte lui-même), il appelle en duel un officier prussien qui en avait dit autant, et qui parlait insolemment du même roi[1]? Il a plus de cœur que de jugement; il prodigue sa vie, il fait mon bonheur et mon désespoir.

Judith prit les mains de madame de Bonneval dans les siennes, et lui dit en souriant :

— Ne dites pas de mal de lui, cela vous ferait pleurer ce soir quand je n'y serai plus. Ah! que de bien j'en ai ouï dire avant-hier chez ma tante d'Urfé!

[1] « C'est dans le temps de la négociation pour la paix d'Utrecht, que le comte de Bonneval soutint à milord Stafford que Louis XIV aspirait à la monarchie universelle, et qu'il se battit avec un Français qui l'avait trouvé mauvais. A quelques jours de distance, il appela en duel un officier général prussien qui en avait dit autant et parlait indécemment du même roi. » (*Mémoires du prince de Ligne.*)

— Vraiment! qui donc a parlé de lui? Dites vite le nom de cet homme ou de cette femme, pour que sa mère le bénisse.

— C'est M. de Rothelin. Quelqu'un étant venu à parler de mon cousin, il s'est écrié avec chaleur: « Oh! quel homme que ce Bonneval! on ne rencontre pas deux fois dans la vie un ami aussi dévoué. Je suis persuadé qu'il n'y a pas d'homme au monde si brave ou si aimable. On me porta mourant dans sa maison, j'étais presque méconnaissable, m'a-t-on dit. Il me soigna comme un frère, me veilla, me guérit[1]. Je lui dois la vie, aussi c'est entre nous une amitié à la vie à la mort. » Puis il raconta que mon cousin en avait fait autant pour tous les Français prisonniers et blessés. Savez-vous bien, madame, que M. de Cambrai lui a souvent écrit pour le remercier

[1] « Au siége d'Aire, le marquis de Rothelin, fait prisonnier après avoir eu les deux jambes cassées, dut en partie sa guérison aux soins du comte de Bonneval, son ami, qui le reçut chez lui. » (*Mémoires du prince de Ligne.*)

« Il donna aussi l'hospitalité au chevalier de Fénelon, son parent, ainsi qu'à plusieurs autres prisonniers français de marque. » (*Mémoires du prince de Ligne.*)

de ses soins pour le chevalier de Fénelon [1] ? Ah! madame, de tels remercîments ne s'achètent pas trop cher par l'exil. Il est beau de se venger ainsi des Français qui l'ont si indignement outragé. Qu'importe, après cela, ce que disent les méchants ?

— Vous avez raison, mon enfant, il faut mépriser leurs calomnies; mais son frère à lui, son propre frère! Écoutez-moi, Judith. Apprenez ce qu'une mère peut avoir à souffrir, et plus tard, quand vous serez mariée, ah ! ne demandez pas à Dieu des enfants, surtout si vous deviez épouser...

Madame de Bonneval s'arrêta brusquement et parut oublier Judith et la phrase qu'elle avait commencée. Après un moment de silence, elle s'écria :

— On vous l'a sans doute racontée, cette fa-

[1] « C'est dans ces campagnes qu'il (Bonneval) eut l'honneur d'entrer en correspondance avec Fénelon, dont le neveu avait été prisonnier, et dont il était d'ailleurs le parent. Il y avait, m'a-t-on dit, une cinquantaine de lettres de Fénelon au comte de Bonneval, qui n'ont été détruites qu'à l'époque de la Révolution. » (M. Sainte-Beuve. *Causeries littéraires.*)

meuse bataille des lignes de Turin. Figurez-vous la mêlée, les cris, le bruit des canons, le choc des armes; deux frères sont à cette bataille; les deux fils de la mère qui vous parle! Hélas! ils ne servent pas dans les mêmes rangs. L'aîné, vous le connaissez, un pauvre sire peu doué de la nature[1], se trouve cerné par l'ennemi; il se

[1] « Il (le comte de Bonneval) avait eu cette qualité (de général major) à l'attaque des lignes de Turin. Le marquis de Bonneval, l'aîné du comte, fut pris à la bataille. Un vieux officier qui y avait été, et qui me l'a raconté quand j'étais encore bien jeune, m'a dit qu'il (le marquis de Bonneval) allait être sabré par des grenadiers hongrois, qu'on appelait encore Hehducks dans ce temps-là, lorsque notre Bonneval arriva assez à propos pour le sauver. On verra le démêlé des deux frères à cette occasion dans leurs lettres. » (*Mémoires du prince de Ligne.*)

« J'ai remarqué dans le quatrième article de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, un reste de votre ancienne injustice et de votre rigueur contre moi, qui me ferait plus de peine si je n'étais depuis longtemps fait à vos calomnies, qui ne m'embarrassent pas plus que les contes de *Peau d'âne*. QUATRIÈME ARTICLE. « *Votre attaque des lignes, des* « *postes que vous avez attaqués, c'est de la bataille de Turin* « *dont vous parlez*, » sur quoi vous ajoutez : « *N'y mettez pas* « *le parti que vous aviez pris de me jeter dans la Kune, cela* « *ne serait pas honnête.* » Je voudrais bien savoir, monsieur, où vous avez pêché une telle impossibilité et une telle sottise..... La nation allemande, pleine de point d'honneur et de générosité, n'envisagerait qu'avec horreur le premier au-

défend avec peine, il voit la vie prête à lui échapper, quand tout à coup un bras victorieux s'agite au-dessus de lui, une épée irrésistible écarte celles qui le menacent, une voix qu'il reconnaît arrive à ses oreilles. Dira-t-il : « A moi, mon frère! » comprendra-t-il qu'il est sauvé? Non, le lâche! il s'évanouira, et en reprenant connaissance, son esprit, égaré par la peur, lui fera dire ces horribles paroles : « Mon frère veut me tuer, qu'on me tire de ses mains! » L'ingrat! il le dit alors, il l'a dit depuis, il le dira toujours[1]. Vous êtes calme, Judith, une pareille infamie ne vous fait donc pas horreur? J'admire votre sang-froid.

— Les infamies, madame, sont peu capables de m'émouvoir. Il faut estimer un peu pour s'indigner; le mépris guérit de la haine ou de la colère.

teur d'un très-infâme fratricide. Allez, monsieur, vous devriez mourir de honte de penser sur mon sujet aussi bassement que vous faites. » (*Lettre du comte de Bonneval à son frère.*)

[1] « On voit que ce frère était pour le moins un sot et un vilain égoïste. » (*Mémoires du prince de Ligne.*)

— Vous êtes une étrange personne avec votre âme ardente et votre petit air posé.

— Ah! madame, il est souvent plus malaisé d'avoir le cœur tranquille que le maintien réglé.

— Le vôtre ne l'est-il donc pas?

— Je le réduis à l'être, madame, dit la jeune fille en souriant. Je crois que, si l'air y entrait une fois, il éclaterait peut-être.

— Et qu'appelez-vous l'air, Pouponne?

— Je ne sais pas au juste, madame; quelque chose qui fait vivre, mais qui peut aussi tuer.

La femme âgée et la jeune fille se regardèrent, et les yeux fatigués de l'une se reposèrent un instant dans le calme et profond regard de l'autre. Elles se développaient de bonne heure, les femmes de cette époque. Quelques-unes, à quinze ans, étaient déjà assez avancées dans le chemin de la vie, et celles qu'on n'élevait pas au couvent n'avaient guère d'adolescence. Le monde les entraînait ou une raison précoce les guidait presque au sortir de l'enfance.

III

LE CHATEAU DE BIRON

Quand Judith eut seize ans, on lui fit passer quelques mois au fond de la Gascogne, dans le voisinage des Pyrénées. Sa santé s'était subitement altérée. On consulta les médecins; ils défendirent de la laisser lire, étudier et veiller; ils conseillèrent de lui faire quitter Paris, de l'envoyer respirer un air pur et boire du lait à la campagne. Sa mère, qui la voyait revenir de chez madame de Bonneval avec des joues ou très-pâles ou très-colorées, avec des yeux étincelants ou abattus, devina enfin que les émotions de ce

cœur agité se communiquaient d'une manière presque magnétique à l'âme sensible de sa fille, et absorbait, pour ainsi dire, la vie de cette enfant. On la fit donc partir pour le château de Biron, le berceau de la famille, où le comte de Gontaut, son frère, subissait depuis près de deux ans un exil provoqué par le duc d'Orléans, dont il avait imprudemment éveillé la jalousie, dans une circonstance où lui, M. de Gontaut, ne s'était montré, selon le duc de Saint-Simon, ni prudent ni discret[1].

Madame Dupuis accompagnait Judith. Elles se mirent en route par une belle journée d'été ; le voyage fut long, plusieurs jours s'écoulèrent entre le départ et l'arrivée. On voyageait lentement alors : un lourd carrosse, gravissant au pas les raides montées, suivant les longues et monotones avenues dont la régularité repose ou fatigue le regard, selon l'humeur rêveuse ou impatiente du voyageur, laissait tout le loisir de savourer les

[1] « Gontaut en avait conté à des personnes en qui M. le duc d'Orléans prenait part ; il n'avait été ni discret, ni modeste. Il avait été chassé. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

jouissances ou les ennuis de la route. Madame Dupuis se plaignait un peu et dormait beaucoup.

Quant à Judith, elle contemplait avec délices le ciel, les arbres, les champs ondoyants, diaprés de coquelicots et de bluets; en avançant, elle vit avec transport les montagnes des Pyrénées se dessiner à l'horizon, et les landes de la Gascogne, toutes parfumées de lavandes et de thym, s'étendre à perte de vue de chaque côté de la route. La poésie des lieux incultes, des fleurs sauvages, des effets de lumière, cet instinct qui de nos jours se développe par la lecture, se nourrit par la rêverie, était à peine connu de nos ancêtres. On aimait les beaux jardins, les vertes forêts. On se promenait à l'ombre des arbres symétriquement taillés, près des bassins limpides; mais on ne songeait guère à admirer une touffe de bruyère, le ciel bleu entre deux nuages rouges, une giroflée sur un vieux mur. On faisait volontiers des vers sur un beau clair de lune; mais comprenait-on la beauté d'une mer orageuse, du lis qui flotte sur l'étang solitaire, de l'instant de silence qui précède la tempête? Heu-

reux ceux qui savent ce qu'il y a de poésie en dehors des livres des poëtes, de musique dans ce que les musiciens n'ont jamais composé! Peut-être était-elle alors une secrète compensation pour quelques âmes rêveuses, cette muette jouissance d'un genre de beauté si différente de celle qui se lisait et se récitait dans les salons et les ruelles. Cette puissance de l'âme qui aime et admire les mille beautés semées çà et là sur le chemin de la vie, est un de ces dons mystérieux qui consolent des chagrins qu'on y rencontre à chaque pas. Ceux-là surtout qui, plus libres des intérêts de la terre, la traversent en pèlerins, sont les plus prompts à saisir du regard cette poésie intime dans les traits d'un enfant pauvre, dans la croix de bois au bord de la grand'route, ou le pot de fleur qui égaye la fenêtre de l'ouvrière.

— Oui, c'est bien moi, monsieur, dit en souriant la petite Judith, car malgré ses seize ans elle semblait toujours n'en avoir que treize, quand, en descendant de voiture, elle rencontra son frère, François-Armand de Gontaut, qui de-

puis longtemps chassait le lièvre ou s'ennuyait à mourir dans le vieux manoir de ses pères. Il avait plus de deux fois l'âge de la petite sœur qui venait partager sa solitude, et à Paris il l'avait à peine regardée; aussi ne l'aurait-il pas reconnue si on ne lui avait mandé qu'on l'envoyait en Gascogne pour regagner de l'appétit et de l'embonpoint, deux choses qui commençaient à lui manquer. Il la trouva gentille, et, l'emmenant sur la terrasse du château, il lui dit en riant :

— Soyez la bienvenue, mademoiselle de Gontaut; cela fait plaisir, ma belle petite, de voir arriver quelqu'un du pays d'où vous venez avec des joues si pâles. Cela console un peu de n'y point demeurer. Les perdrix que je tue et que je mange m'en ont donné de bien différentes, comme vous voyez.

— Vous me faites plaisir de me trouver pâle, mon frère. La joie de vous revoir et un tant soit peu d'embarras me faisaient rougir tout à l'heure.

— Et maintenant encore, lorsque je vous re-

garde en face. Or sus, ma belle petite sœur, cela est-il donc de mode à Paris à cette heure?

— Pas tant que le rouge qu'on achète, dit Judith d'un air timide, mais un peu espiégle.

— Ah! de l'esprit! s'écria son frère; la drôle de chose à cet âge! Vous allez, je le vois, charmer ma solitude, ajouta-t-il avec le ton d'un homme qui se noie et qui trouve un brin de paille sous sa main.

— Non, monsieur; je n'ai jamais charmé rien, ni personne.

— Et pourquoi n'avez-vous pas tâché!

— Non, monsieur, je me suis toujours souvenue de la fable de l'Ane et du petit Chien.

— Et quelle morale en avez-vous tirée, ma petite philosophe?

— Que les gens sérieux ne doivent pas se hasarder à plaisanter.

— Les gens sérieux me plaisent infiniment, surtout à l'âge que vous avez. Vous allez me distraire de mes ennuis, et je me propose, en retour, de vous faire connaître les plaisirs de la campagne. Demain, par exemple, je vous mets

à cheval, et nous courrons les champs. Avouez que vous n'avez plus peur de moi.

— Je n'ai peur que des gens que j'aime, lui répondit Judith avec un joli sourire; souffrez que je vous craigne toujours un peu.

M. de Gontaut embrassa sa sœur, et rentra avec elle au château. Ils y passèrent ensemble quelques mois. Ce fut un singulier rapprochement que celui de deux personnes si différentes d'âge et de caractère. Agé de près de trente ans, il avait mené, lui, la vie d'homme du monde, et du monde de son temps. Une intrigue scandaleuse avait provoqué son exil. La solitude lui pesait horriblement; il aimait à lire, mais des livres qu'il était trop galant homme pour laisser voir à sa jeune sœur. Judith, telle que nous la connaissons, avec son esprit droit, son cœur sensible, son imagination exaltée, ne trouvait rien dans son frère qui pût lui inspirer de la confiance, mais il lui plaisait par la douceur de ses manières et la gaieté de son caractère. Rien donc ne la portait à lui découvrir l'originalité de son âme, bien que celle de son esprit perçât dans leurs

conversations. Il était souvent question entre eux de son mariage à lui; on lui destinait la belle Adélaïde de Gramont, et la conclusion de cette grande affaire devait amener la fin de son exil [1]. Judith connaissait la future, elle lui en faisait des portraits qui l'enthousiasmaient elle-même, mais qu'il écoutait, lui, assez froidement. Le montant de sa dot, le crédit de sa famille, l'intéressaient bien davantage. Cette manière du frère d'envisager les choses n'étonnait pas la sœur. Elle trouvait fort simple que M. de Gontaut songeât plus à sortir de son exil et à avancer à la cour qu'aux beaux yeux de mademoiselle de Gramont. Elle avait vu sa sœur enchantée de son mariage avec M. de Bonnac, plutôt pour les diamants et les parures étalées à ses yeux, que pour l'homme d'une figure peu agréable, et déjà fort âgé qui les lui apportait. Un de ses frères avait embrassé l'état ecclésiastique pour jouir des reve-

[1] « Biron fit en même temps un autre mariage : ce fut de Gontaut son fils avec la fille aînée du duc de Guiche, grande et singulièrement belle, bien faite et spirituelle, à qui son père donna vingt mille livres. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

nus de la riche abbaye de Moissac. Son père, honnête homme au fond, se mêlait aux compagnons du régent, et, pour égayer ses petits soupers, « en disait des meilleures, » comme il s'en vantait en riant[1]. Il lui semblait donc tout naturel de voir les intérêts de la fortune l'emporter sur ceux du cœur et de la conscience. Ce qui lui semblait bien plus étrange, c'étaient ses goûts, ses sentiments à elle; c'était avec une sorte de surprise qu'elle s'apercevait qu'une rose à moitié épanouie lui plaisait plus qu'un écrin éblouissant; des saxifrages bleus sur la pente d'un rocher, plus qu'une décoration d'opéra; le prône d'un curé de village et le chapelet dit en commun le soir par les paysans, plus pompeuse que la piété de la cour et de la ville. Il est vrai que le vieux prêtre dont les simples discours lui touchaient le cœur était un de ces anges de la terre qui vivent de prières et

[1] « Biron, aujourd'hui si comblé d'honneurs et de richesses..... était fort pauvre alors et chargé d'une grande famille.... La nécessité pousse quelquefois à d'étranges choses. Il s'était enrôlé parmi les roués, et soupait presque tous les soirs chez M. le duc d'Orléans avec eux, où, pour plaire, il en disait des meilleures. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

de charité, d'un peu de pain et de beaucoup de privations. Il n'avait demandé de sa vie une aumône que pour ses pauvres, ni manqué de prier pour ceux qui la lui refusaient. Judith comprit la beauté de cette vie, comme elle avait compris la beauté du lis des eaux et du ciel bleu. Elle entendit de sa bouche des paroles qu'elle conserva dans son cœur, qu'elle médita plus tard. Que de vagues se brisent sur la plage avant que la marée arrive à sa hauteur! Pour beaucoup d'âmes, c'est à pas lents que Dieu avance vers elles! Quant aux pauvres, Judith les avait toujours aimés. Dans le village où elle allait souvent, il s'en trouva qui lui gagnèrent le cœur; surtout une vieille femme et son fils qui avait été soldat. Quelque chose de doux et de résigné dans la figure de ce pauvre jeune homme l'intéressa; un boulet lui avait emporté les deux jambes dans une des campagnes d'Italie, et depuis quelques années il était en retraite, vivant avec sa mère d'une petite pension chèrement achetée. Il faisait des paniers de jonc et chantait en travaillant, quelquefois des cantiques, quelquefois

des chansons guerrières. Judith, en se promenant avec madame Dupuis, s'asseyait à une petite distance et se plaisait à l'écouter. Un soir elle se rapprocha de la chaumière et s'appuya sur la grille de bois du petit jardin. Comme il s'arrêtait en la voyant, elle lui dit en rougissant un peu :

— Continuez, je vous prie, monsieur, nous aimons tant à vous entendre !

Quand la chanson fut finie, elle s'approcha du banc où il était assis et lui acheta un panier ; elle y mit les bruyères qu'elle avait cueillies dans les landes voisines, puis elle causa un peu avec lui et le questionna sur ses campagnes. Il s'anima et raconta sa vie. Par un hasard singulier, il avait servi sous le comte de Bonneval. Quand il le nomma, Judith regarda sa bonne, et lui serra la main lorsque le soldat s'écria.

— C'est un fameux brave, allez, que ce gaillard-là ! il vous flanque un coup de sabre à l'ennemi, une poignée de main à un ami, une pièce d'or à un pauvre, comme qui dirait bonjour ; ça ne

lui coûte pas plus l'un que l'autre. C'est un fier luron, allez !

Elle sourit et dit tous bas à madame Dupuis :

— Il paraît qu'il est toujours le même, ma bonne.

— Regardez donc, mademoiselle, continua le soldat en tirant de sa poche une vinaigrette d'un travail assez précieux. C'est notre colonel qui m'a donné cette petite affaire que voilà ; quand on m'a ôté mes jambes, c'est-à-dire ce qui en restait, car ce chien de boulet en avait fait les frais jusqu'à la hauteur des genoux, je tombais en pâmoison comme une simple femme, et mon colonel de m'appliquer cet emplâtre-là au nez. Et, quand c'est fini : « Là, qu'il me dit, Lafond, garde cela pour t'en servir une autre fois. » Merci, mon colonel, que je lui fais ; pour une autre fois, c'est trop d'honneur, j'en ai assez comme ça. Ma foi, je l'ai gardée, et chaque fois que j'y regarde, il me semble le voir là, avec sa mine joyeuse, et son air, comme qui dirait : Ne vous frottez pas à moi, messieurs les ennemis.

— Ah ! fit madame Dupuis en soupirant.....

Judith lui mit la main sur la bouche; elle ne pouvait souffrir que le soldat entendît ces paroles qui lui avaient si souvent serré le cœur : « Il a passé à l'ennemi. »

— Vous l'aimez donc bien votre colonel? dit-elle en se tournant vers Lafond.

— Mais oui, que je l'aime! Faudrait-il pas être fameusement ingrat pour ne pas l'aimer? Dame, ce n'est pas là mon défaut à moi; voyez-vous, mademoiselle, tous les ans je fais dire une messe pour lui. M. le curé la dit, et les dix sous que je lui porte, il les donne toujours au plus pauvre de la paroisse. Comme cela, le plus saint et le plus pauvre prient pour le plus brave. Cela doit lui porter bonheur, à mon colonel, pas vrai, mademoiselle?

— Je voudrais l'entendre, cette messe, dit Judith.

— Eh bien, c'est pas difficile; c'est jeudi prochain que M. le curé la dira.

— Nous y viendrons, ma bonne, s'écria la jeune fille avec vivacité.

Et puis elle s'éloigna en promettant au soldat de revenir.

Elle tint parole; souvent elle lui apportait des fruits, du tabac, un beau chapelet, qu'elle lui recommandait de dire souvent pour son colonel. Elle lui enseignait aussi de nouvelles chansons que son frère lui apprenait, à elle. On venait de composer alors la complainte de *Monsieur Malbrough,* et Lafond, qui détestait ce personnage, ne pouvait cependant s'empêcher de s'attendrir un peu à l'idée du cortége funèbre et du chagrin de la dame tout de noir habillée. Un jour Judith le trouva morne et triste, ne lui répondant qu'à peine. Elle offrit, comme à l'ordinaire, de lui chanter sa chanson favorite.

— Non, non ! ne me parlez plus de ces gens-là ! s'écria-t-il d'un ton bourru, je les hais ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Qu'avez-vous donc, Lafond ?

— Ce que j'ai ! ô Dieu de Dieu ! ce que j'ai ! Voyons, mademoiselle, est-ce vrai, là, oui ou non, ce que votre laquais m'a dit hier ? C'est-il vrai, c'est-il possible, que mon colonel... ah !

mon Dieu ! que cela coûte à dire !.... ait *passé à l'ennemi*. Voyons, dites, oui ou non.

Judith baissa la tête, et les larmes lui vinrent aux yeux. Le soldat la regarda fixement et s'écria :

— Eh ! pourquoi ne pleuriez-vous pas tous les jours, quand j'en disais du bien ? Qu'aviez-vous à faire de sourire, et de me dire de votre petite voix : « Il était donc bien bon, mon cousin, votre colonel ? » Mort de Dieu ! passer à l'ennemi, le lâche !

Il tira avec violence la vinaigrette de sa poche et la lança hors du jardin, dans le chemin. Judith s'écria avec feu :

— Non ! il n'est pas lâche, je vous l'assure. On l'a outragé, insulté ; on l'a chassé de France ; et lui, il sauve la vie aux Français, il les reçoit chez lui, il les console quand ils sont prisonniers et malades : il est toujours bon et brave.

— Arrêtez, arrêtez, mademoiselle ! faut pas se jouer comme ça des gens ; faut pas surtout se jouer du bon Dieu. Ce qui est mal est mal, faut pas s'y méprendre. Allez, ne me parlez plus de lui ; je n'y veux plus penser.

— Si fait, Lafond; vous penserez à lui le matin et le soir, quand vous prierez le bon Dieu. Et puis, cette messe, vous la ferez toujours dire pour lui, n'est-il pas vrai? Oh! oui, Lafond, je vous en prie! Il n'y a pas de mal à ça toujours. Le bon Dieu priait bien pour ses soldats, à lui, quand ils passaient à l'ennemi.

— Oui, pour saint Pierre, qui le renia. C'est juste; nous en ferons autant pour mon colonel. Mais, mort de ma vie! qui l'aurait jamais cru? passer à l'ennemi, c'est-il donc possible? Allons, n'en parlons plus. Que vous en êtes toute pâle, ma petite demoiselle! apparemment que vous l'aimiez beaucoup, votre cousin?

— Je ne l'ai jamais vu, Lafond.

— Ah bien, alors, vous n'avez pas vu le plus bel homme de France. C'est-il pas vrai, la bonne?

Madame Dupuis fit un signe de tête un peu triste; son cœur était gros, et elle s'éloigna en soupirant. Comme Judith sortait du jardin, elle aperçut la vinaigrette sur l'herbe du chemin; se baissant vite, elle la ramassa et retourna vers

Lafond. Comme elle la lui présentait, avec un petit air suppliant, il branla la tête et lui dit :

— Gardez-la, mademoiselle; maintenant ça me fait de la peine de regarder ce bijou. Et puis, voyez-vous, cela vous va mieux qu'à moi, c'te breloque-là. Gardez-la donc, je vous en prie.

Judith ne se fit pas prier davantage. Deux jours après elle apporta à Lafond un riche reliquaire qu'on lui avait donné à Paris, et serra soigneusement sa relique à elle. Hélas! pauvre enfant! celle-là n'avait point été bénite, elle ne lui porta pas bonheur.

— Eh bien, s'écria M. de Gontaut quand Judith entra dans la galerie du château avec son grand chapeau de bergère, son panier de fleurs au bras et son éventail à la main, car il faisait une grande chaleur, voilà M. de Bonrepos qui vous attend. Depuis plus d'une heure il sèche d'impatience devant l'échiquier : il est très-jaloux, dit-il, d'un certain rival, pas trop ingambe, auquel vous prodiguez vos faveurs.

Un vieillard, petit, maigre, et d'une figure assez originale, sourit à ces paroles, et, se levant,

salua profondément, ce à quoi Judith répondit par une révérence très-cérémonieuse; puis, tous les deux de rire et de disposer leur jeu.

— Allons, monsieur de Bonrepos, dit-elle en posant ses touffes de bruyère et son éventail sur le canapé, vous allez me donner la dame, et peut-être bien aussi un fou.

— Je vous avouerai, mademoiselle, qu'il m'en coûterait beaucoup de renoncer à l'espoir d'une victoire, et que de vous donner un fou, me semblerait le présage assuré d'une défaite. Il n'y a que les fous pour triompher de la sagesse; or, comme je joue avec la sagesse même déguisée en bergère, n'espérez pas que je me prive d'un de mes meilleurs auxiliaires.

— Ne serait-il pas plus galant de vous laisser battre, monsieur de Bonrepos? Il m'en vient une envie tellement forte, que j'attends cet effet de votre complaisance.

— Je baise vos belles petites mains, mademoiselle Judith, et vous supplie de ne point pousser trop loin l'avantage que vous procure ma soumission sans bornes à vos moindres

volontés. N'exigez pas que je vous fasse hommage d'un fou.

— Eh bien, d'une tour?

— Passe pour la tour, s'écria M. de Bonrepos, avec un grand soupir. Vous êtes une nouvelle Judith acharnée à la perte d'un nouvel Holopherne.

— Monsieur de Bonrepos, dit M. de Gontaut en riant, vous avez des idées éminemment poétiques.

— Mademoiselle de Biron a réveillé ma muse endormie. La poésie est comme l'amour; l'âge entasse bien des cendres sur ces deux flammes divines, mais sous la cendre ce feu couve encore.

— Mais, en vérité, Bonrepos, vous êtes d'une galanterie étourdissante. J'admire infiniment que vous fassiez la cour à ma sœur, et je me réjouis de lui savoir un pareil adorateur.

— Il n'y en eut jamais de plus sincère. C'est une blessure mortelle. Je suis un vrai païen, et la trop grande liberté de voir mon idole me confirme dans mon idolâtrie.

— Vous êtes d'avis que ce petit minois est

capable de donner de l'amour? dit M. de Gontaut en relevant les boucles qui tombaient des deux côtés du visage de sa sœur, et découvrant ainsi la jolie forme de ses joues et de son menton gracieux. Et puis, continua-t-il en riant, c'est une sainte et une savante. Elle lit les Pères de l'Église, les *Maximes* de M. de la Rochefoucauld, les romans de madame de la Fayette, que sais-je, moi? Elle est née cinquante ans trop tard : la charmante petite précieuse que l'hôtel Rambouillet en eût fait ! Il faut l'entendre parler avec M. le curé, tantôt de morale chrétienne, tantôt de politique et d'histoire! Elle n'est jamais au bout de son latin. Êtes-vous fâchée, ma petite Judith?

— Non, monsieur, je ne suis pas fâchée que vous me donniez un grand ridicule; mais je le suis fort, mais vraiment fort, que vous ne gardiez pas pour vous ce que je vous dis pour vous seul... oui pour vous seul.

— Mais savez-vous qu'il est fort heureux que je sois ici pour vous conter des folies; sans cela vous deviendriez par trop sage, mon enfant.

N'est-il pas vrai que je vous raconte des histoires très-divertissantes?

— Pas si amusantes que celles de M. de Bonrepos, mon frère.

— Vous le flattez, ma belle. Je meurs de peur qu'il ne s'enorgueillisse si fort, qu'il ne voudra plus s'accommoder de son château, ni de ma société quand vous nous aurez quittés.

— Vous allez me faire perdre la partie, mon frère; vous voyez bien que mon adversaire ne vous écoute pas.

— C'est juste; je me tais, mademoiselle, d'autant plus que voici les lettres de Paris. Mon impatience les dévore déjà.

M. de Gontaut se mit à lire, et la partie d'échecs continua. M. de Bonrepos, homme d'esprit et fort original, était très-attaché à la famille de Biron, dont il avait vu naître tous les enfants. Judith avait toujours été sa favorite. Il se plaisait à diriger ses études, à causer avec elle, à lui enseigner à jouer aux échecs, à lui prodiguer des louanges très-exagérées qui la faisaient rire et lui rappelaient, disait-elle, les amants des

livres de mademoiselle de Scudéry, que, par parenthèse, il lui recommandait beaucoup. Il y avait quelque chose de touchant dans l'affection de ce vieillard pour cette enfant. Il se plaisait à former mille projets pour elle, ne pouvait supporter qu'on lui trouvât moins de beauté ou d'esprit qu'à fille du monde, et parlait toujours de celui qui l'épouserait comme de l'homme le plus heureux de France. Il aurait voulu la marier à M. le marquis de Bonnac, son neveu, et se donner ainsi une nièce plus à son gré que la belle Françoise, sœur de Judith; mais la trop grande jeunesse de celle-ci avait mis obstacle à ce projet. Et puis M. de Bonrepos disait tout bas que son neveu n'était pas digne d'une si parfaite personne. Il aimait assez qu'on assurât Judith qu'il se réservait à lui-même de lui offrir sa main plus tard, et souriait d'un air tant soit peu mystérieux quand on lui faisait la guerre à ce sujet.

— Va pour l'abbaye de Saintes ! s'écria M. de Gontaut en s'approchant de la partie d'échecs avec

une lettre à la main [1]. Qu'en dites-vous, mademoiselle de Biron? On me conseille d'aller à Saintes porter mes hommages aux pieds de madame votre grand'tante, et de vous y mener voir votre sœur la nouvelle coadjutrice [2]; et cela, *pour nous désennuyer!* Il faut avouer que la recette est des plus nouvelles; on aurait pu mieux choisir. Du reste, cela rapproche toujours un peu de Paris; et, comme le feu roi disait à madame de Maintenon quand une dame d'honneur l'obsédait trop : « De grâce, madame, changeons d'ennui. » Eh bien, changeons d'ennui, et partons pour le couvent.

— Je suis à vos ordres, mon frère; mais qu'il m'en coûtera de quitter Biron!

[1] « Lassé de tuer des lièvres à Biron au fond de la Gascogne, il (Gontaut) était venu vivre à l'abbaye de Saintes, qu'avait une sœur de sa grand'mère et de M. de Lauzun. Ce fut là où on lui envoya permission de revenir pour faire ce mariage (avec mademoiselle de Gramont) qui avait toutes les apparences d'être le plus heureux, et qui néanmoins tourna le plus malheureusement du monde. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

[2] « Marguerite-Bathilde, fille aînée du duc de Biron, coadjutrice de l'abbaye de Notre-Dame de Saintes. » (*Dictionnaire de la noblesse.*)

— En vérité; mais, ma petite sœur, vous me faites l'effet d'être folle à lier, de regretter cette vieille masure!

— Ne comptez-vous pour rien l'avantage que j'ai de vous voir et de jouir à mon aise de l'entretien de M. de Bonrepos?

— Vous trouverez, mademoiselle, que je suis bien incorrigible sur l'espérance, mais je me flatte de vous voir assez souvent au parloir de l'abbaye, pour me consoler un peu de ce départ précipité. Je suis d'une opiniâtreté effrayante, et j'irai me loger au cabaret de la Grand'Rue, à Saintes, plutôt que de vous laisser oublier.....

— De vous gagner aux échecs, monsieur de Bonrepos? ne voilà-t-il pas un événement bien surprenant? Échec et mat, selon toutes les règles! Je me retire toute glorieuse et vous souhaite le bonsoir.

— Ma revanche, ma revanche! O la plus cruelle Judith qui fut jamais! Holopherne est à vos pieds.

— Non, je n'aime pas à jouer quand la nuit est venue. Je baisse toujours avec le soleil.

— Mais asseyez-vous donc un instant, ma petite

sœur! dit M. de Gontaut en lui tendant la main. Jouissez quelques instants d'un aussi beau triomphe, et puis écoutez donc ce qu'on me mande de Paris. « On se porte bien à l'hôtel de « Biron; on est très-aise de vos lettres. » Voilà pour la famille. Qu'y a-t-il ensuite? « Quelque « chose de bien terrible dans l'air, dit-on. Le « roi d'Espagne se porte mal. Il n'est plus ques- « tion du chapeau d'Albéroni. Le cardinal de « Polignac ne paye pas ses dettes. Mademoiselle « de Clermont est plus belle que jamais. Madame « la duchesse de Berri..... » Ah!..... hem!..... voyons plus loin. « Le petit roi a envoyé son « portrait barbouillé par lui-même à madame de « Maintenon. » L'histoire du bal est véritable; je vous conterai cela une autre fois, monsieur de Bonrepos. Mais écoutez-donc, voici du nouveau. « On ne parle, à Paris, que de la ba- « taille de Péterwaradin et des exploits de notre « cousin de Bonneval, de la lettre du prince « Eugène à sa mère, de celle que l'empereur lui « a écrite à lui-même [1]. » Il paraît que ce mon-

[1] « Le prince Eugène commanda l'armée impériale en

sieur, si gueux, si dépensier, s'est fait blesser par les Turcs, s'est battu en désespéré, a fait preuve de talents extraordinaires. Bref, le voilà grand capitaine, loué par Eugène, le grandissime capitaine, complimenté par l'empereur; et, qui plus est, prôné et presque réhabilité à Paris! Ainsi va le monde. On y sollicite son retour! il faut avouer que c'est assez piquant. Nous en arriverons à être fiers de la parenté. Vous souvenez-vous que madame la comtesse d'Elbeuf, quand nous brisâmes avec le chancelier, dont elle voulait me faire épouser la fille, s'écriait de son ton brusque : « Fi du cousin d'un pendu! » Pour le coup, nous allons changer de ton. Eh bien, Judith, qu'avez-vous à rougir, mon enfant?

— Je ne rougis pas, mon frère.

— Vous pâlissez, peut-être? Comment! les

Hongrie, et Bonneval y fut employé sous ses ordres; il se distingua à la victoire de Péterwaradin, où il fut blessé d'un coup de lance. Le prince Eugène, en donnant à la marquise de Bonneval des nouvelles de son fils, lui manda qu'il s'était conduit en grand capitaine. L'empereur lui écrivit à cette occasion dans les termes les plus flatteurs. » (*Mémoires du prince de Ligne.*)

larmes aux yeux! Ah! c'est qu'elle est la fidèle alliée de la marquise. Sachez, monsieur de Bonrepos, que la mère des Gracques, madame la marquise de Bonneval, a fait accroire à ma sœur que son fils est un vrai paladin, un véritable Amadis de Gaule. N'est-il pas vrai, Judith?

— Je suis toujours un peu du côté de ceux dont on dit du mal, mon frère, et tellement attachée aux intérêts de madame de Bonneval, que je ne laisse pas de vouloir du bien à son fils : il ne mérite pas, j'en suis certaine, les noms que vous lui donnez.

— Veuillez-lui du bien à la française, mademoiselle, s'écria M. de Bonrepos, mais point du tout selon le sens que les Italiens attachent à ces paroles.

— N'admirez-vous pas le sang-froid de cette petite fille? dit M. de Gontaut en riant. Ses réponses ont un aplomb qui me ferait reculer de dix pas si je ne me tenais à mon fauteuil. Saluez-la donc, et laissez-la partir; elle nous boudera tous les deux, je la connais; c'est un

petit esprit rancuneux, qui ne nous pardonnera pas d'ici à demain.

— Vous vous passeriez bien de mon pardon, monsieur, dit Judith à son frère; mais moi, je ne me passerai pas de vous embrasser. A revoir donc, monsieur de Bonrepos, au parloir de Saintes; cherchez bien, d'ici là, quelque chose pour m'amuser, je vous en prie.

Quand Judith se trouva seule avec madame Dupuis, que celle-ci lui eut détaché ses beaux cheveux blonds et passé un peignoir de mousseline, elle la regarda en face et lui dit :

— Devinez ce qu'on écrit de Paris à mon frère.

— Qu'on le rappelle pour son mariage?

— Non.

— Qu'on veut vous marier, vous?

— Non.

— Que sais-je, moi! Que le petit roi a eu la colique?

— Non. Oh! ma bonne, que vous seriez donc contente si cela était : on sollicite le retour de mon cousin de Bonneval.

— Allons donc, mademoiselle Judith, c'est impossible.

— Si cela n'est pas possible, c'est vrai, du moins. Voyons, n'êtes-vous pas contente?

— Solliciter n'est pas obtenir.

— Ah! c'est le premier pas, ma bonne, le premier pas.

Et Judith, qui riait rarement et ne dansait presque jamais, avança son tout petit pied et se mit à faire les premiers pas du menuet de la cour, en répétant à voix basse :

— Il n'y a que le premier pas qui coûte.

IV

L'ABBAYE DE SAINTES

Maintenant que nul intérêt humain, ni aucune volonté extérieure ne poussent vers le cloître, celles qui s'y consacrent n'ont rarement d'autre motif qu'une véritable vocation. Le monde s'arrête devant ces portes, que le pouvoir civil ne défend plus. Il n'a rien à démêler avec celles qui ne lui demandent que l'oubli. Une religieuse mondaine ou ennuyée est un contre-sens pour nous; il n'en était pas ainsi au dix-huitième siècle. Les couvents, sous l'ancien régime, devaient souvent présenter de singuliers contrastes.

A côté d'un cœur embrasé par la charité, s'en trouvait un autre qui ne l'était pas moins par des souvenirs terrestres. Une femme âgée, pleurant les fautes de sa jeunesse, condamnée peut-être à une retraite involontaire, s'agenouillait près d'une jeune enfant élevée à l'ombre du sanctuaire. Parmi celles que la volonté d'autrui ou des intérêts de famille contraignaient à embrasser la vie religieuse, sans doute il a pu se trouver des natures dépravées ou révoltées, d'autres qui se soumettaient sans répugnance à une destinée qu'elles n'auraient pas songé à choisir, et qui remplissaient les devoirs de la vie claustrale, comme on remplit les devoirs d'une profession séculière; mais, si de nobles jeunes filles furent quelquefois sacrifiées à l'avancement d'un frère, au brillant mariage d'une sœur, leurs aînées étaient-elles plus heureuses? Et le monde aussi n'a-t-il pas eu ses victimes? Ah! prions que ces asiles sacrés ne renferment jamais une seule créature humaine dont la volonté libre et forte n'ait elle-même choisi cette haute destinée. Puissent tous les couvents du monde

ressembler à ceux de la France d'aujourd'hui! Mais, qu'on ne l'oublie pas non plus, à une époque où le vice et l'ambition dévastaient la société, l'innocence a souvent été abritée à l'ombre des vieux murs des monastères, et bien des vertus aussi y ont refleuri dans des âmes coupables et brisées, comme ces plantes solitaires qui s'épanouissent sur les ruines.

Par un beau jour d'automne, à l'heure où le soleil couchant embrasait de ses rouges reflets les vitraux de l'abbaye de Saintes, deux sœurs se promenaient dans une des larges allées du jardin. Les mêmes rayons qui pénétraient dans l'église perçaient le feuillage des marronniers déjà jaunis par les premières gelées, et illuminaient de temps en temps les visages de ces jeunes filles. Il y avait longtemps qu'elles ne s'étaient vues, et c'était la première fois qu'elles se trouvaient seules ensemble. Marguerite-Bathilde était l'aînée des filles du marquis de Biron, qui à cette époque avait très-peu de bien et beaucoup d'enfants. Grâce aux bons offices de M. de Bonrepos et du duc de Lauzun, oncle

de sa femme, avait donné sa seconde fille, Françoise, qui était fort belle, avec soixante mille livres pour toute dot, au marquis de Bonnac[1]. Mais la pauvre Marguerite était laide, ce qui, avec une petite dot et beaucoup de noblesse, pour mademoiselle de Gontaut comme pour beaucoup d'autres, devait suffire à décider une vocation religieuse. Malgré son étourderie, elle le comprit très-vite; elle ne manquait pas d'un certain bon sens qui lui faisait voir les choses sous leur véritable jour. Quand on traita du mariage de sa sœur cadette avec M. de Bonnac, quand elle vit que dans cette affaire il n'avait jamais été question d'elle, elle devina que les beaux yeux et la taille gracieuse de Françoise avaient bien pu suppléer à l'insuffisance de sa dot, et que le grave diplomate qui l'épousait n'aurait pas montré la même bonne volonté pour elle. Puis on s'étendit souvent sur les efforts qu'on avait faits, les ressources épuisées, la faveur exploitée pour réunir des avantages suffisants à

[1] *Mémoires de Saint-Simon.*

l'accomplissement de ce mariage. Elle comprit, elle réfléchit. Enfin on parla devant elle du couvent; on ne lui en dit d'abord que quelques mots, on employa quelques personnes de sa famille à l'y engager doucement. Marguerite n'y avait aucun penchant; mais sous toutes ces précautions adroites, sa pénétration naturelle lui fit pressentir une nécessité contre laquelle il aurait été inutile de se roidir. Il y avait quelque chose de philosophique dans son extrême légèreté. Elle prit son parti sans désespoir et sans enthousiasme. Elle avait vu partir sa sœur avec son mari pour la triste ambassade d'Espagne, plusieurs de ses amies d'enfance mourir de la petite vérole qui faisait alors d'affreux ravages à Paris et à la cour et elle se dit : « Va pour le couvent et pour la vie ! » comme son frère s'était écrié : « Va pour l'abbaye de Saintes pour six semaines ! » « Faire son salut, voilà la plus grande affaire qu'il y ait au monde (écrivait-elle à sa sœur le jour de cette grande décision), et dans le monde c'est difficile, surtout pour une tête comme la mienne, qui mène le cœur en

poste. Il y a, dit-on, des grâces d'état, j'en aurai suffisamment besoin; le bon Dieu y pourvoira sans doute. Les maladies, par ce temps-ci, mènent assez vite en l'autre monde, et, à tout prendre, il vaut mieux faire antichambre pour le ciel au couvent qu'à la cour. »

Ce fut donc avec ce mélange de résignation, de légèreté et de bon sens que Marguerite de Biron fit son noviciat et sa profession à l'abbaye de Chelles, et se rendit ensuite à celle de Saintes, où elle fut bientôt nommée coadjutrice de sa grand'tante, madame de Lauzun. Un caractère heureux, une insouciance habituelle, la soutinrent dans les premiers temps; un rien l'amusait; des fleurs, des oiseaux, des amitiés un peu trop exclusives, des conversations un peu trop prolongées au parloir et à la grille, faisaient insensiblement passer les jours. Peu à peu de nouvelles idées germèrent dans sa tête, de nouveaux sentiments dans son cœur, et, quand Judith arriva à Saintes, elle était dans un état de transition entre les regrets que lui causaient encore le souvenir des plaisirs du monde et les idées

religieuses qui commençaient à la dominer.

— Eh bien, Judith, dit-elle en s'asseyant sur un banc au bout de l'allée qu'elles parcouraient depuis quelques instants, quand vous m'avez vue quitter Paris toute en larmes, il y a deux ans, vous ne pensiez pas me trouver si résignée?

— Vous êtes donc bien aise d'être religieuse, ma sœur?

— Pas aise, mais contente, comme disait madame de la Vallière. C'est différent, voyez-vous, ma petite sœur : quand une fois on croit au ciel et à l'enfer, pour peu qu'on y pense, on arrive à ne pas beaucoup se soucier du plus ou du moins de plaisir en chemin. Après tout, voilà Françoise qui sèche d'ennui à Madrid. Cela ne vaut pas la peine d'être ambassadrice. Voyez ce qu'elle me mande : « Je suis persuadée que, si vous étiez témoin de la vie que je mène, vous me feriez tous, plus souvent, la grâce de m'écrire, car j'ai un vrai besoin qu'on me console d'être dans un pays tel que celui-ci. Quand je lis vos lettres, j'oublie alors toutes mes peines. Il me semble que nous disons encore des folies dans

notre chambre de Paris; mais vous pouvez compter qu'ici, de tout le jour, je m'ennuie dix ou douze heures. M. de Bonnac est continuellement occupé d'affaires, et, comme vous savez, très-peu gai de caractère. Je passe ma vie seule dans ma chambre. Si vous connaissiez les Espagnoles, vous sauriez combien elles sont divertissantes, et vous jugeriez que je n'ai pas tort d'aimer mieux être seule que dans leur compagnie. Quand je pense à Paris, à Versailles, à Marly, aux chasses, au lansquenet, aux causeries du matin, je me mets à pleurer comme une sotte, et me fais l'effet d'une des plus malheureuses personnes de la terre. » En vérité, dit Marguerite en repliant la lettre, ce n'est pas la peine de se marier pour sentir cela; mieux vaut encore le couvent, même sans vocation.

— Sans vocation? dit Judith d'un air pensif, non, ma sœur, je ne le crois pas. Il ne faut pas se donner à Dieu à demi, sans cela...

— Comment, sans cela?

— Oh! sans cela, Marguerite, j'irais me jeter aux pieds de ma tante, et la supplier...

— Eh quoi! vous voudriez vous faire religieuse?

— Non, non, ma sœur, je ne le voudrais pas, je ne le pourrais pas.

— On ne consulte pas toujours nos volontés, dit Marguerite à voix basse.

Et un léger nuage obscurcit son front.

— Alors, dit Judith, qui comprenait vite les peines du cœur et savait y verser la consolation plus que personne au monde, alors la soumission devient vocation, la résignation vertu.

— Vous avez raison, mon enfant, c'est ce que ma tante m'a dit le jour qu'elle devina que j'avais encore au fond de l'âme un peu de regrets pour tous ces jolis petits péchés du monde qui nous amusaient tant, Françoise et moi. Ah! Judith! j'en aurais fait sans doute et plus d'un, si j'étais restée dans le siècle. Vous, vous me faites l'effet, au contraire, de posséder une sagesse à toute épreuve.

— Nullement à toute épreuve, ma sœur, mais simplement à celles d'un genre de tentations qui ne me viennent et, je crois, ne me viendront

jamais. Toutes ces choses, qui font tant languir notre pauvre ambassadrice, me semblent si peu mériter un regret!

— En ce cas, pourquoi donc ne vous pas faire religieuse?

— Je vous l'ai déjà dit, Marguerite. Je ne pense pas qu'il soit juste de ne se donner à Dieu qu'à demi.

— Et l'autre moitié? qu'en faites-vous donc, s'il vous plaît, puisque le monde n'a que si peu d'attraits pour vous?

— Je suis trop jeune, répondit Judith en rougissant, pour sonder bien avant dans mon cœur.

V

PROPOS DE JEUNES FILLES ET PROJETS DE FAMILLES

Étrange pouvoir de l'imagination qui pouvait évoquer, en faveur d'une simple image, d'un rêve de première enfance, quelques-unes des émotions qui semblent n'appartenir qu'à l'amour! Françoise regarda Judith d'un air à moitié inquiet, moitié malicieux, et, lui pinçant doucement l'oreille, elle lui dit en souriant :

— Prenez garde, ma petite sœur. On n'est guère trop jeune pour sonder son cœur quand on est arrivé à deviner qu'on en a un.

— Je vous jure, Marguerite, que je n'ai nulle envie de me marier.

— Vraiment! Cela devient un peu sérieux, surtout comme il paraît qu'on y songe, d'après ce qu'on m'écrit.

— Comment! on y songe? s'écria Judith d'un air consterné; et, levant les yeux vers sa sœur, elle la regarda avec une expression si singulière, que celle-ci éclata de rire.

— Ce n'est qu'un projet très-vague, ma chère enfant; une idée qui a passé par la tête de nos grands parents. Je ne vous conseille pas d'y compter.

— Y compter! s'écria Judith avec un petit mouvement d'indignation. Elle se leva et fit quelques pas vers la maison, puis s'arrêta pour cueillir quelques brins de réséda, dont elle respira un instant le suave parfum. — Marguerite, dit-elle à voix basse, en se détournant comme pour examiner les grains rouges d'une branche de sorbier, Marguerite, qui donc songeait-on à me faire épouser?

— Vous ne devineriez jamais. M. de Bonrepos peut-être. Comment vous en accommoderiez-vous?

Judith fit un mouvement d'impatience. Marguerite continua en riant :

— Il a une maison superbe, il donne des repas magnifiques ; c'est un vrai patriarche pour l'hospitalité [1]. Au fait, ce ne serait pas si mal tomber. Du reste, déridez-vous, ma belle : il n'a point été question de lui.

— De qui donc ? demanda Judith.

— De quelqu'un que vous n'avez jamais vu, que vous ne verrez peut-être jamais. Comment cela peut-il vous intéresser de savoir son nom ?

— Ma sagesse, que vous vantiez tout à l'heure, ne me garantit pas... d'un certain penchant à la curiosité.

— Eh bien, sachez ma belle, qu'on a parlé bien en l'air, bien vaguement, et comme d'une chose tant soit peu extravagante, mais en même temps possible, de vous faire épouser... Allons ! devinez qui ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, comme disait feu madame de

[1] M. de Bonrepos est un vrai patriarche pour l'hospitalité. (Lettres de madame de Maintenon.)

Sévigné... de vous faire épouser notre illustrissime cousin, M. le comte Claude-Alexandre de Bonneval, décédé en place de Grève, en l'an 1706, et, à l'heure qu'il est, lieutenant général dans l'armée de l'empereur.

— Ah ! fit Judith en pâlissant.

Une trop forte émotion lui coupait la parole. Ce n'était ni de la joie, ni de la crainte qu'elle éprouvait, ni même de la surprise; mais une de ces étranges sensations qu'on ressent quand une prophétie s'accomplit, quand un rêve se réalise, quand un pressentiment est justifié par l'événement. Ce qu'elle se disait à elle-même, en cet instant, pouvait se résumer en ces mots qu'elle répétait presque machinalement :

— Je le savais bien.

— Comment, vous le saviez, petite sournoise? Et pourquoi donc ne me le disiez-vous pas? C'est bien singulier, ma sœur.

— Mais c'est vous plutôt qui êtes singulière.

— Ah ! je devine. Votre fidèle alliée, madame la marquise de Bonneval, vous en aura dit quelque chose.

— Non, en vérité; je vous assure que non. Du reste, je crois que cela se fera.

— Et pourquoi le croyez-vous?

— Parce que cela ne m'a pas le moins du monde étonnée.

— Et n'auriez-vous donc pas peur d'épouser un homme si léger, si...

— Arrêtez, Marguerite. Je me crois destinée à être sa femme. Vous le savez bien, cela ne dépendra pas de ma volonté, ni du plus ou moins d'inclination que j'éprouverai pour ce mariage. Le jour viendra où l'on me signifiera l'ordre de l'épouser, et, quels que soient mes sentiments secrets, vous le savez, ma sœur, il faut alors se taire, obéir, recevoir de la main de nos parents le voile qu'ils nous tendent, ou l'époux qu'ils nous choisissent. Une voix secrète me dit que l'on me commandera d'épouser M. de Bonneval, et..... pardonnez-moi cette fantaisie, ma sœur, je voudrais que ni vous ni personne ne m'en dît du mal.

— Soit, ma chère enfant. Vous êtes d'une originalité qui passe tout ce que j'ai vu jusqu'ici;

mais Dieu me garde de vous faire de la peine. Embrassez-moi, ma petite sœur. Voilà la cloche qui sonne pour vêpres. Allons prier le bon Dieu qu'il nous donne à chacune des grâces d'état. J'ai l'idée qu'avec toute votre sagesse et votre air posé, vous en aurez besoin dans le siècle. Croyez-moi, mon enfant, après un temps, on s'accommode fort bien d'une retraite qui n'est mauvaise que pour ceux qui sont mauvais eux-mêmes.

Les deux sœurs s'agenouillèrent dans la chapelle; l'une dans le chœur, l'autre dans la nef. Le chant solennel et doux des religieuses, le jour qui baissait à chaque instant, les images des saints qui surmontaient les autels éloignés et sur lesquels la lueur des cierges jetait des reflets mystérieux, tout était propre à calmer les cœurs et les esprits. Judith resta longtemps la tête cachée dans ses mains. Peut-être rêvait-elle plus qu'elle ne priait. L'avenir lui apparaissait sous une forme nouvelle. Une certaine fatalité semblait lui indiquer sa destinée future. Elle l'acceptait avec une exaltation paisible, une confiance aveugle.

— Je ne me soucie pas d'être heureuse dans ce monde, disait-elle tout bas dans sa prière. Il me suffit, mon Dieu, de faire votre volonté.

Mais elle l'aimait, cette volonté; elle l'appelait de ses vœux, et, tout en renonçant au bonheur, elle s'attachait au rêve qui devait lui en tenir lieu.

On songeait, en effet, au mariage extraordinaire dont Marguerite de Biron venait de donner la première idée à sa sœur. L'extrême difficulté où se trouvait leur père de doter ses filles, lui avait suggéré la pensée de prêter à la marquise de Bonneval l'appui de sa faveur auprès du régent pour obtenir le retour de son fils, à la condition d'un mariage qui assurerait à Judith un titre et une position dans le monde en rapport avec le nom qu'elle portait [1]. C'était une des plus étranges grâces qu'on pût solliciter, et, sous le dernier règne, il n'aurait pu en être question; même à l'heure qu'il était, on n'y aurait guère songé, sans la réunion fortuite de

[1] Historique. Voir les *Mémoires de Saint-Simon.*

plusieurs circonstances favorables. Le crédit du marquis de Biron et de l'un de ses fils s'était élevé soudain à un très-haut degré. L'abbé Dubois, grand ami de Bonneval, Limousin comme lui, et en même temps favori du régent, trouvait aisément l'occasion de pousser ses propres affaires et celles de ses amis. Le comte du Luc, ambassadeur de France à Vienne, séduit comme tant d'autres par les qualités agréables du héros de Péterwaradin, s'employait avec zèle à préparer les voies pour son retour en France. Il vantait à tout propos la conduite de Bonneval, ses discours touchant le roi, et l'amour qu'il conservait toujours pour sa patrie. Il rehaussait l'éclat de ses exploits contre les Turcs, et la faveur dont il jouissait auprès du prince Eugène lui-même, qui était alors en très-bonne odeur à la cour de France, et auquel on cherchait beaucoup à plaire. Un certain prestige entourait le nom du transfuge, une certaine curiosité favorisait son retour. On n'était guère délicat sur l'honneur là où s'agitait cette question, et ceux qui s'indignaient à l'idée d'une si pernicieuse indulgence ne rencontraient,

qu'un sourire moqueur, ou, tout au plus, une sympathie très-faible.

La marquise de Bonneval avait vu de loin le point noir qui devait assombrir l'horizon de sa vie, et son instinct ne l'avait pas trompée. De même, quand les nuages s'amoncelèrent et que l'orage gronda sur sa tête, elle discerna la première le point lumineux qui pouvait être l'aube d'un jour meilleur. Sa profonde sagacité, mise en jeu par un sentiment passionné, lui avait fait pressentir l'intérêt que son cousin, M. de Biron, pourrait prendre un jour au sort de son fils. Elle avait jeté les yeux sur l'enfant qu'il avait toujours le mieux aimée, et dont il ne pouvait supporter l'idée de se réparer en la vouant au cloître. Elle devina que cette enfant ne cacherait pas à son père le genre de sentiment que lui inspiraient le nom et l'histoire de son cousin, et que l'inclination bien prononcée qu'elle éprouverait pour un tel mariage pèserait bien un peu dans la balance. Elle étudia avec une froide passion, si toutefois ces deux mots se peuvent lier ensemble, le cours des événements politiques

et militaires, les intrigues de la cour, les sentiments d'un père et le cœur d'un enfant. La disgrâce de M. de Chamillard ne lui causa point une joie extravagante; mais ses yeux cernés et un peu ternes brillèrent d'un certain éclat quand on lui annonça la chute de ce ministre. Elle se dit : « C'est bien, » et puis elle reprit son attitude ordinaire d'attente, d'attente longue et douloureuse. Quand elle vit les larmes d'une mère couler au moment où sa fille aînée l'embrassait pour la dernière fois en partant pour le couvent, et les yeux d'un père s'arrêter avec amour sur sa troisième fille, elle se dit encore : « C'est bien. » Quand le bruit des exploits glorieux de son fils retentit en Europe, alors elle s'émut, mais toujours en secret, et ses lèvres serrées murmurèrent de nouveau : « C'est bien. » Quand le grand roi mourut, et que Massillon s'écria, en face de cette idole renversée à terre : « Dieu seul est grand ; » et lorsque Judith enfant pleurait au récit de ses chagrins, rougissait au nom de son fils, ou pâlissait à l'idée des dangers qu'il courait, c'étaient toujours les

mêmes paroles qu'elle répétait à voix basse. Tout marchait, tout avançait vers le but; tout tombait devant la fermeté terrible de ses désirs, qui, semblable au char sacré des Indiens, ne reculait devant aucun obstacle, n'épargnait aucune victime. Il y a quelque chose d'effrayant dans une affection unique dominant un cœur que ne guide pas le devoir, et que n'adoucit pas la religion.

On laissa Judith pendant quelque temps encore à Saintes : elle y fut très-heureuse. Cette vie douce et monotone lui convenait infiniment. Son frère l'emmenait se promener de temps à autre, et lui montrait les jolis paysages de la Saintonge. Son exil tirait à sa fin. Il devait retourner à Paris et se marier dans quelques semaines. Il avait pris sa petite sœur en affection, s'amusait de son genre d'esprit, si différent du sien, et qu'il trouvait assez piquant. Elle était parfaitement raisonnable sur tout, hormis les affections du cœur, et, comme ces fous, qui ne parlent de leur folie que lorsqu'on touche devant eux la corde sensible, on pouvait passer beaucoup de temps avec

elle sans se douter qu'elle eût une sensibilité très-incommode pour elle-même, mais fort peu pour les autres. M. de Bonrepos vint aussi pour quelques jours à l'auberge près de l'abbaye, et se plaignit de ne pas trouver sa Judith, comme il l'appelait toujours, aussi souvent au parloir qu'il l'aurait désiré. Elle aimait à se cacher dans le jardin, à lire à l'ombre des marronniers, dont les feuilles flétries tombaient une à une sur le gazon, comme des âmes dont la carrière est finie, selon l'expression d'un poëte anglais. De là elle se rendait près de sa grand'tante, madame de Lauzun, vraie religieuse, dont le regard et la voix versaient la paix dans l'âme, comme les dernières lueurs d'un beau jour la répandent sur la nature. Il est des êtres dont on se souvient toujours, dont les paroles restent à jamais gravées dans la mémoire de ceux qui savent les apprécier. Heureux ceux qui dans leur vie ont reçu de telles empreintes sur leurs âmes : elles ne s'effacent jamais. Judith, au comble des épreuves que le ciel lui réserve, ne perdra pas le souvenir de la petite cellule où madame de Lauzun la faisait

asseoir à ses côtés, ni de l'église où elle priait à Biron. Quand nous plions sous le poids de la vie, il y a pour nous des points d'appui dans le passé, visibles à travers les nuages de la route.

VI

LE VIEUX LAUZUN

A son retour à Paris, dans l'automne de l'année 1716, ses deux sœurs étant éloignées, l'une en Espagne, l'autre au couvent, Judith se trouva au milieu de sa famille dans une position nouvelle. M. de Gontaut annonça qu'elle avait de l'esprit; son père, qui l'avait toujours beaucoup aimée, commença à en raffoler; sa mère, qu'elle craignait, la traitait avec une douceur inusitée [1]. Madame d'Urfé, sa tante, frappée ainsi que madame de Saint-Simon, son amie intime, de la

[1] *Mémoires de Saint-Simon.*

sagesse de son maintien, la prit en affection. M. le duc de Saint-Simon lui-même daignait de temps à autre lui adresser la parole. Judith n'était pas le moins du monde timide, excepté pour ce qui touchait les sentiments intimes. Un excès de timidité s'allie rarement avec une grande modestie. Ne songeant point à paraître, il lui était fort égal de parler à qui que ce fût; personne ne lui imposait que ceux qu'elle aimait véritablement. M. de Lauzun, son grand-oncle, devant qui toute sa famille tremblait, et qui, tout en faisant beaucoup de bien à sa nièce, madame de Biron, ne l'aimait pas du tout [1], s'étonnait et s'amusait des réponses pleines de sens de la petite de Gontaut, comme il l'appelait toujours. Pour elle, M. de duc de Lauzun était un être incompréhensible; elle ne pouvait en aucune façon rattacher la figure et le caractère de ce vieillard hargneux à son histoire et à sa fortune étranges. Le portrait de Mademoiselle, qu'elle voyait chez lui, la faisait souvent rêver.

[1] *Mémoires de Saint-Simon.*

Elle s'était prise d'un grand intérêt pour cette femme passionnée, imprudente et malheureuse, dont la vie avait été si cruellement gâtée, et par elle-même et par les autres. Il y avait des choses qui frappaient l'imagination dans l'histoire de ce vieil oncle, chagrin, sauvage, malin jusqu'à la méchanceté, et bon cependant pour ses amis et ses parents [1]. Elle le regardait avec curiosité, et se demandait compte du charme qui avait fasciné le cœur de la fille de Gaston d'Orléans. Elle songeait à ses années de captivité à Pignerol, à ses entrevues avec le malheureux Fouquet, où la tragédie se tournait en comédie, quand l'ex-ministre, ébahi de ses très-véridiques récits, le prenait pour un fou, jusqu'à craindre de se trouver seul avec lui. Elle rêvait aussi à ce qu'on lui avait raconté de la fuite de la reine d'Angleterre, la belle Marie Béatrice, et du bonheur qu'avait eu M. de Lauzun de la protéger, de la sauver. Elle mourait d'envie souvent de lui parler du passé, et l'osait quelquefois; mais

[1] *Saint-Simon.*

si, d'un côté elle y réussissait, de l'autre elle n'en rapportait qu'un sentiment pénible. Les moqueries perpétuelles qu'il mêlait à ses souvenirs lui étaient insupportables. Elle aurait voulu l'admirer; mais ni son esprit, ni son caractère ne prêtaient le moins du monde à l'enthousiasme. Les traits cruels qu'il n'épargnait ni aux autres, ni à lui-même la faisaient tressaillir. A l'un de ces dîners qu'il donnait toujours en bonne et grande compagnie [1], il racontait à sa façon le voyage de Londres à Calais, et donnait un tour plaisant à cette aventure héroïque; il vit sa petite nièce effeuiller avec vivacité la plus belle rose d'un bouquet qu'on venait de lui donner.

— Que faites-vous donc, mademoiselle de Gontaut, lui dit-il, vous croyez-vous assez riche pour traiter ainsi les dons que l'on vous fait? Vous ne chassez pas de race, il me semble; madame votre mère aurait plutôt vendu ce bouquet que de le mettre en pièces.

[1] *Lettres de madame de Maintenon*

— Je vous demande pardon, mon oncle, dit Judith en rougissant, il me semble que je faisais comme vous tout à l'heure.

— Et que faisais-je donc, mademoiselle?

— Ne gâtiez-vous pas en riant la plus belle fleur de notre vie?

Le duc de Lauzun haussa les épaules; il se peut que la réponse ne lui déplût pas tout à fait.

Quelques jours après, sa femme emmena Judith à leur jolie maison de campagne, à Passy, où soir et matin se réunissait une compagnie nombreuse et choisie. La marquise de Bonneval était absente de Paris, et personne ne parlait à Judith du projet de mariage dont sa sœur l'avait prévenue, mais on faisait souvent mention devant elle du comte de Bonneval, de ses exploits, de ses affaires et du succès probable des démarches tentées pour son retour. Jamais elle n'entendait prononcer son nom sans émotion, jamais elle ne fit la moindre infidélité au culte étrange et secret qu'elle lui avait voué. Pleine d'esprit, gaie, car elle croyait à un avenir heureux (quelle jeune fille de dix-huit ans n'y

croit pas!); très-agréable de figure, quoique d'un genre de beauté assez original, Judith n'eut jamais le moindre désir de faire effet, la moindre velléité de succès mondain. Attendre en silence le moment sur lequel elle comptait, celui où on lui ordonnerait d'épouser son cousin, se rendre digne d'une destinée qui lui apparaissait comme le comble de la gloire et du bonheur, telle était sa vie au milieu d'une société où elle ressemblait à une petite primevère que le hasard fait naître dans une serre chaude. Pure, simple et profondément sensible, ni les élans de son cœur, ni ses croyances, ni ses sentiments ne se montraient à la surface. Un jour que, dans un de ces jeux d'esprit si en vogue à cette époque, on assignait à chaque personne de la société alors rassemblée à Passy, un nom de guerre quelconque, d'un commun accord on donna à mademoiselle de Gontaut celui de Silence, et cependant elle causait plus et mieux que pas une personne de son âge. Madame de Caylus, intimement liée depuis l'enfance avec madame de Nogaret, ayant rencontré chez elle sa nièce qu'elle lui présenta sous le nom de la

petite Silence, s'amusa de sa conversation, et dit en riant : « Voilà un silence bien expressif. » Quelques jours après, elle lui entendit dire qu'elle désirait vivement voir madame de Maintenon, chose devenue alors très-difficile. Elle la mena avec elle à Saint-Cyr, et dans l'appartement de la veuve de Louis XIV, qui reçut avec bonté la jeune fille dont M. de Bonrepos, un de ses anciens amis [1], lui avait dit des merveilles. Comme elle voyait les yeux de Judith fixés sur elle avec un intérêt timide qu'elle ne savait pas dissimuler, elle lui dit en souriant : « Mon enfant, vous êtes aussi curieuse que le czar de Russie. » Et elle raconta, avec cette grâce qui ne lui faisait jamais défaut, l'apparition de Pierre le Grand à Saint-Cyr, et l'étonnement qui se peignit sur son visage lorsqu'il eut brusquement entr'ouvert les rideaux de son lit pour la regarder à son aise.

— Ma tante n'est-elle pas adorable? s'écria madame de Caylus en revenant de Saint-Cyr à Paris.

— Plutôt admirable qu'adorable, répondit

[1] *Lettres de madame de Maintenon.*

Judith. La raison défend l'idolâtrie, comment donc s'y livrer en présence de la raison même.

Madame de Caylus sourit et lui dit :

— Il y a quinze ans, je ne vous aurais pas menée chez elle. Une telle réponse m'aurait laissée à dix lieues de vous dans son esprit, et j'étais passionnément jalouse de l'estime de ma tante. Madame la duchesse de Noailles, mademoiselle d'Aumale et moi, nous nous disputions avec acharnement la petite partie de son cœur qu'elle avait à nous donner; et madame la duchesse de Bourgogne, hélas! daignait aussi se mêler à nos rivalités. J'ai toujours beaucoup aimé ma tante, je l'ai toujours aussi beaucoup crainte; maintenant je la vois rarement, et cependant elle remplit ma vie comme toujours. Si je viens à la perdre, il y aura un grand vide autour de moi que rien ne pourra jamais combler.

— Ah! le vide vaut bien le néant! s'écria Judith.

— Vous entrez seulement dans la vie, mon enfant, que savez-vous du vide?

— Rien encore, répliqua la jeune fille, mais

je crois deviner qu'on doit moins souffrir en perdant le bonheur dont on a joui, qu'en soupirant après un bonheur qu'on n'a jamais et que l'on ne doit jamais posséder.

— J'en doute, ma petite; un papier blanc peut servir encore, mais quand on y a beaucoup écrit...

— On l'apprend par cœur, interrompit vivement Judith, et n'importe alors si on vous le dérobe.

Madame de Caylus la frappa doucement sur la joue.

— Croyez-moi, mon enfant, écrivez au crayon les premières pages de la vie. Il vaut mieux souvent effacer ce qu'on y a mis, que de graver certains souvenirs si avant dans son cœur qu'on en porte les marques jusqu'au tombeau.

— Vous croyez? fit Judith.

Elle regarda madame de Caylus avec curiosité, non qu'elle eût l'idée de suivre ses avis, mais elle aurait voulu découvrir dans cette charmante figure (charmante toujours malgré les premiers ravages de l'âge) si la légèreté ou la sensibilité

blessée lui dictait ces paroles. Elle ne vit rien qu'un de ces sourires enchanteurs qui faisaient dire, quarante ans auparavant, à madame de Maintenon : « La petite de Murçay est vraiment charmante [1], » et qui maintenant encore donnait un attrait singulier à chacun de ses regards.

Enfin madame de Bonneval revint de la campagne, et Judith supplia madame de Lauzun, chez qui elle était, à Passy, de la conduire dans son carrosse à Paris, et de lui donner ainsi l'occasion de retrouver une personne qu'elle désirait si vivement revoir. C'était dans les premiers jours de novembre; un voile de brouillard, que le soleil ne pouvait percer, assombrissait le jour. Madame de Lauzun regarda les beaux arbres du bois de Boulogne, dont les feuilles tombaient à chaque moment, et dit en soupirant :

— Encore une année bientôt écoulée! Mon Dieu! comme le temps nous échappe! Vous voilà bonne à marier, ma chère; y songez-vous quelquefois?

[1] *Lettres de madame de Maintenon.*

— Cela ne me regarde pas, ma tante, répondit Judith avec une naïveté passablement mélancolique, car elle disait vrai dans un certain sens.

— Il y a lieu de croire, ma petite, qu'on y songe pour vous.

— En vérité, madame? dit la jeune fille en rougissant.

— A propos, Judith, vous aurez un compliment à faire à madame de Bonneval sur le succès probable des démarches faites pour le retour de son fils. Il paraît que la médiation du prince Eugène aura bientôt son effet. M. le duc de Saint-Simon s'en indigne, et, par conséquent, ma sœur aussi; mais M. le duc de Lauzun voit l'affaire d'un très-bon œil. Il s'est même fâché hier contre les mécontents, presque autant que l'autre jour à propos de la revue des gardes du corps [1].

— Ah! de grâce, ma tante, dites-moi ce qui est arrivé ce jour-là. J'ai eu à m'occuper de mesdemoiselles de Gramont et de Colbert. J'ai

[1] Tout ce qui suit est tiré des *Mémoires de Saint-Simon*

vu de loin que le temps était à l'orage, mais sans y rien comprendre. Madame de Poitiers pleurait à chaudes larmes. Vous, madame, vous aviez l'air triste, mais calme et gracieux comme à l'ordinaire, et mon bon oncle était si fort en colère que je n'osais lever les yeux sur lui. Je ne pouvais souffrir, non plus, de regarder M. le duc de Saint-Simon. Il me fait toujours l'effet d'épier d'un œil et de condamner de l'autre. Pardon, ma tante, pardon !

— Vous êtes une petite malicieuse qui savez aussi faire usage de vos deux jeunes yeux à peine ouverts. Eh bien, mon enfant, c'était ma faute, ma très-grande faute à moi. Madame de Poitiers, qui n'a jamais rien vu, pauvre petite femme ! mourait d'envie d'aller à la revue, mais n'osait s'y montrer dans son grand deuil. Nous agitâmes cette grande question. Nous trouvâmes que je pourrais bien l'y mener un peu enfoncée dans mon carrosse, et l'affaire fut ainsi conclue. Au milieu de notre gaieté, notre bon oncle arrive de Paris. Nous usâmes de quelques détours pour lui conter ce que nous venions d'arrêter. Dès qu'il

l'apprit, je vis à sa figure qu'il ne se contenait pas de colère, et que j'avais réveillé le chat le moins endormi du monde. Il faut que vous sachiez qu'il a été autrefois capitaine des gardes du corps, et que jamais il ne s'est consolé de la perte de cette place. J'avais donc fait de la peine à quelqu'un à qui je travaille toute ma vie à en épargner.

— Et puis, ma tante, mon bon oncle nous a dit les choses les plus dures, les plus désobligeantes du monde; il nous a fait une scène épouvantable... Vous avez eu les larmes aux yeux. Vous ne répondiez pas; vous souffriez, j'en suis sûre.

— Ah! ma chère enfant, il est si aisé d'être calme quand on n'est pas dans son tort; les injures ne font de mal que lorsqu'on les mérite. C'était sa colère, ce n'était pas lui qui parlait; et puis j'avais rouvert une de ses anciennes plaies. Cela seul m'effrayait.

— Quel souper nous fîmes, ma tante! Le plus triste réfectoire eût été gai en comparaison; et puis, les cartes que vous fîtes donner tout de

suite après d'une manière si adroite et si polie, quand on voulut dire quelque chose! Ah! mon Dieu, que je vous ai trouvée parfaite ce jour-là!

— Il m'a baisé la main le lendemain matin, et m'a dit qu'il devrait baiser chacun de mes pas. Il est si bon, votre oncle, malgré son trop de vivacité! Il serait difficile de trouver plus d'agrément dans le mariage que je n'en goûte avec lui.

Judith serra la main de sa jeune grand'tante et pensa qu'il fallait, assurément, beaucoup de vertu pour suivre si bien le précepte évangélique de se trouver content de l'état où l'on est.

— Je ne veux plus plaindre ou envier personne, se dit-elle. Si la femme de mon bon oncle de Lauzun se trouve heureuse, où donc le bonheur va-t-il se nicher?

Ce n'était assurément pas dans le cœur ou sur la figure de la marquise de Bonneval.

VII

UNE MÈRE

Madame de Bonneval souffrait plus en arrivant au but qu'en y tendant, comme le cheval qui touche au terme de sa course, et dont, en ce moment, les muscles fatigués redoublent d'efforts. Sa santé cédait enfin sous la tension perpétuelle de ses sentiments et de ses facultés. Les *vapeurs*, comme on qualifiait alors ce que de nos jours nous appelons *maux de nerfs*, la minaient. Une grande irritabilité d'humeur se décelait en elle à chaque instant. Ses amis commençaient à l'éviter. Judith fut frappée, en la voyant, de l'altération de ses traits. Ses cheveux étaient

devenus gris et ses yeux étaient éteints. Elle se jeta dans ses bras avec effusion. Madame de Bonneval lui rendit ses caresses d'un air un peu distrait, et puis, se remettant à son bureau, elle lui fit signe de s'asseoir. Elle lisait avec anxiété des papiers qu'on venait de lui remettre. Un instant elle s'interrompit et dit d'une voix émue :

— L'abbé Dubois sort d'ici. Il m'assure que la présence du comte de Bonneval à Paris est absolument nécessaire pour faire entériner les lettres de rémission qui sont déjà scellées; qu'il doit se rendre à la Conciergerie pour quelques heures: c'est une cérémonie dont la naissance et les dignités n'exemptent personne; il me prie de lui écrire pour faciliter son voyage. Ainsi il faudra qu'il vienne! Il viendra donc! je le verrai. Ah! mon Dieu, je ne savais pas que la joie ressemblât tant à la souffrance! Croyez-moi, Judith, à force de souffrir on perd quelquefois la faculté d'être heureuse.

— Non, non, madame, il est seulement difficile de croire au bonheur.

— D'ailleurs, continua madame de Bonneval, il faut qu'il vienne. Il y a eu promesse de ma part. C'est une condition essentielle.

Elle regardait Judith tout en parlant, mais sans lui adresser directement la parole. Celle-ci sentit quelque embarras; pour le surmonter, elle dit en souriant et rougissant un peu :

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, madame, mais, si c'était possible, j'aurais un si grand plaisir à voir la lettre que le prince Eugène vous écrivit après la bataille de Péterwaradin, où M. le comte de Bonneval se couvrit de tant de gloire.

Madame de Bonneval ouvrit avec une sorte d'irritation un des tiroirs de son bureau. Elle en tira plusieurs papiers qu'elle mit devant Judith en lui enjoignant de les lire.

— Oui, lisez cela, s'écria-t-elle avec impatience, lisez ce qu'on dit, ce qu'on pense de lui maintenant. C'est un héros! c'est un grand homme de guerre! c'est le brave des braves! Mais que m'importe à moi tous ces noms qu'on lui prodigue! C'est mon fils; je veux le voir, le garder près de moi. Je n'aime que lui au monde. Tenez, voilà la

lettre du prince, et puis lisez aussi ces vers, ajouta-elle en tirant un papier de dessous les autres. Lisez à haute voix, que je les entende de votre bouche.

C'étaient les stances de Jean-Baptiste Rousseau sur la bataille de Péterwaradin. D'une voix émue, Judith lut ces vers que madame de Bonneval avait soulignés :

Quel est ce nouvel Alcide,
Qui seul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts?
A peine un fer détestable
Ouvre son flanc redoutable,
Son sang est déjà payé.

— Ah! mon Dieu! s'écria Judith, en laissant tomber le papier, et couvrant son visage de ses mains; puis, relevant la tête d'un air fier et joyeux, elle tendit les bras à la marquise et s'écria : Ah! que vous devez être heureuse! Tant de gloire! tant de sang chrétien épargné! Un si noble triomphe! Les princes le félicitent! Les infidèles tremblent devant lui! La France lui tend ses bras maternels, et vous, sa mère...

Trop émue pour achever sa phrase, elle s'interrompit, et deux larmes d'enthousiasme coulèrent sur ses joues. Madame de Bonneval la regarda et sa figure s'adoucit. L'attirant à elle, elle la nomma sa fille à plusieurs reprises; mais, prenant sa main et la posant sur son cœur, elle dit d'une voix creuse : « Le ressort en est brisé, mon enfant. J'ai soif de le voir, et n'ai soif de rien autre chose. » Le cœur de Judith se serra. La sympathie ne pouvait plus être entière entre deux êtres si différents, entre cette âme usée par la souffrance et cette jeunesse pleine de vie, qui ne concevait pas la défaillance de l'âme pour de nobles transports; mais la jeune fille se consola en relisant les lettres qu'elle tenait en main, en emportant, dans sa mémoire, les paroles du poëte, et en se souvenant du nom de *fille* que madame de Bonneval lui avait donné.

Quelques mois s'écoulèrent; l'année 1717 arriva. La dissipation, le luxe, une fureur d'amusement régnaient dans Paris. La débauche envahissait la cour et la ville. La licence dans les mœurs, dans le langage, augmentait tous les

jours; la misère du peuple grandissait à proportion du luxe des classes aisées. Tenant par la naissance à ce qu'il y avait de plus noble dans la monarchie, de plus influent à la cour, mademoiselle de Gontaut jetait un regard étonné sur le monde qui l'entourait. Son père était un des courtisans, son frère un de ceux que l'on nommait « les roués du régent. » Sa nouvelle belle-sœur, la charmante Adélaïde de Gramont, se mêlait déjà aux femmes les plus folles de la cour. Il y a des gens qui regardent passer la vie, sans se jeter dans le courant, des destinées façonnées par les circonstances et où les événements semblent dominer la volonté et les goûts. Judith, spectatrice attentive et muette, voyait le mal déborder de toutes parts, non sans en souffrir, mais sans donner aucun signe de cette souffrance. Rien de remarquable ne fit événement dans sa vie durant ces mois d'hiver. De temps à autre, elle allait voir madame de Bonneval, qui l'accueillait tantôt avec la chaleur de son ancienne prédilection, tantôt avec une froideur affligeante, mais qu'elle attribuait à la santé

déplorable de cette pauvre mère. Un jour elle lui annonca positivement l'arrivée de son fils. « Dans quinze jours, il sera à Paris. M. le comte du Luc me le mande. Il me répond de son départ de Vienne dans les premiers jours de février. »

— Quel bonheur! dit Judith... pour vous, ajouta-t-elle bien vite.

— N'y a-t-il donc que moi au monde qui en sois contente? Une mère à moitié mourante fêtera-t-elle seule le retour de son fils?

— Non, madame. M. le duc et madame la duchesse de Lauzun, mon père, ma mère, toute ma famille prendront part à votre joie.

— Ils sont payés pour cela, murmura madame de Bonneval[1], mais trop bas pour que Judith pût l'entendre. Elle la regarda pendant quelques instants, et puis lui dit brusquement : Vous seriez plus jolie que vous ne l'êtes, mademoiselle de Gontaut, si vous cherchiez davantage à plaire.

[1] La famille de Biron avait prêté l'appui de leur crédit à M. de Bonneval, à condition qu'il épouserait une de leurs filles. (*Mémoires de Saint-Simon.*)

— Comment! madame, si j'étais coquette! répondit Judith en souriant. Je vous assure que je passe beaucoup de temps à ma toilette, et que mes femmes ne se plaignent pas de ma patience.

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua madame de Bonneval avec vivacité. Vous avez de jolis traits, un regard touchant, un teint pâle qui plaît à beaucoup de gens; mais tout cela ne suffit pas pour rendre une femme aimable. Il faut qu'elle sache se faire valoir. Vous seriez parfaitement jolie, parfaitement sage; vous auriez tout le savoir et tout l'esprit du monde, que jamais vous ne parviendriez à fixer le cœur d'un homme sans ce savoir-faire féminin qu'il faut pour les dominer.

— Je n'y ai point songé, répondit Judith assez froidement. N'ayant eu ni l'occasion, ni le désir de gagner ou de fixer un cœur, je n'ai point cherché à en étudier les moyens.

— Ce qui serait mal aujourd'hui pourrait bien demain devenir un devoir, dit madame de Bonneval en appuyant sa longue figure sur ses mains maigres et pâles.

Judith rougit et se tut. Il y avait quelque chose de roide et de sec dans les manières de madame de Bonneval qui repoussait la confiance, et l'empêchait d'avoir l'air de comprendre. Judith lui dit adieu avec embarras.

Le lendemain, sa mère la fit demander. Contre l'ordinaire, elle la trouva seule dans sa chambre. Madame de Biron était au lit. Elle lisait avec attention des papiers dont elle était entourée. Une lettre de M. de Lauzun était ouverte à côté d'elle, une autre de madame de Bonneval se trouvait aussi sous sa main. Après les avoir liées ensemble avec un bout de ruban, elle fit signe à Judith de s'asseoir, et lui dit d'un ton assez affectueux :

— J'ai toujours eu à me louer, ma fille, de votre sagesse, de votre soumission à mes volontés.

Judith se pencha sur la main de sa mère et la baisa.

— J'ai à vous donner aujourd'hui une nouvelle preuve de la tendresse de M. votre père et de la mienne, et je ne doute pas que votre docilité aux volontés de vos parents ne se montre aussi bien dans cette occasion importante que dans le passé,

Madame la marquise de Bonneval vous a demandée en mariage pour le comte de Bonneval son fils, et nous avons agréé cette proposition, assez avantageuse quant à la fortune, et très-convenable quant à la naissance de M. de Bonneval et au rang qu'il tient à la cour de Sa Majesté l'empereur d'Autriche. Les qualités distinguées, la faveur dont il jouit auprès des grands personnages, ont réussi à effacer dans le monde les impressions défavorables qu'on avait pu recevoir de sa conduite passée. Le conseil de régence vient d'agréer les demandes faites pour l'abolition de ses lettres d'extradition. Il doit bientôt arriver à Paris pour les faire entériner, et en même temps pour hâter les préparatifs de son mariage avec vous.

Judith s'agenouilla près du lit de sa mère, et cacha un instant son visage dans ses mains; puis, le relevant, elle dit d'une voie émue, qui faisait contraste avec les paroles cérémonieuses de sa réponse :

— C'est à vous, madame, et à mon père de disposer de ma main. Vous daignez songer à

mon avenir, je n'ai qu'à me soumettre avec reconnaisance à ce que vous en ordonnerez.

Madame de Biron attira sa fille vers elle et l'embrassa, puis elle tira du rouleau qu'elle tenait toujours en main la lettre du duc de Lauzun, et dit d'un air de satisfaction très-prononcé :

— C'est mon oncle qui fera la noce chez lui [1].

Puis elle se mit à relire celle de madame de Bonneval et d'autres qui avaient rapport à la même affaire. Bientôt elle s'écria avec impatience :

— M. le duc de Saint-Simon a eu la *bonté*, on pouvait bien s'y attendre, de parler *contre* la réhabilitation de M. de Bonneval au conseil de régence. J'admire votre père, qui continue à le voir. C'est comme pour l'érection du duché-pairie. Tout le monde sait fort bien que M. de Biron est fondé en droit à le réclamer. Le duc ose qualifier cette juste prétention d'effronterie [2]. Si vos tantes n'étaient pas tant prévenues en sa

[1] C'est Lauzun qui fait la noce. (*Mémoires de Saint-Simon*).

[2] Historique. Il fut le seul, dit-il, ou presque le seul qui s'y opposa.

faveur, il cesserait de venir chez nous; mais votre père a toujours été aveugle sur son compte. Il l'a rapproché du duc de Beauvilliers. Voilà, en effet, un très-grand service qu'il nous a rendu; aussi s'en vante-t-il partout.

Madame de Biron en était là de son discours quand on vint lui dire que l'abbé Dubois demandait à la voir.

— C'est pour l'affaire de M. de Bonneval, dit-elle; et, congédiant sa fille, elle fit signe qu'on introduisît l'abbé. Les yeux perçants de celui-ci suivirent la jeune fille qui s'éloignait, et un sourire effleura ses lèvres. Il avait reçu ce jour-là une lettre de son ami, M. de Bonneval, qui lui parlait de son mariage dans des termes qui lui revenaient à la mémoire en regardant sa fiancée. D'autres peut-être auraient soupiré de ce qui faisait sourire l'abbé Dubois.

VIII

UN ENNEMI IMPRÉVU

D'un air pensif, Judith monta le petit escalier tournant qui menait à l'entresol occupé alors par madame Dupuis, qui était tombée depuis quelque temps dans une maladie de langueur. Elle était assise près de la fenêtre étroite qui donnait sur la cour de l'hôtel. Ses pieds reposaient sur une chaufferette, et ses mains, croisées sur sa poitrine, semblaient se reposer du long travail de sa vie. Elle n'y voyait presque plus, mais le bruit des voitures dans la cour l'amusait toujours. Elle se piquait de reconnaître, par de

certaines différences dans le bruit des roues, les équipages qu'elle connaissait autrefois de vue. « Ah! disait-elle, voilà madame la marquise de Simiane! ses chevaux brûlent le pavé de Paris maintenant encore comme autrefois, lorsqu'elle venait aux grands bals de M. le duc de Lauzun. Écoutez-donc! voilà des chevaux qui piaffent dans la cour, comme ceux de feu M. le marquis de Seignelai; et ces bêtes qui se traînent si lentement, je les reconnais : elles marchent comme leur maître, l'ex-ministre Chamillard, qui entrait toujours dans un salon en se dandinant. Ah! ne voilà-t-il pas M. le marquis qui rentre? Je connais le bruit de sa voiture comme je connaissais celui de ses pas, quand il venait nous voir à la campagne où vous étiez en nourrice chez ma nièce. Ah! en voilà un autre bien pressé, qui saute hors de son carrosse pendant qu'il roule encore. Je gage que c'est M. l'abbé de Moissac, ou bien M. de Gontaut. Ils ont du vif-argent aux pieds, MM. vos frères. » Et puis la vieille bonne se penchait vers la fenêtre, et cherchait à voir quelques-unes des ces figures qui lui rappelaient le

passé, et qui ne se montraient plus dans l'étroit réduit où s'achevait sa vie. Mais son enfant à elle y venait; Judith ne manquait pas à ce devoir. Ce jour-là elle ouvrit la porte de la petite chambre avec une certaine timidité et alla s'asseoir aux pieds de sa bonne. Elle lui prit les mains et dit à voix basse :

— Ma bonne, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre, ou plutôt deux grandes nouvelles.

— Quoi donc! mon enfant, parlez vite; on a si grand'peur des nouvelles à mon âge.

— Eh bien, ma bonne, il n'y a rien que d'heureux dans ce que j'ai à vous dire. D'abord, mon cousin revient décidément dans quinze jours.

— Hélas! mon Dieu! fit madame Dupuis en joignant les mains; et deux grandes larmes tombèrent sur sa robe.

— Vous pleurez, ma bonne! de joie, n'est-ce pas?

— Ah! ma petite, ma chère enfant! il viendra, et moi je ne le verrai pas. Moi qui l'aime depuis si longtemps! Il y six mois, j'aurais encore pu me traîner pour le voir passer, pour me cacher derrière une porte, et le regarder de loin; mais

je ne pense plus marcher. Je ne le verrai pas... mon petit Claude-Alexandre!

— Vous le verrez, ma bonne; je vous le promets.

— Vous! mon enfant! oui, vous êtes bonne, chère petite! mais qu'y pourrez-vous? Vous me direz toujours s'il est beau comme autrefois. Hélas! même ici, c'est à peine si je pourrais le voir; mes yeux sont si faibles!

— Vous le verrez ici, ma bonne, je vous le promets. Eh! n'ai-je donc pas une autre grande nouvelle à vous annoncer? si grande! si grande! qu'elle m'étouffe... Écoutez-donc, ma bonne; penchez-vous vers moi...

La vieille femme rapprocha son visage pâle et ridé de celui de la jeune fille qui rougissait en lui disant à l'oreille :

— J'ai l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Charlotte-Judith de Gontaut, avec le comte Claude-Alexandre de Bonneval.

— Bon Dieu! s'écria madame Dupuis en se relevant brusquement; ce n'est pas possible!

— Ma bonne, embrassez-moi; on me le donne pour époux : désormais il sera de mon devoir de l'aimer.

— Vous ne l'avez jamais vu, mon enfant!

— Qu'importe? Vous m'en parliez tant! dans mes rêves je l'ai vu souvent. Ce sera donc à moi à vous l'amener. N'est-ce pas qu'on peut bien un peu commander à son fiancé?...

— Ah! pour cela, c'est vrai; mais lui, cela ne sera pas peut-être un fiancé comme un autre... un si grand guerrier!

— Non certes, il ne sera pas un fiancé comme un autre, répéta Judith avec émotion. Que je serai fière de porter son nom, d'appartenir à celui devant qui tout tremble, que tout le monde admire et envie! Quelle destinée glorieuse que la mienne! quel bonheur que de se dire : La main qui serre la mienne est invincible! le nom que je porte est fameux dans toute l'Europe! et moi, que suis-je pour mériter un pareil honneur?...

Madame Dupuis prit la tête de Judith entre ses mains, et lui dit avec effusion :

— Eh! qui pourrait ne pas vous aimer? vous, la plus angélique, la plus parfaite créature de la terre!... Puisse-t-il vous rendre heureuse mon enfant chérie!

— Je ne me soucie pas d'être heureuse, répondit la jeune fille d'un air rayonnant qui n'allait guère avec ses paroles. Puis, déposant un baiser sur le front de madame Dupuis, elle alla jouer avec ses petites sœurs Charlotte et Marie. Pendant qu'elle les caressait, qu'elle leur montrait des images, que de rêves se croisaient dans sa jeune tête et la faisaient tantôt sourire, tantôt soupirer!

Quelques jours plus tard, madame de Bonneval, après une longue conversation avec M. et madame de Biron, demanda à voir leur fille, et Judith fut appelée au salon, où plusieurs personnes de sa famille étaient rassemblées. Quand elle entra, une vive émotion se peignit sur le visage de la marquise. Elle l'embrassa tendrement; on parla des engagements que l'on venait de prendre, et de l'arrivée prochaine du comte de Bonneval. Il devait passer vingt-quatre heu-

res à la Conciergerie. Cette formalité remplie, ainsi que celle de sa réhabilitation, il s'empresserait, disait sa mère, de venir présenter ses hommages aux parents de sa fiancée. Son futur beau-père le mènerait alors chez le roi, le régent et les princes. On se félicita mutuellement de la conclusion de cette affaire importante, qui devait si heureusement resserrer les liens de famille. On convint du jour et de l'heure pour la première entrevue. M. de Lauzun, M. de Biron et ses fils, sa femme et ses sœurs mesdames d'Urfé et de Nogaret ne tarirent pas en éloges sur un homme qui allait leur appartenir si étroitement. On s'embrassa, on eut même l'air de s'attendrir. Deux personnes cependant souffraient de cette scène : c'était Judith et madame de Bonneval ; les phrases d'usage répondaient mal aux sentiments qu'elles éprouvaient. Madame de Bonneval surtout avait le teint haut et la voix émue. Elle évitait les yeux de Judith qui cherchait à lire dans les siens. Il lui semblait étrange que la marquise, après l'avoir si longtemps appelée sa fille, ne s'empressât pas de lui donner un nom si

doux, maintenant qu'elle en avait le droit. Elle sentait bien que depuis quelque temps une certaine froideur altérait peu à peu leurs relations. Ce jour-là pourtant elle voulut lutter contre cette impression, et, comme madame de Bonneval lui disait adieu, elle lui prit les mains et dit en les baisant :

— Ah! madame! quand donc vous verrai-je seule ?

— Demain, si vous voulez, répondit la marquise d'un air un peu embarrassé.

Le lendemain, en effet, Judith se rendit chez elle, et lui fit de tendres caresses qui parurent l'émouvoir. Madame de Bonneval lui prit la main, et dit en la regardant fixement :

— C'est à vous, Judith, d'assurer désormais le bonheur de ma vie. C'est en vous que je mets tout mon espoir. Promettez-moi de me seconder, ma fille, de m'aider à retenir mon fils en France, à lui faire abandonner cette odieuse carrière qui me l'arrache, qui me tue! Vous me le promettez, n'est-ce pas? vos larmes, votre amour...

— Madame, s'écria Judith en rougissant et

avec un léger mouvement d'indignation, oubliez-vous que je ne connais seulement pas M. de Bonneval?

— Oui! continua la marquise sans s'arrêter à cette interruption, oui, je compte sur vous, Judith; vous me le devez et je l'exige. Il faut qu'il quitte le service de l'empereur, qu'il me consacre le reste de sa vie. J'ai bien consumé la mienne à le sauver! J'ai assez souffert, assez pleuré! Jurez de me seconder, ma fille.

Alors Judith, en rougissant encore davantage:

— Madame, j'espère que mon devoir, fortifié par l'attachement que j'ai toujours eu pour vous, et les liens qui vont m'unir au comte de Bonneval me le feront aimer. Je me suis fait une si haute idée de son mérite, que peut-être y suis-je plus portée qu'une autre ne le serait à ma place; mais, madame, il n'entre pas dans mes idées de chercher à lui arracher un consentement qu'il aurait refusé à vos prières. Croyez-le bien cependant, le retenir ou le suivre, s'il le voulait, serait un devoir bien doux pour une personne qui a aimé son nom et sa gloire avant

même de le connaître; mais chercher par des pleurs à désarmer un guerrier, l'appui de la chrétienté, retenir un héros qui ne respire que les combats, de quel droit l'oserais-je? Je prierai Dieu de vous aider, madame, à faire valoir les vôtres auprès d'un fils qui vous doit tant d'amour; mais si mes larmes doivent bientôt couler, ah! je les cacherai plutôt que d'en faire un obstacle entre mon mari et la gloire qu'il aime plus que la vie.

— Vous osez me refuser! s'écria la marquise, et une chose aussi juste, aussi naturelle! Ah! sans doute il est fort agréable de se marier pour vivre dans les plaisirs et libre de toute contrainte; je comprends ce qu'il vous en coûterait de sacrifier une si charmante perspective aux désirs moins désintéressés d'une mère.

Judith se tut; il n'était pas dans son caractère de se justifier ou de répondre à un sarcasme par un autre. Son cœur se serra, mais sans éprouver aucun sentiment de colère. Au contraire, elle plaignait le malaise moral qui semblait attaquer une personne qu'elle aimait. La

douceur de son visage et ses caresses ramenèrent par degrés la marquise à des sentiments plus raisonnables. Elles s'entretinrent encore quelque temps, et se quittèrent en s'embrassant; mais le charme, l'abandon de leur ancienne intimité n'existait plus. Toutes deux le sentaient, en souffraient, et n'y pouvaient rien. Autant vaudrait chercher à rappeler le songe que le réveil a dissipé, qu'à rétablir la sympathie éteinte dans deux cœurs qui ont cessé de se comprendre.

IX

LE HÉROS DE PÉTERWARADIN

Peu de jours avant celui où l'on attendait M. de Bonneval, Judith se trouvait au spectacle avec sa belle-sœur, son cousin M. de Riom, et l'abbé de Moissac, son frère. La loge se remplit bientôt de jeunes gens qui s'empressaient autour de la charmante madame de Gontaut. On donnait *Andromaque*. Mademoiselle Sainval était admirable dans le rôle d'Hermione. Ses gestes, ses regards, respiraient tour à tour la fureur et la tendresse de la fille d'Hélène. Le parterre était ému ; mais dans les loges, et sur la scène, où se tenaient quelques hommes du beau monde, on

écoutait assez froidement. Les cœurs usés par le monde sont difficiles à émouvoir. Cependant quand l'actrice prononça avec un sentiment exquis ces vers incomparables :

Je leur ai commandé de cacher mon injure;
J'attendais en secret le retour d'un parjure :
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû;
Je t'aimais inconstant! Qu'aurais-je fait fidèle?...

de vifs applaudissements partirent de tous les côtés de la salle. Judith leva ses yeux mouillés de larmes, pour voir d'où provenaient les bravos prolongés qu'une voix sonore faisait retentir au-dessus du bruit général. Elle aperçut, dans une loge à quelque distance de la sienne, et qu'elle connaissait pour être celle de l'ambassadeur d'Autriche, un homme dont le port majestueux, les nobles traits, l'uniforme étranger, lui causèrent une émotion si vive qu'elle se sentit pâlir. « C'est lui! se dit-elle, c'est lui! » Et un profond sentiment de tristesse s'empara de son âme. Sans s'en rendre compte, peut-être sentait-elle que le rêve

de sa vie était fini; que le jeu d'enfant où son imagination avait trouvé tant de plaisir s'effaçait devant la réalité, et qu'une existence remplie de craintes, de soucis, d'espérances d'un nouveau genre allait bientôt commencer pour elle. Le voilà donc, celui à qui elle a tant pensé depuis son enfance! celui qui doit être désormais l'unique maître de son cœur! Il y a des moments dans la vie où l'on s'arrête effrayé devant la réalité, même lorsqu'elle se présente sous une forme agréable. Recueillie, attentive à observer les moindres mouvements de celui qui lui était ainsi soudainement apparu, elle écoutait chaque mot de la pièce qui se jouait avec cette attention machinale que nous apportons souvent à quelque chose qui se passe devant nous quand notre âme est pour ainsi dire absente. Pendant les entr'actes. M. de Riom causait avec elle, ou plutôt lui parlait, car elle ne répondait guère que par des signes de tête. Il se moquait d'Oreste et de sa princesse.

— Un amour aussi fidèle, disait-il, ne serait-il pas ridicule de nos jours?

Judith levait les épaules en souriant. Il lui

fallait souvent, dans le monde où elle vivait, donner ainsi le change sur sa manière de sentir. Madame de Gontaut s'écriait en riant :

— Brave cadet de Gascogne, ne médisez pas de l'amour. Ce serait vraiment le payer d'ingratitude.

Et le petit homme riait aussi.

Avant le dernier acte, ils virent le duc de Lauzun entrer dans sa loge, et le duc de Saint-Simon avec lui. Bientôt les yeux perçants de celui-ci parcoururent la salle et s'arrêtèrent sur la loge de l'ambassadeur d'Autriche. Se penchant aussitôt vers M. de Lauzun, il lui dit quelque chose à l'oreille. Le duc se redressa avec vivacité, et parut donner un ordre à un jeune homme assis près de lui. Au même instant, M. de Saint-Simon se leva et disparut. Un moment après il entrait dans la loge de madame de Gontaut. Judith le salua avec une froideur marquée. Elle avait presque de la haine pour cet austère personnage. Il devait être facile de haïr M. de Saint-Simon. Avec des vertus qu'on est forcé de reconnaître, et assez rares au milieu de la corruption générale de son temps, c'était un de ces êtres qui feraient enra-

ger une colombe, et mordre un agneau. Le fiel de sa parole, la morgue insolente de son maintien, cachés sous un vernis de raison et de savoir pédantesques, avaient toujours révolté la jeune fille; mais depuis que, presque seul dans le conseil de régence, le duc s'était opposé au retour du comte de Bonneval, il lui était tout à fait devenu odieux.

—Jamais, dit le duc en s'asseyant, je n'ai vu, madame, une surprise pareille à celle de votre oncle, à l'aspect d'un neveu depuis si longtemps éloigné et si étrangement arrivé, ni un transport de joie plus vif. En vérité M. de Lauzun me fait l'effet du père de l'enfant prodigue. Il ne manquera à ce retour ni le festin, ni la robe, ni l'*anneau*.

En prononçant ces derniers mots, il jeta un regard moqueur sur Judith qui détourna froidement la tête. Se penchant vers son frère, elle lui dit à voix basse, mais assez haut pour que le duc pût l'entendre :

— Je croyais que les jansénistes se piquaient de plus de respect pour l'Écriture sainte!

— Comment! M. de Bonneval ici! s'écria alors madame de Gontaut avec vivacité.

— Je viens de lui céder ma place, madame, et le voilà qui reçoit les embrassades de M. de Lauzun. En vérité, il est bien heureux de rentrer en France sous de pareils auspices. L'uniforme qu'il porte est une prodigieuse nouveauté dans ce lieu!

Quinze jours auparavant, Judith eût pris la parole pour défendre son cousin; maintenant elle ne l'osait plus, et fixait sur madame de Gontaut des yeux qui semblaient dire : « Parlez, je vous en conjure! » Celle-ci souriait derrière son éventail, et, se tournant vers M. de Saint-Simon, elle le regarda d'un air qui demandait grâce pour ce qu'elle allait dire.

— Pourquoi en voulez-vous donc tant à notre cousin de Bonneval, monsieur le duc? Allez-vous lui faire l'honneur de le haïr? ou bien seriez-vous, chose étrange! de mauvaise humeur ce soir?

Le duc répondit en s'inclinant :

— Vous m'entreprenez, madame, sur un sujet

où je suis lié par le respect que je porte à toute votre famille et à vous-même. Le reproche que vous me faites me toucherait davantage si je le méritais moins. J'ai toujours été d'avis que le même ressort dans l'âme fait aimer et haïr.

— Je le crois, monsieur, s'écria Judith, et en une chose, du moins, je suis fort de votre avis.

Elle le croyait en effet, la pauvre enfant; elle comparait ses inoffensives rancunes aux froides malignités de l'austère satirique qui si souvent insultait le malheur au nom de la vertu.

Madame de Gontaut, ainsi que tous ceux qui l'entouraient, tournait les yeux vers la loge du duc de Lauzun, pour regarder l'homme extraordinaire dont tout Paris s'occupait alors. Depuis quelques mois on avait beaucoup parlé de lui; sa figure, sa taille répondaient à l'idée qu'on se fait d'un héros, et sa présence redoublait ainsi le prestige qui déjà s'attachait à son nom.

— On assure, dit M. de Riom, que la formalité d'aujourd'hui a été l'occasion d'une distinction très-honorable pour M. de Bonneval. On lui a fait donner un carreau de velours à la séance, et mes-

sieurs les juges l'ont traité avec un respect tout particulier [1].

— Ah! ces hommes de robe si pleins de morgue, dit M. de Saint-Simon, on les voit toujours ramper devant un nom, pour si peu qu'il soit illustre!

La toile se leva pour le dernier acte, et chacun se tut. Une fois Judith crut s'apercevoir que M. de Lauzun dirigeait vers elle les regards du comte de Bonneval. Une fois encore elle entendit un bravo de sa bouche à quelque nouveau trait de génie dans l'actrice illustre qui jouait Hermione, et puis tout fut fini, et M. de Riom lui donna la main pour descendre le grand escalier du théâtre. Elle cherchait des yeux son oncle de Lauzun, sans réussir à l'apercevoir. Il était pourtant assez près d'elle, et M. de Bonneval aussi, qui la regardait avec un air de curiosité plutôt que d'intérêt.

Quand elle se trouva dans le carrosse de sa belle-sœur, seule avec elle, celle-ci lui passa un

[1] Historique. *Mémoires du prince de Ligne.*

bras autour du cou, et lui dit d'un ton caressant :

— Ma chère enfant, vous allez épouser un homme plus séduisant que pas un. Gardez-vous bien de l'aimer, ou c'en est fait de vous. Il vous rendra malheureuse comme les pierres.

— Et si je ne l'aime pas, Marie, serai-je donc plus heureuse?

— Assurément, ma chère; il y a tant de petits bonheurs dans la vie préférables à un grand, quand ce grand passe comme l'éclair, et que sa fuite, qui est sans retour, fait verser des larmes amères... Fiez-vous-en à moi, ma petite; une amitié bien sage, bien raisonnable, voilà ce que demande l'état du mariage. Où en serais-je maintenant, je vous le demande, si je m'étais prise d'amour pour M. de Gontaut?... aux larmes, aux jalousies, au désespoir!

— Où en êtes-vous donc à l'heure qu'il est? dit Judith tristement.

— A m'amuser, ma chère, parfaitement, royalement, divinement. Quelquefois, il est vrai, je suis en butte aux brocards de M. le duc de Lau-

zun, qui seraient bien autrement vifs, si je n'étais la petite-fille de mon grand-père[1], à être appelée une des folles de la cour; c'est un titre charmant dont je me fais gloire.

— Et après? dit Judith, où en serez-vous après?

— Et que voulez-vous dire, ma belle, avec votre après?

— Je songeais, répliqua Judith, à une histoire que M. de Cambrai racontait l'autre jour chez la duchesse de Beauvilliers, d'un saint qui fit une conversion par ce seul mot : « Après! »

— Est-ce que vous songeriez à la mienne en me répétant ce mot-là?

— Savez-vous qu'il peut mener bien loin, si l'on voulait le suivre, ma belle petite sœur?

— Comment donc! vous allez chez la duchesse de Beauvilliers! vous causez avec M. de Cambrai! il vous raconte des histoires édifiantes!... je le vois d'ici, ma chère, vous songez à devenir dévote; en vérité, vous choisissez bien votre temps! Vous n'aurez qu'à prendre conseil

[1] *Mémoires de Saint-Simon.*

de monsieur votre mari, cela sera tout à fait de son ressort.

— Riez tant que vous voudrez, ma sœur; vous savez bien que je ne fais pas le missionnaire; je laisse chacun tranquille dans sa manière de voir; mais, de votre côté, ne m'en voulez pas de mon histoire de M. de Cambrai : elle m'a frappée, voilà tout.

— Ma petite Judith, s'écria madame de Gontaut, il n'y a pas de fille au monde qui vous vaille pour la sagesse, pour la bonté, pour la patience avec les fous et les méchants. Moi, je suis folle, il est vrai, mais pas méchante. Qui sait?... peut-être songerai-je un jour à votre saint et à son *après*.

Judith embrassa tendrement sa belle-sœur, et lui dit bonsoir à l'entrée de ses appartements; puis, une fois seule dans sa chambre, pendant longtemps elle veilla. Méditant le passé, composant l'avenir, elle se réfugiait, pour ainsi dire, dans la pensée que désormais le bonheur et la souffrance ne se rattacheraient plus pour elle qu'à un sentiment unique. Dans ces rêveries

si vagues, les douleurs du cœur, pressenties par l'imagination, n'offrent rien de bien cruel. L'idée de souffrir par, ou pour celui qu'on doit aimer, pénètre l'âme d'une sensation presque douce. Les douleurs passées et à venir ne sont point hérissées de ces épines qui nous déchirent dans le présent. Le temps émousse les unes, un voile bienfaisant nous dissimule les autres.

X

LA PRÉSENTATION

Assise à côté de sa mère, le 6 février 1717, Judith attendait le moment où son père devait lui présenter l'homme qu'il lui destinait pour époux; cet inconnu, depuis si longtemps familier à sa pensée, ce maître étranger depuis si longtemps attendu.

— Ma fille, lui dit M. de Biron en entrant dans le salon de sa femme, je vous amène votre cousin, dont le retour nous comble de joie, et qui désire vous offrir ses hommages. Recevez-le comme un ami dont je fais le plus grand cas, et dont le rare mérite nous honore tous.

Le marquis avait, en effet, l'air très-content. La position que M. de Bonneval avait emportée d'assaut à son arrivée à Paris le comblait d'aise. Il s'enorgueillissait d'avoir pour gendre un homme si distingué, si bien fait pour réussir dans le monde. Pour Judith, elle était calme et seulement un peu plus pâle qu'à l'ordinaire. Quand le comte de Bonneval lui baisa la main, elle rougit et dit d'une voix claire, quoique un peu émue :

— Mon cousin, je rends grâce à Dieu de votre heureux retour et du bonheur de madame votre mère.

— Vous êtes aimable, ma cousine, répondit le comte en souriant, d'appeler mon retour heureux : il ne peut l'être que pour moi et pour quelques amis d'enfance. Mes quarante ans... un long exil...

— Mon cousin, interrompit Judith, les exploits sont toujours jeunes, et les hommes tels que vous n'ont que l'âge de leur mérite.

M. de Bonneval s'inclina avec un geste à la fois noble et gracieux ; puis, s'adressant à

madame de Biron, il parla avec enjouement de la surprise qu'il éprouvait de se retrouver en France. Comme le doge de Venise, ce qui l'étonnait le plus à Paris, c'était de s'y voir. Il y avait un charme extraordinaire dans l'expression de son visage ouvert et martial, beaucoup de bonhomie dans ses manières, quelque chose d'attachant et d'inattendu dans tout ce qu'il disait. Judith l'écoutait; pas une de ses paroles ni des inflexions de sa voix n'était perdue pour elle; pas un regard, pas un sourire ne lui échappait, bien qu'elle osât à peine lever les yeux sur lui. C'était bien là le regard qui, dans son enfance, l'avait si fortement impressionnée quand elle passait des heures entières à contempler son portrait; c'était bien là le sourire qu'elle lui prêtait dans ses rêves de jeune fille. Elle goûtait cette joie intérieure que donne l'originalité d'une personne qui nous plaît. Ce fut un des jours heureux de sa vie. Elle en compta peu dans la suite. Quand M. de Bonneval fut parti, Judith, par un mouvement involontaire, saisit la main de sa mère et la baisa.

— Il ne vous déplaît donc pas, ma fille? lui dit madame de Biron. Elle avait compris ce mouvement naïf. Judith répondit par un sourire, et pencha la tête sur un gros bouquet de violettes que M. de Bonrepos venait de lui envoyer, car c'était son jour de naissance. Des vers accompagnaient ce bouquet. Ils peignaient un amour, une jalousie qu'on aurait pu regarder comme une plaisanterie de vieillard, s'il n'y eût percé quelque chose de sérieux et presque de tendre. Ils étaient assez jolis, ces vers, et ils lui firent plaisir.

— Peut-être un jour M. de Bonneval les verra-t-il? se disait-elle. Toute sa vanité, toute son ambition, étaient là. Occuper ses yeux ou sa pensée un seul instant, attirer sur elle un de ses regards, obtenir de lui un sourire, une parole affectueuse : voilà désormais son étude, son bonheur, sa vie! Quel riche encens pour une froide et ingrate divinité!...

M. de Bonneval était bien fait pour briller dans la société où il reparaissait, où il emporta de suite tous les suffrages. Le nouvel Alcide, le

bel Alcide, comme on l'appelait, était fêté partout, partout prôné; on l'entourait dans les salons, on le suivait dans les rues, dans les promenades[1]. Ceux mêmes qui le flétrissaient autrefois des noms les plus durs se hâtaient maintenant de faire leur cour au vainqueur de Péterwaradin. On faisait des vers à sa louange; il était à la mode! Le régent s'amusait de ses bons mots, de ses chansons, de ses histoires! Il allait partout; partout il faisait fureur, au Luxembourg et à Sceaux, dans le salon de madame de Saint-Lambert, comme aux orgies du Palais-Royal.

Sa fiancée ne le voyait que de temps en temps. Son cœur alors s'ouvrait à la joie, puis bientôt se refermait avec une sensation qui ressemblait déjà à la douleur. La pauvre enfant! c'est qu'elle aimait à présent dans toute la force de la réalité l'être dont jusqu'alors elle n'avait aimé que le nom et la gloire. La crainte et l'espérance agitaient tour à tour son âme, comme le soleil et les

[1] Historique.

nuages se disputent un ciel d'avril. Entraîné par le tourbillon du monde, M. de Bonneval ne rendait que rarement ses devoirs à celle qu'on lui avait fait promettre d'épouser. Il commençait même à témoigner quelque surprise de trouver l'affaire conclue; il avait déclaré à sa mère qu'elle était folle de vouloir lui faire prendre femme[1]; il ne répondait pas de s'épargner les adieux et de partir la veille de la cérémonie pour retourner en Allemagne. Elle répliqua avec vivacité que sa parole était engagée; que ce mariage était une des conditions de son retour. Pour toute réponse, il avait levé les épaules et prononcé un « Soit! » qui fit trembler la marquise. Elle lui demanda avec inquiétude si mademoiselle de Gontaut lui déplaisait.

— Au contraire; c'est une petite personne très-agréable, répondit-il, mais le mariage ne me sourit guère, et je plains la pauvre enfant, surtout si j'ai le malheur de lui plaire.

La marquise le regardait d'un air moitié

[1] Historique.

inquiet, moitié indigné. Mille sentiments opposés la troublaient. Le retour de son fils, cet événement si habilement amené, ce projet de mariage si bien combiné, ne lui causaient que de nouvelles inquiétudes. Elle commençait même à redouter ce qu'elle avait si passionnément désiré. Elle trembla que ce lien nouveau ne parût à son fils une chaîne trop pesante à porter, mais facile à secouer. Elle ne savait que trop avec quelle facilité il brisait tout obstacle à ses volontés. Elle lui fit des scènes terribles, le conjura tantôt avec larmes, tantôt avec violence, de ne plus quitter sa patrie. Mais, sans jamais rien promettre, il l'embrassait, plaisantait, l'évitait. Madame de Bonneval restait donc seule comme dans le passé, mais avec l'avenir de moins, car le phare lointain qui la dirigeait autrefois s'éteignait par degrés.

De temps en temps M. de Bonneval allait à l'hôtel Biron et adressait quelques paroles aimables et de convention à sa fiancée. Judith l'accueillait toujours avec un empressement mêlé de respect qui ne déplaisait pas à l'insou-

ciant guerrier. Il avait été aimé, adoré même par les femmes, flatté par les hommes; mais jamais un front si pur n'avait rougi pour lui; jamais des yeux si doux ne s'étaient fixés sur les siens avec une si noble confiance. Une auréole de bonté entourait cette jeune fille qui n'avait de pensées que pour lui.

Elle l'estimait! et cette erreur trouvait grâce aux yeux de celui qui en était l'objet. Le cynisme et l'impiété de son âme, qui souvent éclataient dans ses paroles, se taisaient devant celle qui ne voyait en lui qu'un héros digne du pur hommage d'un cœur de dix-sept ans. Elle l'écoutait avidement quand il lui racontait ses exploits, ses dangers, ses rêves de gloire; et ce qu'il y avait encore de chevaleresque dans cet homme sans croyance se réveillait au contact du jeune enthousiasme qu'exaltaient ses récits. Éloquent s'il voulait l'être, il trouvait un plaisir plus nouveau pour lui à séduire cette jeune et naïve intelligence, à faire battre fort ce cœur d'enfant, dont il devinait que les mouvements allaient à lui, à faire venir une larme sur ces longs cils baissés pour

cacher une émotion révélatrice de ses plus intimes secrets.

— Ma fiancée est un petit Bayard en jupons, disait-il en riant.

Et sa mère s'indignait de ce que Judith la secondait si mal dans ses efforts à retenir son fils près d'elle, et, par ce qu'elle appelait des flatteries ridicules, prêtait les mains à une passion qui faisait son désespoir. Elle ne cachait son humeur ni à l'un ni à l'autre, et sa santé s'altérait dans ces luttes continuelles contre tout ce qui l'entourait.

Cependant les jours s'écoulaient, et l'on poussait les préparatifs du mariage. Souvent M. de Bonneval quittait Paris pour la campagne de son frère ou de quelqu'un de ses amis. Alors la marquise laissait échapper des paroles dures pour Judith. Elle lui insinuait qu'elle n'avait pas su plaire à son fils, qu'elle ne prendrait jamais aucun empire sur son esprit, et que ses espérances à elle se trouvaient déçues par sa faute. Judith l'écoutait sans humeur, et répondait simplement :

— Aviez-vous donc pensé, madame, qu'il pût

m'aimer tout de suite? Il faut du temps pour se glisser dans un cœur que le monde et la gloire nous disputent. Hélas! je l'ai bien compris; il faudra l'aimer longtemps pour qu'il m'en rende à la fin. Ayez donc patience, madame; le temps et ce que j'ai dans le cœur de tendresse pour lui en viendront bien à bout.

Cette douceur angélique désarmait la marquise; elle finissait par s'attendrir, mais s'écriait pourtant parfois :

— Vous voulez donc qu'il fasse cette maudite campagne de Hongrie! Voilà ce que je ne vous pardonne pas.

— Je veux, disait Judith, que jamais il ne puisse se dire que j'ai cherché à lui ravir un seul rayon de sa gloire, un succès ou même une jouissance. Si j'osais espérer que mes larmes lui causeraient du chagrin, je le verrais partir d'un œil sec, dussé-je en mourir l'instant d'après. Il y a des êtres qui ne sont pas faits pour souffrir. Le bonheur de ceux qui les aiment, c'est d'ôter les pierres de leur chemin. Je crois que je laisserais brûler ma main pour lui épargner un soupir.

— C'est de l'idolâtrie! s'écria madame de Bonneval avec impatience.

Elle avait raison, et cependant ce culte vainqueur de la raison avait quelque chose de plus noble et de plus touchant que l'égoïsme de son amour à elle.

XI

UN NUAGE DANS LE CIEL

Un jour Judith était assise dans le salon de sa mère et travaillait à une broderie, pendant que plusieurs personnes causaient autour d'elle; ses regards se dirigeaient souvent vers la porte qui donnait sur la salle d'entrée. M. de Bonneval était absent depuis plusieurs jours, et ces jours lui avaient paru bien longs. Chaque fois que l'on sonnait sur l'escalier pour annoncer l'arrivée de quelqu'un, elle tressaillait, et les figures indifférentes

qui s'offraient alors à sa vue lui causaient une impression pénible. Mesdames de Seignelay, de Courcillon, de Soubise, MM. de Guiche, de Brancas, de Gèvres et d'Aumont se suivirent à de courts intervalles, et enfin M. de Bonrepos, qu'elle vit arriver avec plaisir. Il vint tout de suite à elle et lui baisa la main. Il y a des moments où une vieille amitié nous fait un véritable bien. Lorsqu'on souffre, et surtout d'un malaise dont on ne s'avoue pas la cause, mais qui agace les nerfs et oppresse le cœur, il y a quelque chose de très-doux à se trouver près de quelqu'un qui vous a toujours aimé, qui vous rappelle votre heureuse enfance et les calmes du passé. Judith échappait à la conversation qu'elle avait peine à soutenir, en écoutant parler M. de Bonrepos, qui s'établi à ses côtés. Il lui donnait des nouvelles de sa sœur, madame de Bonnac, en lui montrant un portrait qu'on avait fait d'elle à Madrid.

— Elle est bien jolie, ma sœur! dit Judith avec un soupir qui n'avait aucun rapport avec le sens de ses paroles.

— Charmante en portrait, répondit l'oncle, qui n'était nullement enthousiasmé de sa nièce. Il y a des gens qui gagnent à se faire peindre. Vous, par exemple, ma belle, je vous conseille de ne pas vous y hasarder. Vous y perdriez trop.

— Quoi donc? demanda-t-elle en souriant.

— D'abord, on ne vous donnerait que de beaux yeux, et vous en avez de ravissants; un teint de lis et de rose, tandis que le vôtre est...

— De jasmin d'Espagne? interrompit-elle en riant.

— Non, ma mignonne; j'allais dire d'églantine blanche légèrement rosée; et puis, l'on vous prêterait des lèvres de corail au lieu de ce petit bouton de rose qui cache les perles que je comptais il y a quelques années pour vous amuser. Ah! mademoiselle Judith, on apprend avec peine à ne vous plus aimer.

— Et pourquoi donc l'apprendriez-vous, monsieur de Bonrepos?

— Pour mon repos, ma belle! Vous êtes une

infidèle, indigne de mon amour; mais patience! je crois

que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporteras un cœur qui m'était dû.

Qu'avez-vous à froncer les sourcils? Mes plaintes mêmes vous irritent, cruelle!

Tu comptes les instants que tu perds avec moi.

La porte s'ouvrit à cet instant, et Judith, en voyant entrer M. de Saint-Simon, se pencha vers M. de Bonrepos et lui dit à l'oreille :

— Voilà un homme que je ne puis souffrir.

— Vraiment! dit M. de Bonrepos. Eh bien, écoutez ces méchants vers qui couraient hier par la ville. Je les ai retenus à votre intention, ma belle ingrate :

Ah! Saint-Simon, dans sa colère,
Attaque la noblesse entière.
. . . . . .
. . . . . .
Saint-Simon, croit par son adresse,
Avilir toute la noblesse
Et subjuguer le parlement.

Cette entreprise est téméraire.
Mais un sot, un impertinent
Croit que tout est facile à faire.

MM. de Jonsac et de la Vallière, qui venaient d'arriver, s'approchèrent de M. de Bonrepos, et, ayant entendu les derniers mots qu'il prononçait, ils lui dirent à voix basse :

— Vous savez de qui sont ces vers-là?

— Non. L'auteur, s'il vous plaît?

— Parbleu! c'est Bonneval qui les improvisa avant-hier à un souper chez Riom. Pour le coup, il était en verve! Il nous en a fait sur tout le monde. Mesdames de Nesles et de Montbazon s'en pâmaient de rire. Il a inventé un certain calendrier de la cour qui fait fureur. On en a tiré quelques exemplaires qu'on s'arrache aujourd'hui. Il a plus d'esprit que personne. Le petit Arouet[1], cette méchante momie, comme l'appelle madame la duchesse de Berry[2], jurait que le diable n'en a pas autant.

[1] M. de Bonneval connaissait Voltaire. Il y a des lettres qui en font foi.

[2] Historique.

« Il était donc hier à Paris ! » se disait Judith tristement. Et un léger soupir frappa l'oreille de M. de Bonrepos. Il se leva brusquement, et s'éloigna en murmurant entre ses dents : « Cette figure d'ange ! ce cœur d'or ! C'est bien là jeter une perle à... » Il s'arrêta en face de M. de Saint-Simon, qui le salua, et le prit à part pour lui faire plusieurs questions, entre autres sur le mariage de mademoiselle de Gontaut. Après avoir satisfait à la curiosité de l'ardent questionneur, il lui dit :

— Vous l'avez vu, ce monsieur ?

— Biron l'a mené chez moi[1], répondit le duc d'un air narquois. Je n'ai point vu d'homme moins embarrassé.

La porte s'ouvrit à cet instant, et l'homme en effet le moins embarrassé du monde entra dans ce salon, où presque tout le monde parlait de lui. Après avoir causé quelques instants avec des personnes de sa connaissance, il s'approcha de sa fiancée. L'air de bonheur qui se répandit sur

[1] *Mémoires de Saint-Simon.*

la physionomie de mademoiselle de Gontaut impatienta M. de Bonrepos, qui, avec un peu d'humeur, leur tourna brusquement le dos. Il y avait quelque chose dans le visage, dans la voix, dans les manières du comte de Bonneval, qui suppléait, pour ainsi dire, à la sensibilité qui lui manquait. Judith sentait bien qu'elle ne lui plaisait que médiocrement, que ses yeux, qui brillaient d'un éclat si séduisant, ne s'arrêtaient guère avec plus d'intérêt sur elle que sur d'autres. Elle se disait, chaque fois qu'il la quittait : « Il ne m'aime pas encore. » Mais elle le disait sans amertume et comptait sur l'avenir. Quand il était à ses côtés, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient sous le charme de sa présence : il lui parlait de choses sérieuses avec un abandon, une franchise, qui annoncent ordinairement un noble caractère. D'autres fois il l'amusait par de charmantes bagatelles, qu'il racontait avec une grâce facile qui était à lui seul. Ces courts instants de bonheur faisaient oublier à la fiancée, trop souvent négligée, ses soucis de la veille. Ce jour-là elle avait une grâce à lui demander,

et s'impatientait de la timidité qui la faisait hésiter à une chose si simple. Enfin, prenant courage, elle lui dit en souriant :

— Mon cousin, vous souvenez-vous d'une personne qui vous a beaucoup aimé dans votre enfance, et qui vous aime toujours; d'une personne qui n'a pas longtemps à vivre, et qui voudrait bien vous voir avant de mourir; de madame Dupuis, votre nourrice?

— Si je m'en souviens! s'écria M. de Bonneval. Mon Dieu! vit-elle encore, la bonne madame Dupuis? Je suis un monstre de ne pas m'en être informé plus tôt. Où demeure-t-elle, l'excellente femme?

— Ici, mon cousin, depuis plus de vingt ans. Elle m'a vue naître, et les histoires dont elle m'a bercée ont été les hauts faits de votre turbulente enfance.

— Dieu! comme je l'ai fait enrager, cette bonne madame Dupuis! Que ne m'en avez-vous parlé plus tôt! Je viens la voir dès demain. Annoncez-lui, je vous en prie, ma visite.

— De tout mon cœur, dit Judith. Et des larmes

de plaisir roulaient dans ses yeux. Elle était contente pour sa bonne, et puis aussi un peu pour elle-même. Elle le verrait *demain*. C'était tout un avenir. Il était rare qu'elle pût compter sur ce bonheur deux jours de suite.

Le lendemain, elle se réveilla de bonne heure, et, dès qu'elle fut habillée, elle descendit chez madame Dupuis pour la préparer à recevoir une si grande visite, jouissant de son trouble, l'aidant à passer sa plus belle robe et à mettre en ordre sa petite chambre. Le temps était beau; l'air embaumé du printemps entrait par la croisée qui donnait sur la cour. Judith alla cueillir au jardin un gros bouquet de giroflées et de réséda, et le mit sur la cheminée entre les deux vases de fleurs artificielles qui l'ornaient depuis de longues années. Il lui semblait que, pour la première fois, elle recevait son cousin chez elle, car la chambre de sa bonne lui appartenait bien un peu; elle y passait tant d'heures à la soigner, à l'égayer! Son ouvrage à la main, elle s'assit à la fenêtre. Madame Dupuis la regardait avec émotion, et une grosse larme roulait de temps en

temps le long de ses joues ridées. Elle tremblait un peu à l'idée de revoir celui qu'elle avait nourri de son lait, porté dans ses bras. Judith la rassurait, se moquait de ses craintes, et pourtant son cœur à elle battait bien fort chaque fois qu'une voiture entrait dans la cour. Enfin la *sienne* arriva! Judith s'arrêta tout indécise près de la porte. Il lui semblait maintenant qu'elle n'aurait pas dû se trouver chez sa bonne, et elle pensa à s'échapper; mais, comme elle hésitait, madame Dupuis dit en lui tendant la main :

— Restez, mon enfant, restez; je vous en supplie.

M. de Bonneval entra, et jamais il ne lui avait paru si beau, si majestueux. Il s'approcha doucement du fauteuil de la vieille bonne, mit un genou en terre pour rapprocher son visage du sien et l'embrassa avec tendresse.

— Mon Dieu! est-ce bien vous, mon enfant.... monsieur? balbutiait la pauvre femme toute confuse. Elle étouffait de joie.

— Oui! c'est bien moi, ma chère madame Dupuis; moi qui vous embrasse comme autre-

fois! Regardez-moi donc un peu en face, que je voie si vous avez toujours cet air sévère qui me faisait tant peur.

La bonne vieille ne put s'empêcher de rire à travers ses larmes, et lui baisait les mains en disant :

— Ah! je vous faisais donc peur, moi! Eh bien, vous avez fait peur à bien d'autres depuis. Ah! mon Dieu! quel bonheur de vous revoir! Je crois que j'en mourrai.

— Oh! pour cela, non, madame Dupuis! Je ne vous le pardonnerais pas. Allons donc! vous m'avez l'air d'avoir encore vingt ans à vivre. Voyons! en savez-vous encore, de belles histoires comme autrefois? Vous étiez fameuse dans ce genre-là. Il aurait fallu les mettre par écrit. Ma cousine m'a dit bien du mal de vous hier. Il paraît qu'elle ne vous aime pas du tout. Il n'y a que moi, voyez-vous, pour supporter votre mauvais caractère. C'est que la patience a toujours été mon fort, comme vous savez.

Madame Dupuis, tout en écoutant ces paroles enjouées, ne se lassait pas de contempler l'homme

imposant qui les prononçait. Elle tenait la main de Judith, et lui disait avec une sorte de fierté maternelle :

— Je vous avais bien dit qu'il était beau ! Judith rougissait, se détournait en souriant, et le comte disait en riant :

— Votre vue a baissé, ma bonne madame Dupuis. Vous me voyez comme vous croyiez me voir il y a quinze ans.

— Et maintenant vous ne nous quitterez plus? dit-elle, en étreignant encore plus fort la petite main qu'elle retenait dans la sienne et en posant l'autre sur celle de son nourrisson.

— Oh ! quant à cela, ma bonne, vous vous rappelez, n'est-ce pas? ma chanson favorite :

Jouissons du présent; l'avenir est aux fous.

A ces paroles, mademoiselle de Gontaut sentit quelque chose de froid se glisser dans son cœur, si joyeux, si épanoui l'instant d'avant; et madame Dupuis dit tristement :

— Si vous vous en allez encore, je ne vous

reverrai jamais. Je crois que cela prolongerait ma vie de vous entendre rire et chanter comme autrefois.

Elle le regardait avec une tendresse indicible.

— Eh bien, ma bonne nourrice, voilà mon portrait en attendant que je revienne vous voir. Et il lui posa sur les genoux une belle miniature richement montée, qui lui ressemblait parfaitement.

— Monsieur, c'est trop beau! dit-elle d'une voix émue.

— Allons! ne me disiez-vous pas tout à l'heure que j'étais beau malgré mes quarante ans?

— Ah! oui! vous; mais cet or, ces diamants!

— Faites-les vendre si vous voulez, et donnez-en l'argent à Charlot. Que fait-il donc, Charlot, à présent?

— Il est marié et demeure à Limoges.

— Diable! mais vous êtes donc grand'mère, madame Dupuis?

— Certainement que je le suis; mais je n'ai encore jamais vu le petit. C'est vous qui êtes mes

vrais enfants, à moi, vous, monsieur, et mademoiselle Judith.

Celle-ci se pencha pour lui baiser le front, et M. de Bonneval, se tournant vers la cheminée, prit un brin de réséda et le passa à sa boutonnière.

— Voyez, madame Dupuis; je vais à l'instant chez madame la duchesse du Maine, et j'y porte vos couleurs.

— C'est mademoiselle qui a cueilli ce bouquet, dit madame Dupuis.

M. de Bonneval sourit et répondit en s'inclinant :

— Je ne m'en doutais pas; mais je rends grâce au hasard qui m'a si bien servi.

Quand il eut quitté cette petite chambre où sa visite avait apporté tant de joie, Judith tira le fauteuil de sa bonne près de la fenêtre afin qu'elle pût le voir monter dans son carrosse, se cacha derrière le rideau et soupira en suivant des yeux la voiture qui l'emportait. Chaque fois qu'elle voyait M. de Bonneval, il lui paraissait plus aimable; et ses sentiments pour lui pre-

naient une vivacité qui l'aurait inquiétée s'ils ne s'étaient pas rattachés aux impressions de sa vie entière; mais rien ne la rassurait sur les siens à lui. Il revint encore une fois chez madame Dupuis, et cette fois il la trouva seule. Judith, la voyant un peu pensive après cette visite, lui dit :

— Eh bien, ma bonne, a-t-il été gentil, mon cousin ? vous a-t-il embrassée comme l'autre jour ? vous a-t-il raconté ce qu'il a fait ces jours derniers ? Nous ne l'avons vu qu'une seule fois cette semaine. Vous rappelez-vous cette petite Suzon, qui nous disait, à Biron, « qu'elle ne voyait pas son fiancé la moitié de son soûl? » C'est bien mon cas aussi. Dites-moi donc de quoi vous avez causé avec lui?

— De bien des choses, ma chère enfant; de vous entre autres, dit la vieille femme avec un sourire un peu triste.

— Et que pense-t-il donc de moi? que je suis un petit monstre[1] assez insignifiant? Hélas ! tous les jours je me le dis moi-même.

[1] Expression de madame de Bonneval dans une de ses lettres.

— Non, bien au contraire; il dit que vous êtes jolie, pleine d'esprit, et que vous causez très-bien.

— Il a dit cela! et puis? Allons ma bonne, la main sur le cœur, dites-moi *tout, tout* ce qu'il a dit. Voyez-vous, chère bonne vieille amie, il m'importe tant de le savoir! C'est à l'aveugle que j'avance vers une nouvelle époque de ma vie. Je ne songe qu'en tremblant à ces nouveaux liens qu'on m'impose, il est vrai, mais qui ne sont déjà que trop chers à mon cœur. J'ai dans l'idée que je ne lui plais pas, qu'il prendrait aisément de l'aversion pour moi.

— Non, non, mon enfant. Vous vous trompez, je vous assure. Il vous rend justice.

— Justice! s'écria douloureusement Judith.

— Il vous chérira bientôt, soyez-en sûre, continua madame Dupuis; mais, mademoiselle, ma chère enfant, ce beau et brave comte que nous aimons tant, il a été gâté toute sa vie, et n'a jamais su courber son front ni devant Dieu ni devant les hommes. Il a toujours fait à sa tête, et le mariage, oh! le mariage est un joug

bien pesant pour un homme de cette trempe! Il faudra le mener doucement, ne pas lui faire sentir la chaîne avant qu'il y soit bien accoutumé; ne pas se plaindre s'il la secoue d'abord avec un peu d'impatience. Peu à peu vous l'amènerez à la porter.

— Je vous comprends, ma bonne. Si ce sont les plaintes, les reproches qu'il redoute, je saurai bien les lui épargner. Je bornerai mes désirs à lui prouver qu'une femme sait aimer et souffrir en silence. Dieu me donnera la force de lui cacher mes larmes.

La pauvre enfant se jeta dans les bras de madame Dupuis, et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine. Il y avait longtemps qu'elle comprimait son émotion, et cet épanchement lui fit du bien. Un instant après, elle relevait la tête comme la fleur que l'orage a courbée sans la briser, et un sourire mélancolique éclaira son front. Il était, du reste, assez étrange que mademoiselle de Gontaut, dont les vertus et la piété étaient sincères, ne s'inquiétât pas davantage d'épouser un homme qui professait haute-

ment son mépris ou au moins son indifférence pour la religion et les devoirs qu'elle impose. Il faut d'abord faire la part des circonstances qui expliquent, en partie, l'apparente insouciance de Judith sur un point aussi important. Elle ne connaissait pas, sans doute, l'étendue des torts de M. de Bonneval à cet égard. Elle savait bien qu'il n'était pas ce qu'on appelait alors un *dévot*, et de nos jours un chrétien pratiquant ; qu'il parlait avec légèreté des choses les plus sérieuses, et que ses bons mots ne respectaient pas toujours les bienséances; mais elle ne pensait pas qu'il fût dépourvu de cette foi qu'on n'osait guère encore ouvertement nier, et qui, au sein même de cette société corrompue, opérait de si grands miracles; à l'aide de laquelle tant d'âmes désillusionnées des jouissances du monde se retrempaient dans une pénitence austère, et arrivaient à la pratique des plus héroïques vertus. Elle voyait des gens qui remplissaient extérieurement les devoirs de la religion, et dont les mœurs répondaient mal à ces dehors respectables. Le vice, la fausseté, débordaient autour

d'elle, de tristes exemples s'offraient tous les jours à sa vue, et ne lui causaient plus cette surprise mêlée d'indignation qui saisit les cœurs heureusement peu accoutumés au mal. Vraie et sensible, c'était dans une piété secrète et concentrée qu'elle trouvait un refuge pour elle-même et une grande indulgence pour les autres. Elle supportait, comme un malheur inévitable, l'indifférence ou l'hypocrisie du monde; et, entre ces deux extrêmes, son caractère la portait à préférer la franchise dans les torts aux faux semblants de la piété. Elle prêtait à l'homme qu'elle aimait le mérite de cette franchise. Erreur dangereuse, qui confond l'audace dans le mal avec le courage de la vérité! Peut-être aussi que, sous l'influence d'un sentiment passionné, ses principes religieux faiblissaient insensiblement. Dieu s'éloigne alors pour un temps des âmes qui l'oublient, mais sans rompre le lien que les souffrances doivent un jour resserrer.

XII

DEUX ÉGOISMES

On était arrivé aux premiers jours de mai. Les marronniers des Tuileries déployaient leurs longues spirales blanches; les lilas du Luxembourg exhalaient leurs doux parfums; le bon peuple de Paris affluait dans ces promenades royales, où le bruit de la foule, le bourdonnement des insectes, le gazouillement des oiseaux, se confondaient dans un joyeux murmure. Cette gaieté, cette vie nouvelle que fait naître le retour du printemps, se retrouvait partout. L'hôtel de Biron avait, lui aussi, l'aspect le plus riant. Dans un de ses vastes salons étaient étalés ces cadeaux

de noce, ces mille jolies bagatelles, tous ces riens charmants qui ne pouvaient faire faute à la fille, à la sœur, à la nièce favorite d'une riche et noble famille. Une brillante corbeille de mariage, des soieries, des diamants, tout cela était pour la petite Judith, qui entrait de bonne heure et furtivement dans ce salon, comme pour y chercher une place à un petit bijou qu'elle tenait en main. M. de Bonneval était attendu précisément ce jour-là. Il commençait à s'ennuyer de la vie de Paris. Son front était soucieux et ses visites de plus en plus rares. Cependant madame de Biron, l'ayant pressé de venir voir cette salle presque aussi étincelante, disait-elle, que la fameuse maison du duc d'Aumont, il l'avait promis d'assez bonne grâce. Judith mourait d'envie de lui parler un peu à l'aise, de renouveler une de ces causeries qui la rendaient si heureuse; et, pour y parvenir, elle avait eu recours à un stratagème. Entre un éventail peint par Vanloo et une jolie figurine de Dresde, elle avait posé la vinaigrette du pauvre Lafond. Debout, près d'une fenêtre, elle causait avec quelques jeunes filles

de ses amies, en attendant l'arrivée de M. de Bonneval. Quand il entra, elle le vit s'approcher de sa mère; et, après lui avoir fait ses compliments, jeter un regard distrait sur les tables où étaient rangés les cadeaux de noce. Madame de Biron lui fit remarquer une superbe parure de diamants que le duc de Lauzun donnait à sa petite-nièce. Il la trouva fort belle; et, comme il en faisait l'éloge, Judith vit ses yeux s'arrêter sur le flacon qu'elle avait placé près de l'écrin. Il le prit, et, après l'avoir examiné avec une vive curiosité, il leva la tête comme pour chercher quelqu'un. Un sourire épanouit les lèvres de sa fiancée.

— C'est moi qu'il cherche, se dit-elle avec le plaisir d'un enfant qui voit réussir sa petite malice.

M. de Bonneval vint droit à elle, et les autres jeunes filles se retirèrent un peu pour lui faire place.

— Ma cousine, dit-il, d'où tenez-vous ce flacon? M. de Vendôme me le donna il y a vingt ans. C'est bien le même, voilà son chiffre.

— Oui, c'est bien le même, répondit-elle en souriant, et cependant il est bien à moi.

— Expliquez-moi cette énigme, je vous en conjure.

— Vous souvenez-vous, mon cousin, d'un soldat nommé Lafond, qui servait en Italie en même temps que vous, et dont un boulet de canon emporta les deux jambes?

— Lafond, mais oui! Un Gascon, ce me semble?

— Précisément, des environs de Biron. Quand on lui eut fait l'opération, vous lui fîtes respirer des sels, et ensuite vous lui donnâtes ce flacon.

— Comme un souvenir de la bataille où il était tombé à mes côtés; c'est vrai, je m'en souviens. Je n'y avais pas songé depuis. Vous lui avez acheté ce flacon?

— Oh! pour cela, non! s'écria Judith avec feu. Ce pauvre Lafond, il ne l'aurait pas vendu pour tout l'or du monde; il vous aimait trop pour cela.

— Et pourquoi donc alors s'en est-il défait?

— Ah! dit Judith avec un certain embarras, il avait une manière singulière de voir les choses.

Il ne vous pardonnait pas de servir l'empereur; et puis, il m'aimait aussi, et j'avais du goût pour cette babiole.

— Vous ne voulez donc pas me la rendre? j'y attache un certain prix, dit M. de Bonneval avec un de ses sourires les plus séduisants.

— Moi aussi, j'y attache un certain prix, répondit Judith en souriant et en se tournant vers la fenêtre.

M. de Bonneval lui prit la main, y plaça le flacon et baisa les petits doigts qui se refermaient dessus. C'était sa première caresse. Elle retira sa main et dit d'une voix émue :

— Je suis si heureuse d'avoir quelque chose à vous donner, mon cousin! Prenez ce bijou. Quand Lafond me le donna, je pensais que peut-être un jour je vous le rendrais.

— Vous pensiez donc quelquefois à moi?

— On m'a toujours tant parlé de vous! répondit-elle en levant les yeux sur lui avec un doux sourire.

Il y avait tant d'ingénuité, de grâce et de modestie dans ce regard, qu'il eût été difficile de ne

pas être touché d'une flatterie si délicate et si involontaire.

Par ce beau soleil de printemps, en face de ce jardin d'où s'exhalaient de si suaves parfums, à côté de la douce et noble enfant qui le laissait si naïvement lire dans son cœur, M. de Bonneval oublia qu'il ne voulait pas se faire aimer. Quelques-unes de ces paroles qui ne manquent jamais leur effet quand elles s'adressent à une âme qui en a soif, un de ces regards plus expressifs encore que des paroles, lui échappèrent. Alors celle qui à peine osait espérer de plaire put un instant se croire aimée. Fière et tremblante, elle écoutait cette voix si chère et voyait ces yeux, jusque-là si indifférents, se fixer sur elle avec une expression qui semblait lui promettre l'amour et le bonheur. C'était un oubli de la part de M. de Bonneval. Il se le reprocha bientôt. Il avait élevé un nouvel obstacle sur son chemin, facile sans doute à briser; mais, à moins d'avoir un cœur de fer, une âme parfaitement desséchée par l'égoïsme, il en coûte de fouler aux pieds le bonheur d'autrui. Cet homme, qui ne redoutait

rien tant qu'un devoir à remplir ou un sacrifice à faire, mais qui ne causait de peine aux autres que lorsqu'il le fallait pour s'en épargner l'ombre à lui-même, venait d'éveiller des espérances qui ne devaient s'évanouir enfin qu'après de longues déceptions et d'amères douleurs.

Une autre femme souffrait encore à son sujet.

Dans la même chambre où elle avait veillé, travaillé et pleuré pendant de longues années, la marquise de Bonneval, assise près de sa table à écrire, la veille du mariage de son fils, comptait les minutes en attendant son arrivée. Il avait promis de se trouver chez elle à sept heures, car elle était souffrante et se couchait habituellement de bonne heure. Ses traits étaient défaits, ses yeux avaient l'éclat que donne la fièvre. Depuis plusieurs jours elle cherchait à obtenir une réponse de son fils sur ses projets ultérieurs. Elle voulait à tout prix éclairer la question et savoir à quoi s'en tenir pour l'avenir, ou au moins obtenir de lui la promesse de revenir en France après la campagne de Hongrie. Quand on an-

nonça M. de Bonneval, elle pâlit; ses forces physiques ne secondaient plus l'énergie de son caractère. Elle se sentait faible devant ce fils au sourire si doux, à l'air si gai, mais qui brisait en riant tous les obstacles qu'elle opposait à sa volonté de fer.

— Eh bien ! mon fils, lui dit-elle, *enfin* vous m'accordez un moment d'entretien; je vous en remercie. J'ai besoin de vous parler de ce que j'éprouve à la veille d'un jour si solennel et pour vous et pour moi.

— Solennel ! répéta M. de Bonneval en levant les épaules; ce jour me paraît bien plutôt ennuyeux. Mais cela dépend des caractères; vous avez toujours aimé à prendre les choses au tragique : ce n'est pas mon genre.

— Non, sans doute, dit la marquise avec une amère ironie; jouir du présent, laisser l'avenir aux fous, c'est là, dit-on, votre devise. En ce cas, ma vie à moi aurait été une longue folie; et la vôtre, le comble de la sagesse.

— En vérité, ma mère, je voudrais vous voir adopter mon système; il me réussit très-bien,

et le vôtre vous a rendue par trop malheureuse. Essayez donc du mien.

— Le *présent*, monsieur, est-il donc si beau, pour que je m'en contente? Puis-je, d'ailleurs, compter sur l'ombre de bonheur que m'offre votre séjour à Paris?

— Je vous ai déjà dit, ma mère, que d'un moment à l'autre je peux me trouver obligé de repartir pour l'Allemagne. Si cette idée vous est insupportable, j'aurais mieux fait de rester à Vienne.

— Est-il donc possible, mon fils, que, marié en France, vous persistiez à rester au service de l'empereur? Quels sont donc vos projets en vous mariant, et que prétendez-vous faire de votre femme?

— Vous devez le savoir mieux que moi, ma mère, puisque c'est vous qui me forcez à la prendre. Qu'ai-je à faire d'une femme, moi? Voilà ce que je vous ai dit cent fois; mais c'est là votre folie; vous la reconnaîtrez un jour. De tous les hommes du monde je serai le moins marié.

— Et c'est à moi que vous l'osez dire! répondit la marquise amèrement.

— Oui, madame, répliqua Bonneval, parce que c'est la vérité. Et, croyez-moi, M. de Biron sera fort aise de garder sa fille chez lui; il serait désolé que son gendre renonçât à une position plus brillante, plus avantageuse que pas une en France ou ailleurs. Et je suis sûr que Judith partage les sentiments de son père. Il n'y a que vous, madame, pour concevoir une aussi ruineuse absurdité.

— Oui, les voilà bien tous! s'écria la marquise avec emportement. Les titres, l'argent, la faveur : tels sont leur but, leur vie, leur Dieu! ils n'en ont pas d'autres.

— Est-ce que c'est moi qui vous l'apprends, ma mère? ce serait vraiment trop de bonté à vous d'avoir du monde d'autres idées. Ma fiancée, toute jeune qu'elle est, se montre bien autrement avisée.

— C'est une hypocrite, cette petite fille! s'écria la marquise avec colère; elle m'a indignement trompée avec ses airs de douceur et de sagesse.

— Ah! de grâce, madame, n'en dites pas de mal; c'est, au contraire, une très-aimable personne, à qui je souhaiterais un meilleur sort que celui qui l'attend.

— Vous ne l'aimez pas, vous ne l'aimerez jamais!

— Il ne faut jurer de rien; mais je ne me sens pas les qualités d'un homme qui s'éprend de sa femme.

La marquise se leva, et, marchant à pas précipités, elle proférait à voix basse des paroles entrecoupées dont M. de Bonneval ne saisissait que par intervalles le sens : « Il m'échappe; je le perds; et l'appui même sur lequel je comptais se tourne contre moi. Si elle lui avait plu, si elle avait voulu me seconder, nous n'en serions pas là. Folle que je suis, de m'être laissé prendre à leurs promesses, à leurs offres intéressées, qui n'ont eu pour objet que de lui faire épouser une fille sans dot, qui l'éloigne au lieu de le retenir près de moi! Je le vois maintenant, c'est une duperie; il serait revenu; il aurait réussi sans leur concours. Quel avantage retire-t-il

donc de ce mariage? quelle aide en reçois-je, moi? Il n'y a qu'un parti à prendre; ils crieront, n'importe : nous les braverons! »

Madame de Bonneval prononçait ces paroles d'un ton saccadé, qui montrait toute l'agitation de son âme. Son fils, d'un air tranquille, la priait de se calmer. Tout à coup, s'arrêtant devant lui, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur les siens :

— Il faut rompre ce mariage! s'écria-t-elle.

— Avez-vous perdu la raison, ma mère? dit Bonneval froidement.

— C'est ce qui pourra bien m'arriver, dit-elle, si vous vous opposez à mon dessein. Oui, rompre ce mariage est le seul parti à prendre; cette fille ferait le malheur de votre vie; avec son esprit perfide, car elle en a beaucoup, elle s'immiscerait dans toutes vos affaires, et, tôt ou tard, causerait votre ruine. C'est une famille détestable que ces Biron.....

— Dans laquelle vous avez eu la bonté de travailler activement à me faire entrer, observa Bonneval avec une légère teinte d'ironie. C'est

dommage que vous n'ayez pas songé plus tôt à vous dédire; mais, au point où nous en sommes, ce qu'il y a de mieux, c'est de faire la noce et d'en finir.

— Ce mariage est une pierre qui m'écrase! s'écria la marquise égarée.

— C'est une pierre que vous avez vous-même roulée de loin, répliqua-t-il d'un ton moqueur. Mais, de grâce, à quoi bon cette discussion? ce sont de pauvres gens que ceux qui se tourmentent pour une chose inévitable. Il n'y a qu'à en prendre son parti en riant, comme moi; ou, comme vous, au tragique.

— Mais, je vous répète, monsieur, que ce mariage n'est pas fait.

— Je le sais, madame.

— Qu'il n'est pas inévitable.

— Je ne puis en convenir.

— Je prendrai sur moi la rupture.

— Madame, quand un homme a engagé sa parole, il ne s'en remet pas à d'autres pour la tenir.

— Ah! c'est donc l'honneur qui vous lie?

— Oui, madame; je n'ai jamais compris qu'on en manquât avec une femme, non plus qu'avec un homme. Je me battrai volontiers avec tout ce qu'il y a de Biron et de Gontaut en France; mais pour tout au monde, je ne ferai pas l'injure à mademoiselle Judith de rompre avec elle la veille de la noce.

— Mais vous ne l'aimez pas! répétait la marquise en se tordant les bras.

— Décidément, madame, vous perdez la tête. Vous étiez-vous vraiment figuré que, nouvel Alcide, j'allais filer aux pieds de cette petite Omphale en vertugadins? L'Alcide d'autrefois ne serait aujourd'hui qu'un petit garçon.

La marquise appuya la tête sur ses mains et garda un morne silence. Il y a des moments où une plaisanterie perce le cœur bien autrement qu'une injure. M. de Bonneval bâilla, regarda sa montre, puis la pendule, et, se levant, il dit à sa mère :

— Madame, je suis forcé de vous quitter; on m'attend au Luxembourg.

— On vous attend, dit-elle, on vous attend!

il manquerait quelque chose à l'orgie, si vous n'en étiez pas pour mêler un peu d'esprit à de honteux excès. On vous attend au Luxembourg! et moi, depuis vingt ans, je vous attends *ici*. Oh! mon Dieu! je me le rappelle, la foudre tomba sur le clocher de l'église à l'instant de votre naissance et en écrasa la croix; c'est sur mon cœur que cette croix est tombée, et je succombe sous le poids.

Après avoir prononcé ces paroles avec l'accent du désespoir, la marquise quitta brusquement le boudoir et se retira dans sa chambre; elle ne ferma pas l'œil de la nuit. Les projets les plus extravagants lui passaient par la tête; plusieurs fois elle se leva et se mit à son bureau pour écrire, mais à peine avait-elle commencé une lettre, qu'elle se hâtait de la déchirer.

XIII

UN ORAGE

Le soleil de mai, brillant et radieux, versait ses premiers feux sur cette chambre, d'où le sommeil et la paix s'étaient enfuis; ses rayons tombaient sur le visage défait de cette femme malade, sur la robe de dentelle, les diamants, les fleurs, dont ce jour-là elle devait se parer. Elle garda un profond silence pendant que ses femmes l'habillaient; mais un tremblement nerveux indiquait la forte agitation qu'elle cherchait à maîtriser, et qui ne fit qu'augmenter quand elle monta en voiture pour l'hôtel de Biron. Une

foule de gens se pressaient devant la porte cochère pour attendre les carrosses, admirer les parures, faire les remarques et les réflexions habituelles à de tels spectateurs. On s'était réuni dans un des salons de réception pour signer le contrat, avant de se rendre à l'église de la paroisse pour la cérémonie. Les spectateurs de la rue, indifférents et curieux, se montraient les uns aux autres les principaux personnages, dont le visage ou les livrées étaient connues du peuple. Des lazzi de toutes sortes passaient de bouche en bouche à l'arrivée de tel grand seigneur, de telle dame de la cour dont la beauté était célèbre ou la réputation douteuse. Cependant les salons se remplissaient de monde. Quelques-uns des amis de M. de Bonneval appartenaient plutôt à la société de Sceaux qu'à celle du régent; d'anciennes et intimes relations entre la famille de Biron et les habitués du boudoir de madame de Maintenon avaient amené aussi ce jour-là des personnes qui regardaient de travers l'abbé Dubois, et qui détournaient la tête à la vue des habitués du Palais-Royal et du

Luxembourg. Madame de Caylus, par exemple, se tenait à côté de madame d'Urfé, qu'elle avait toujours beaucoup aimée[1], et ses beaux yeux cherchaient la mariée, dont elle plaignait d'avance le sort. Le jeune Arouet, invité par M. de Bonneval, plaisantait avec l'abbé de Moissac et accablait de flatteries des gens qu'il déchirait la veille dans une de ces sanglantes satires qui, à peine tombées de sa plume, étaient déjà dans les mains de la souveraine de Sceaux. M. de Bonneval causait avec M. de Riom, M. Macarthy et l'abbé Dubois, ses fidèles alliés. La mine de fouine de l'heureux ambitieux en soutane[2] s'épanouissait aux bons mots de son ami, dont la belle et noble figure faisait paraître encore plus ignoble celle de ses interlocuteurs. Que de contrastes, que d'étranges rapprochements présentait ce salon! vice et vertu, beauté et laideur, candeur et intrigue s'y trouvaient rassemblés. On y voyait des enfants, des fleurs, des parfums, des larmes et des sourires, comme à toutes les

[1] *Lettres de madame de Maintenon.*
[2] *Mémoires de Saint-Simon.*

noces; et puis, comme à toute grande réunion d'hommes, des haines de parti, des démarches sourdes, de petites vengeances adroitement amenées, de la joie, de l'amour, de la douleur. Bientôt à ces émotions diverses se joignit un profond étonnement qui leur donna un nouveau caractère. Tout était prêt pour la signature du contrat; madame de Biron s'était levée pour chercher sa fille, quand la marquise de Bonneval, qui était restée, depuis son arrivée, immobile, appuyée contre une cheminée, répondant à peine quand on lui parlait, se précipita vers la porte et disparut avec une rapidité qui frappa tout le monde. Son fils la suivit des yeux, et, se tournant vers l'abbé Dubois, lui dit à voix basse :

— Je ne sais ce qui lui passe par la tête; après m'avoir tant tourmenté pour ce mariage, elle l'a tout à coup pris en grippe. Il n'y a que les femmes pour avoir les plus étranges caprices!

Quand madame de Biron rentra avec sa fille, tous les regards se portèrent sur elle. Judith était fort jolie dans son costume de mariée; sa blanche couronne nuptiale seyait bien à son

front pur, à ses traits délicats. L'éclatante blancheur de son voile et de sa robe était en harmonie avec la candeur de ses yeux et la modestie de son maintien; elle ne semblait pas très-émue; ce n'était ni de la joie ni de la tristesse qui se peignait sur son visage, mais plutôt la sérénité d'une âme forte à l'entrée d'une nouvelle phase de la vie. Elle ne se faisait pas de grandes illusions sur l'avenir; elle ne s'attendait pas à beaucoup de bonheur. Les sentiments exaltés se contentent de peu; ce sont plutôt les cœurs froids qui exigent beaucoup ou qui se plaignent aisément du sort. M. de Bonneval s'approcha de sa fiancée avec un empressement convenable, et lui adressa quelques mots bien choisis.

— Mon cher maître! dit-elle avec douceur.

Et ce fut là toute sa réponse. C'était le nom qu'au fond de son cœur elle lui donnait depuis longtemps.

Cependant on cherchait partout madame de Bonneval; on s'étonnait de ne la trouver dans aucun des salons; et ce fut avec consternation qu'on apprit des domestiques qu'elle avait de-

mandé sa voiture et dit au cocher : « Hôtel de Béthune[1]. »

La surprise se peignit sur tous les visages, la colère sur quelques-uns. M. de Biron se troubla; sa femme pâlit et jeta un regard furieux sur M. de Bonneval, qui, s'approchant du duc de Lauzun et du duc de Béthune, leur parla à voix basse. Les indifférents s'efforcèrent, en composant leurs visages, de cacher leurs impressions; mais tout le monde était dans l'attente d'un événement.

— C'est inconcevable, inouï! s'écria M. de Lauzun.

Et il se mit à marcher de long en large avec toute l'impétuosité d'un jeune homme.

M. de Bonneval, sans perdre contenance, dit tout haut au duc de Béthune :

— Monsieur, je vous supplie de rejoindre ma mère; il lui sera survenu une attaque de nerfs, un éblouissement, que sais-je? peut-être une émotion trop vive l'aura surprise. Faites tous

[1] Tous ces détails sont historiques.

vos efforts pour qu'elle se remette et se calme, pour ne point me causer le chagrin de son absence dans une circonstance comme celle-ci.

Puis il ajouta, à voix basse, pour le duc seulement :

— Veuillez la prévenir que si elle persiste dans son dessein, mon mariage n'en aura pas moins lieu; mais qu'une heure après la cérémonie je pars pour Vienne, et qu'elle ne me reverra de sa vie. Je le jure, foi de gentilhomme; il n'y a pas de serment plus sacré pour moi.

Le duc de Béthune lui serra la main, s'approcha du marquis de Biron et lui dit quelques mots à l'oreille en l'emmenant vers la salle d'entrée ; un instant après sa voiture roulait dans la cour.

Cette assemblée, si animée l'instant d'avant, resta sous une impression plus ou moins pénible, plus ou moins cachée, selon les rôles et les intérêts. M. de Bonneval, presque seul, fit bonne contenance; et, se tenant près de sa fiancée, lui adressait de temps en temps quelques paroles aimables. Judith ne comprenait rien au

départ de la marquise ; mais cet étrange caprice l'inquiétait, et cette inquiétude se peignait sur son visage. Madame de Biron, par des gestes et des demi-mots, témoignait une colère concentrée. Le cœur aride de la mère était plus prompt à ressentir l'injure qu'à adoucir les peines de sa fille. Judith souffrait ; l'inimitié de madame de Bonneval, qu'elle pressentait vaguement, lui pesait sur le cœur. Il n'y a rien de plus accablant que la haine de ceux qui nous ont une fois aimés. Alors la voix de l'époux, du maître qu'on lui donne et qu'elle accepte, retentit dans son âme froissée et craintive, et la rassure doucement. Il est près d'elle ; sa présence la protége. Chaque mot, chaque regard lui sont comptés, et ajoutent la reconnaissance aux timides sentiments dont il est depuis longtemps l'objet. Elle ne se doute pas que cette protection passagère, elle la doit, non à l'amour, mais au point d'honneur d'un fier gentilhomme. Il a promis de l'épouser, il l'épousera ; mais le serment d'abriter cette existence qu'il enchaîne à la sienne, songe-t-il seulement à le tenir? Hélas ! des hommes

dont l'honneur est la devise se jouent souvent d'une parole donnée en face des autels, et dont Dieu et le cœur brisé d'une femme leur demanderont compte un jour.

L'incertitude était à son comble ; la colère des uns, l'impatience des autres, prêtes à éclater. M. de Lauzun insistait pour qu'on signât le contrat sans attendre la marquise, et M. de Bonneval se rangeait de son avis, en assurant froidement son frère aîné, qui s'y opposait, que cela ne le regardait pas le moins du monde. Le bruit d'une voiture se fit entendre ; un instant après la porte s'ouvrit et la marquise entra, soutenue par le duc de Béthune, ayant tout l'air d'un homme qui aborde le port après une tempête. Il avait eu, en effet, à subir une scène violente. Le caractère impétueux de madame de Bonneval rompait les digues que la prudence lui avait longtemps opposées, et ne lui laissait plus de force que celle de la passion. En vain épuisa-t-il toutes les ressources de la raison et de la douceur ; son désespoir la roidissait. Les menaces de son fils, la crainte d'un départ subit furent

seules capables de l'ébranler et finirent enfin par la vaincre; elle se rendit, mais avec une profonde irritation ; et, tout le temps du retour, elle ne cessa de se répandre en plaintes contre ce fils adoré, qui persistait, disait-elle, à lui déchirer le cœur. Ce mariage, naguère si ardemment désiré, lui apparaissait, dans son délire, comme une fatalité à laquelle il n'y avait plus moyen d'échapper, et elle rentra à l'hôtel de Biron comme une victime qu'on traîne au supplice. Morne et silencieuse, elle signa le contrat, assista à la cérémonie religieuse sans lever les yeux sur les époux et disparut immédiatement après, sans adresser une seule parole à sa belle-fille. Judith souffrait beaucoup de cette étrange conduite, mais elle garda une attitude calme qui imposait à la curiosité des assistants. Au moment de prononcer le serment qui liait à jamais son sort à celui de M. de Bonneval, ses yeux rencontrèrent sur l'autel l'image de la Vierge des Sept-Douleurs, qui semblait lui dire : « Toi aussi, tu souffriras. » Elle se rappela alors, telle est la rapidité de la pensée! que dans son

enfance elle avait ôté du chevet de son lit un tableau pareil pour y placer le portrait de son cousin. Ce souvenir lui était resté comme un remords, et maintenant, à travers le nuage qui obscurcissait sa vue, elle croyait lire dans les traits de la Mère des douleurs : « Tu reviendras à Dieu par la souffrance. » Et, baissant la tête avec résignation, elle en acceptait le présage.

C'en est fait ! La voilà mariée ! Cette jeune existence est désormais attachée à une autre existence étrange et fatale. Ses premières pensées, ses premiers regards, furent pour le ciel. Mais, éblouie dès l'enfance par l'éclat d'un faux astre, elle les tourna bientôt vers la terre ; et cette lueur funeste l'entraîne maintenant au bord du précipice. Suave et blanche fleur, le torrent l'emporte pour la briser, elle sera jetée sur le rivage pour s'y dessécher lentement. Comment ne pas frémir à l'instant qui décide de tout un avenir ! à moins qu'un horizon plus vaste que celui de la terre ne se déploie à nos yeux et que le monde ne nous paraisse plus qu'une école

pour le ciel! Qu'importe alors que la route soit plus ou moins unie, semée de fleurs ou d'épines? que le jour soit long et l'enseignement sévère? Le but est là. Dieu nous le montre d'une main et nous soutient de l'autre. Volez donc sur les ailes de l'orage, âmes qu'il a choisies pour le baptême de la douleur; les vents qui vous emportent soufflent vers le port; et vous que la destinée semble oublier, immobiles, reléguées sur quelque plage solitaire, ne perdez pas courage. Attendez-y l'appel; l'heure de la délivrance sonnera bientôt pour vous, et ces paroles, inscrites sur vos fronts, vous les comprendrez alors : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

XIV

UN BONHEUR TROUBLÉ

Il y a des êtres qui se font aimer à peu de frais, dont l'égoïsme se dissimule par une franchise brusque et affectueuse, et qui gagnent les cœurs de ceux mêmes qu'ils font souffrir. Tel était le comte de Bonneval. Les gens qui avaient le plus de raison de le haïr pouvaient à peine se défendre de l'aimer. La nature l'avait si richement doué! il était si beau, si spirituel, si éloquent! Sa jeune femme était fière de porter son nom : une vive joie colora son visage la première fois qu'on l'appela « Madame la comtesse de

Bonneval. » Le cœur lui battait, ses doigts tremblaient en signant un billet « Biron de Bonneval. » Elle se disait avec transport que maintenant la gloire, les succès, les malheurs de son époux étaient les siens. Il y avait dans cette jeune femme un singulier mélange de modération et d'enthousiasme, de passion et de bon sens. Dès les premiers jours de leur union, elle eut à lutter contre son cœur, et à défendre son mari auprès de sa propre famille. Triste lutte, où l'amour, l'espérance, l'imagination, prêtent longtemps des forces, mais où l'on finit par succomber quand le voile tombe enfin devant l'accablante réalité. Placée entre sa mère et M. de Bonneval, elle apprit bientôt à sourire même quand son cœur gémissait. Il avait reçu, le lendemain de son mariage, une lettre de Vienne qui annonçait la prochaine entrée en campagne de l'armée impériale; un commandement qu'il désirait beaucoup obtenir pouvait, en son absence, être donné à un autre. Il lui était échappé, en lisant cette lettre, une exclamation d'impatience; il avait parlé de hâter son départ. Judith, malgré la dou-

leur qu'elle en ressentit, ne témoigna pas le plus léger mécontentement; la soumission la plus complète lui semblait le seul moyen de se concilier l'affection de celui qu'elle aimait à appeler son maître. Cependant elle ne put cacher l'émotion que cette nouvelle lui causait. Il s'en aperçut, et, soit qu'il éprouvât lui-même quelque regret de quitter sitôt sa jeune femme, soit que son chagrin lui fût ennuyeux, sa figure se rembrunit, et pendant le reste de la journée il fut triste et rêveur. Sa belle-mère s'en aperçut[1]; elle était restée sous l'impression d'un profond ressentiment de la scène de la veille, et son humeur, toujours un peu aigre, était prête à éclater. Elle ne pardonnait pas à M. de Bonneval les torts de sa mère, et son air morne et soucieux, à lui, l'impatientait horriblement. Elle lui adressa la parole à plusieurs reprises, et, sous des phrases banales, elle cachait un sens très-amer. Rappelant, comme par hasard, les démarches qui avaient été faites pour

[1] Ce qui suit est historique.

obtenir *sa grâce*, elle appuya sur ce mot d'une manière désobligeante. Le feu monta au visage de M. de Bonneval; il se mordit les lèvres, et, s'appuyant contre une fenêtre, il garda le silence. Madame de Biron posa sa main longue et sèche sur le bras de son gendre, et lui dit :

— Il faut avouer, monsieur, que votre air ennuyé sied mal à un nouveau marié.

— C'est que je suis triste de m'être marié, répondit-il avec une explosion de colère qui fit reculer sa belle-mère.

Elle rougit d'abord, puis pâlit en disant :

— Il aurait mieux valu, monsieur, me dire cela hier.

Judith entra en ce moment; à la vue de sa jolie figure, de ses yeux si doux, de sa toilette de mariée, madame de Biron sentit redoubler son courroux. Elle n'était pas femme à contenir son humeur pour épargner de la peine aux autres, même à ceux qu'elle aimait le plus, et d'une voix tremblante de colère elle s'écria :

— M. le comte de Bonneval vient de me dire qu'il est *triste* de s'être marié. Il me semble, ma

fille, qu'il y va de votre dignité de lui témoigner que vous ne l'êtes pas moins que lui.

Judith leva la tête d'un mouvement plein de grâce, et, prenant la main de sa mère, elle lui dit en souriant, — que ce sourire eût été douloureux pour ceux qui l'auraient compris!

— Est-il donc si étonnant que M. de Bonneval soit un peu triste de s'être marié, en se voyant obligé sitôt de quitter sa femme? Il craint sans doute qu'elle ne l'oublie.

En prononçant ces derniers mots, elle se tourna vers lui avec un geste si aimable, qu'il en fut touché, et, lui saisissant la main, il la porta à ses lèvres à plusieurs reprises. Judith sentit l'espoir renaître dans son cœur.

« Oh! oui, se dit-elle, il finira par m'aimer. Peut-on ne pas aimer une femme qui aime sans jamais demander de retour, sans jamais se plaindre de ne pas l'être? Et de quel droit me plaindrais-je? Attachée à sa destinée, fière de lui appartenir, j'ai ma part de bonheur. Un seul jour est toute une vie pour le cœur, et j'en ai plusieurs à passer près de lui. Non, je ne me plains pas;

du bonheur aujourd'hui, bientôt un adieu, puis des souvenirs et des espérances. Une lettre de temps en temps, relue sans cesse, mouillée de larmes, c'est assez pour l'avenir, assez pour moi. »

Telles étaient les rêveries de l'amour profond, fatal et résigné de cette jeune femme, dans ses instants de solitude, et même au milieu des brillantes fêtes de noce, où elle ne voyait que son mari, le cherchait des yeux quand il s'éloignait, le rappelait auprès d'elle par la séduction de son innocent amour. Chaque mot qu'il lui disait, elle l'écrivait le soir; quand il touchait quelque chose dans sa chambre, elle y faisait une marque pour s'en souvenir toujours. La plume dont il s'était servi, le livre qu'il avait lu, une feuille de papier déchirée et jetée de côté, c'étaient des trésors qu'elle amassait pour les jours de l'absence. Deux fois, en partant pour un bal, M. de Bonneval lui donna un bouquet; pendant de longues années, on ne vit jamais sur sa toilette d'autres fleurs que ces roses flétries et décolorées. Quand elles tombèrent enfin en

poussière, il n'y eut plus de fleurs sur la table, ni de sourires sur ses lèvres. M. de Bonneval supportait avec peine l'ennui que lui causaient les visites de noce et les dîners de cérémonie. Il soupirait après la liberté de sa vie de garçon à Vienne. Le joug des devoirs de famille lui pesait horriblement : mais, en vue d'un prochain départ, il s'y soumettait d'assez bonne grâce. Il se réfugiait souvent dans le boudoir de sa femme, qu'il trouvait aimable, et dont l'affection vraie, délicate, point exigeante, lui semblait une nouveauté agréable, dont il s'accommoderait très-bien pendant quelques jours. Il trouvait doux d'être l'objet d'un dévouement si vrai, si entier! Sa jeune femme était si habile à lui ménager quelque agréable surprise, à lui conter quelque amusante anecdote, et même à offrir timidement un judicieux avis sur des questions importantes! Le fier soldat, l'insouciant mari fut étonné de voir que cette petite personne, si naïve, si mignonne, s'entendait fort bien aux affaires, et comprenait ce qu'il lui disait des sciences avec une rare intelligence. Assise avec

lui devant une table couverte de papiers, en présence des hommes d'affaires qui lui rendaient compte de l'état de sa fortune, elle étudiait avec zèle les détails les plus arides. Elle était heureuse de lui prouver qu'elle pourrait servir ses intérêts. Aussi l'associa-t-il à plusieurs projets qu'il fallait tenir secrets, et, devinant sa discrétion, il se laissa aller au charme de la confiance. Quand il eut fixé le jour de son départ, il l'en prévint, et la chargea de le cacher à sa mère. En apprenant que dans six jours — il y en avait quatre qu'elle était mariée — il la quitterait, un profond soupir s'échappa de son sein, mais pas une larme ne trahit son émotion. Fière de sa confiance, elle accepta la douloureuse tâche de tromper les inquiétudes de sa mère, dont la violence et les plaintes augmentaient toujours. Peut-être avait-il raison de s'épargner ainsi qu'à elle des scènes pénibles et sans résultat. C'était en préparer de terribles à sa femme. « Mais il y a des gens faits pour souffrir. » Voilà, sans jamais le dire, ce que pense l'égoïste, quand il pèse de tout son poids sur un des êtres

à qui l'idée ne vient jamais d'éviter une souffrance quand il s'agit de l'épargner aux autres.

Ils furent à la fois et bien longs et bien courts pour la jeune comtesse de Bonneval, ces premiers, ces derniers jours de bonheur! longs, car leurs heures étaient marquées chacune par une émotion, une crainte ou une joie; courts, car ils s'écoulaient avec une rapidité effrayante. Le soleil dora de ses rayons ces dix jours de printemps, ces dix jours de mariage! Lecteur, savez-vous ce que c'est que le mois de mai à Paris? Avez-vous vu les marronniers, les lilas, les boules de neige en fleur dans les magnifiques jardins que planta le Nôtre? Avez-vous entendu les cloches de Notre-Dame mêler leur joyeux bourdon au bruit de la foule, aux cris des enfants, au roulement des voitures? Avez-vous vu le beau soleil de France verser des flots de lumière sur les ponts, les rives, les îles de la Seine, sur les marchés aux fleurs, les fontaines, les places de la grande ville? Savez-vous que l'on y respire la gaieté avec l'air, que l'on marche comme à une fête dans ses rues, ses allées, ses jardins? Et les

environs de Paris, les connaissez-vous? les anciens palais dont chaque salle est un livre, chaque pierre un souvenir; les avez-vous visités? Avez-vous parcouru le parc de Versailles, la forêt de Fontainebleau? Vous êtes-vous arrêté sur les terrasses de Saint-Germain et de Meudon; sur les riants côteaux de Suresnes et de Marly; dans les bois de la Celle où les châtaigniers embaument l'air de leurs suaves exhalaisons, où les fleurs sauvages attirent en foule les abeilles, où les bancs de mousse se tapissent de violettes et d'hépatiques? et de là, appuyé contre un tronc d'arbre, plongé dans une douce rêverie, avez-vous aperçu à travers les branches à peine revêtues d'un léger feuillage, sous un ciel aussi bleu que le ciel de l'Italie, les murs, les tours et les palais de la vieille Lutèce? Qu'ils sont beaux, ces lieux quand le printemps leur prodigue sa nouvelle verdure, ses fleurs et ses parfums! quand la jeunesse et l'espérance jettent des reflets dorés sur chaque instant de la vie!

La jeune comtesse de Bonneval souriait à cette pompe de la nature qui semblait fêter son bon-

heur fugitif. Elle en subissait la douce magie; son cœur s'ouvrait à la joie, et cependant le point noir grossissait toujours à l'horizon. A tout moment quelque chose lui rappelait le départ prochain de son mari. Le ciel s'obscurcissait pour elle quand cette pensée lui venait; et, même avec le sourire sur les lèvres, elle avait souvent les larmes aux yeux, comme dans un jour d'été de grosses gouttes de pluie font pressentir l'orage, tandis que le soleil luit encore.

Tout en évitant d'ennuyer M. de Bonneval par des questions indiscrètes, elle s'efforçait toujours de faire entrer un peu l'avenir dans leurs entretiens. Elle aimait à dire : « A votre retour, » ou : « Quand nous nous reverrons ; » et le cœur lui battait, si par hasard il disait aussi : « A mon retour, » ou « Quand je vous reverrai. » Cette vie de dix jours eut ses épisodes, ses mécomptes, ses joies inattendues. Un des souvenirs les plus brillants, et en même temps les plus chers que Judith en conserva, fut celui d'une des magnifiques fêtes de Sceaux, où M. de Bonneval et l'une de ses tantes, à lui, la condui-

sirent; c'était la première fois qu'elle s'y trouvait, car sa famille, à elle, était trop dévouée au parti du régent pour grossir la foule dans les salons de madame la duchesse du Maine, dont l'esprit inventif variait à l'infini ses plaisirs, d'un genre bien autrement relevé que ceux du Luxembourg et du Palais-Royal. Au milieu de ces salles aux mille bougies étincelantes, aux glaces merveilleuses, aux étoffes resplendissantes d'or et de pierreries, aux costumes de toute couleur qui variaient incessamment ces gracieux tableaux, au sein de cette foule bruyante, animée, qui s'agitait au son d'une musique enivrante, Judith ne voyait que son mari. Elle était fière et heureuse des soins qu'il lui rendait, heureuse des égards que les hommes avaient pour lui, fière des regards que les plus belles femmes lui jetaient. Elle n'en était pas inquiète, car ce jour-là il eut la fantaisie de ne plaire qu'à sa femme et de se prêter à tous ses désirs. Ainsi, quand elle lui demanda de la conduire dans ces jardins délicieux, où la duchesse du Maine avait établi sa cour plénière, il y consentit avec em-

pressement. Pendant une heure elle parcourut avec lui ces terrasses balustrées de marbre, et soutenues par des murs de verdure en espaliers de lilas et de jasmins. Ils s'égarèrent ensemble dans des parterres découpés comme des corbeilles de fleurs, en s'enivrant du parfum des orangers, des lauriers-roses, des giroflées et des œillets. Ils virent la lune jeter ses pâles reflets sur des statues sveltes et délicates qui reposaient sur de magnifiques tapis de verdure. Ils écoutèrent le murmure de mille fontaines jaillissantes; des cascades aux ondes limpides; le chant du rossignol dans les grands arbres du parc; mais Judith écoutait surtout une voix chérie, dont les accents lui semblaient plus doux que le murmure de la cascade, que le chant du rossignol. M. de Bonneval la raillait gaiement sur son enthousiasme de jeune fille; il riait de la voir pénétrer dans chaque bosquet, s'extasier devant chaque fleur, lever des yeux humides vers le ciel étoilé. Ah! c'est un jeu bien cruel que de se faire aimer quand on ne met point soi-même d'enjeu à la partie! quand on s'amuse à gagner

un cœur dont on n'aura que faire le lendemain! Et pourtant, malgré les larmes que lui coûta plus tard le souvenir de cette soirée, Judith fut souvent tentée de s'écrier avec un poëte anglais : « Quoi qu'il puisse arriver, j'ai connu le bonheur[1] ! » Elle passait fière et joyeuse à côté de ses amies d'enfance; ses regards semblaient leur demander de partager son bonheur. Une fois, elle rencontra les yeux de son vieil ami, M. de Bonrepos : elle voulut s'approcher de lui; comme elle donnait le bras à son mari, il s'éloigna, mais ses yeux la suivaient de loin. Il semblait la plaindre. Pour la première fois de sa vie, elle s'impatienta de la sensibilité d'un autre, et rejeta avec indignation cette pitié qu'elle devinait. Sur ces entrefaites, on annonça le carrosse de la comtesse de Bonneval, que son mari enveloppa alors dans sa mante, et à qui il prodigua ces soins qui annoncent une vraie affection. Elle tourna la tête pour faire un signe d'adieu au vieillard qui l'observait; au même instant l'abbé Macarthy s'ap-

[1] And come which may, i have been blest. (Lord Byron.)

procha de M. de Bonneval, et lui dit à voix basse, mais assez haut pour que Judith pût l'entendre :

— A quand donc le départ?

— Lundi, au plus tard, à six heures du matin, répondit le comte.

XV

L'ADIEU

Elle le savait bien, qu'il allait partir, la pauvre enfant ; mais elle l'avait oublié un instant. « N'importe! se dit-elle avec une sorte d'emportement; n'importe! ne suis-je pas sa femme? Il faudra bien qu'à la fin je vive ou je meure près de lui. » C'était comme un défi jeté à la destinée. Hélas! il ne faut jamais défier le sort! c'est presque défier Dieu.

Chaque fois que le soleil baissant à l'horizon annonçait la fin du jour, le cœur de la jeune épouse se serrait tristement.

« Encore un de moins à passer près de lui, se disait-elle; encore un de moins à être heureuse. »

La quittait-il pour quelques heures? ces heures, elle en sentait la perte, comme l'avare celle de son or. La fête de Sceaux avait eu lieu un jeudi; le vendredi on fit une course à la campagne chez M. de Gontaut, et le lendemain toute la famille se rassembla à Passy dans la charmante maison du duc de Lauzun. On monta à cheval. M. de Bonneval s'étonnait de voir son grand-oncle, à quatre-vingt-dix ans, dompter un poulain que les écuyers les plus habiles avaient renoncé à monter[1].

— Vous en ferez autant à son âge, lui disait sa femme en souriant.

Elle amenait son cheval à côté du sien, quand un bruit soudain effraya l'animal; il se cabra, et la frayeur fit pousser un cri à la comtesse. En un instant son mari, sautant de cheval, fut auprès d'elle, la souleva d'un bras, et, la posant

[1] *Mémoires de Saint-Simon.*

doucement à terre, lui offrit doucement la main pour la reconduire à la maison. Elle ne le voulut pas.

— Vous avez eu peur cependant?

— J'ai cru tomber, voilà tout; on n'a pas peur pour si peu de chose.

— Vraiment! dit M. de Bonneval d'un air un peu moqueur; mais vous êtes donc une véritable héroïne?

— Une héroïne qui a de la peine à retenir ses larmes quand elle songe à la terrible guerre que son cher maître va faire, lui répondit-elle avec une douceur touchante.

Elle le pria alors de la remettre à cheval, et continua la promenade sans donner le moindre signe de frayeur, quoiqu'elle fût naturellement peureuse, tant elle avait à cœur de lui prouver qu'elle ne serait pas pour lui une timide enfant à protéger, s'il consentait un jour à l'emmener dans des pays lointains. Elle mettait ainsi à profit, dans l'intérêt de son amour, tous les instants, tous les incidents de chaque jour; mais le *temps*, l'inexorable temps lui échappait, et le

moment tant redouté arriva enfin, comme les moments qu'on redoute le moins. On apprit alors ce qu'elle seule savait depuis plusieurs jours, que le comte de Bonneval partait le lendemain. Il voulut encore le cacher à sa mère. Après avoir passé une heure avec elle, il l'embrassa tendrement, mais sans lui dire adieu. Tout le jour on l'obséda de compliments ou d'affaires. Judith voyait les heures s'écouler avec une sorte de désespoir. Son père causait avec M. de Bonneval de guerre, de politique, d'agiotage. Il l'emmenait chez le régent, et ne devinait pas les tourments de sa fille, qui voyait tout le monde se réunir pour lui enlever les courts et précieux moments qui lui restaient encore à passer près de son mari.

— Hélas! s'écriait-elle avec angoisse, seulement quelques instants pour le voir, et on me le dispute, et je n'ose me plaindre!

Il y avait bal ce jour-là au Luxembourg.

— Au moins, se disait-elle, nous y passerons une heure ensemble.

Mais le hasard devait la servir mieux encore

qu'elle ne l'espérait. Il lui réservait plusieurs heures dont elle profita pour graver dans sa mémoire, pour apprendre par cœur, comme dit Shakspeare, ces traits qu'elle ne devait plus revoir. Au sortir d'un long et ennuyeux dîner, M. de Bonneval, en entrant chez sa femme, se plaignit d'un violent mal de tête. Il était pâle et fatigué; la chaleur était accablante ce jour-là; le ciel couvert de nuages noirs qui menaçaient d'un orage.

— L'idée de ce bal m'est insupportable! s'écria-t-il en jetant son épée et son chapeau sur un des riches fauteuils adossés au mur du boudoir.

— N'y allons pas, lui dit sa femme avec vivacité. J'écrirai pour vous excuser. Laissez-moi faire, mon cher maître. Passons seuls ici cette dernière soirée. De grâce, donnez-la moi tout entière.

M. de Bonneval sourit et s'étendit sur une chaise longue près de la fenêtre ouverte. Judith courut à l'antichambre pour faire défendre sa porte, s'excusa près de sa mère, qui devait la

conduire au bal, et, quittant sa robe de dentelle, mit un peignoir de mousseline blanche, et vint s'asseoir à côté de son mari. Pour la première fois elle le voyait souffrir ; une forte migraine l'accablait. Elle lui souleva doucement la tête, la posa sur un coussin, et lui baigna le front avec de l'eau de Hongrie, cette même eau aromatique dont madame de Sévigné s'enivrait, disait-elle, de temps en temps ; elle lui adressait de ces douces paroles qu'une femme qui aime sait trouver pour adoucir les souffrances de ces êtres si forts contre le danger, si faibles contre la douleur. Elle souffrait de sa souffrance, et cependant elle était heureuse aussi de lui rendre ces soins si chers à l'affection.

— Si je pouvais dormir, lui disait-il, cette migraine se dissiperait.

— Voulez-vous que je vous lise quelque chose ? lui demanda-t-elle en rougissant. Cela pourrait provoquer le sommeil.

— Ne chantez-vous jamais ?

— Si fait, mon cousin.

— Eh bien, je vous en prie, chantez-moi

quelque chose. Votre voix doit être douce, douce comme vous, ajouta-t-il en lui baisant la main.

Elle avait, en effet, une de ces voix suaves et voilées qui vont droit au cœur. Elle chanta. Cette sensibilité qu'elle réprimait toujours s'échappa alors, et prêta à son chant une étrange puissance. Son mari l'écoutait dans le ravissement, puis il s'assoupit, et les paroles de la chanson, qui continuait toujours, se mêlèrent à ses rêves : c'était une de ces complaintes dont les paysannes des environs de Rome font retentir la campagne. Ces mélodies lentes et monotones ont quelque chose de plaintif et de tendre; leurs dernières notes se prolongent par un son qui rappelle le vent soupirant dans les branches d'un bois de sapins, ou le murmure de la vague expirant sur la plage. Voici à peu près le sens de ces paroles, qui devaient rester gravées dans la mémoire de M. de Bonneval [1] :

« Il y a un petit sentier qui conduit du palais au village, un sentier blanc sur le bord duquel

[1] Les paroles de ce chant sont empruntées à une com-

on trouve un oranger chargé de fleurs, qui plaisent au fils du maître du palais. Je voudrais être fleur d'oranger pour qu'il me plaçât sur son

plainte bretonne publiée par M. Hersart de la Villemarqué dans ses *Chants populaires de la Bretagne;* nous la donnons ici tout entière, texte et traduction :

LES HIRONDELLES.

Tre ma gerik hagar maner Eur wenozenik a gaver ;	Il y a un petit sentier qui conduit du manoir à mon village ;
A zo kavet eur wenozen Lec'h a zo eur boched spern-gwenn,	Un sentier sur le bord duquel on trouve un buisson d'aubépine,
Hag han karget a voukedou Hag a blij da vab ann Otrou.	Tout chargé de fleurs qui plaisent au fils du Seigneur.
Me garfe but bleun e spern-gwenn, Ha but tapet gand he zorn gwenn ;	Je voudrais être une fleur d'aubépine ; qu'il me cueillît de sa main blanche ;
But tapet gand he zornik gwenn Lwennoc'h hagar bleun et spern gwenn	Qu'il me cueillît de sa petite main blanche, plus blanche que la fleur d'aubépine.
Me garfe but bleu e spern-gwenn Ha but laket a he varlen.	Je voudrais être une fleur d'aubépine pour qu'il me plaçât sur son cœur.
Mont a va kuit digan-omp-ni Paza ann goan tre buz ann ti ;	Il s'éloigne de nous quand l'hiver entre au logis ;
Mont a va kuit tresek Bro-c'hall 'Vel ann gwenlied new nijal,	Il s'en va vers le pays de France comme les hirondelles dans leur vol.
Oa zistro ann amzer neve Distroi ra dreman adarre ;	Quand revient le temps nouveau, il revient aussi vers nous.
Pa zar bleunion er prajou Hag ann bleun kerc'h barz ann parkou ;	Quand les bluets naissent dans les prés et que l'avoine fleurit dans les champs ;

cœur. Il s'éloigne de nous quand l'hiver entre dans la maison. Il s'en va vers la cité comme l'oiseau qui vole. Quand revient le temps nouveau, il revient aussi vers nous. Quand les anémones naissent dans les bois et que les amandiers fleurissent, il revient avec les fêtes. Je voudrais voir des fleurs et des fêtes chez nous en chaque saison. »

Bien des années plus tard [1], sous le ciel de l'Orient, dans un somptueux palais de Constantinople, le comte-pacha de Bonneval, au sein des jouissances d'une vie toute sensuelle, oubliait sa vie passée, reniait les souvenirs de sa patrie comme il avait renié la foi de ses pères. Il se

Ha pa gan arn pinterigou Kenkoalz hag al linerigou;	Quand chantent les pinsons et les petits linots,
Dont a ra da heal ar festou Dont a ra c'hoaz d'hon pardonniou.	Il revient à la suite des fêtes; il revient pour nos pardons.
Me garfe gwel't e peb amzer Bleunion ha feston barz a ger;	Je voudrais voir des fleurs et des fêtes chez nous en chaque saison,
Ha gwelet ann gwennilied O nijal tvo zveman bapred,	Et voir les hirondelles voltiger par ici toujours.
Me garfe no gwel't nijal Bepred e beg hon chiminal.	Je voudrais les voir voltiger toujours au bout de notre cheminée.

[1] Ce qui suit est historique.

riait de Dieu et des hommes, et répétait encore avec insouciance la devise de sa jeunesse : « Jouissons du présent, l'avenir est aux fous. » Il n'y avait rien, disait-on, de mélancolique dans sa figure ni ses paroles. Il était toujourt gai, plaisant même, et le temps n'avait amené aucun changement à la légèreté de ses propos, à la verve de son esprit cynique et railleur. Cependant on raconte qu'une seule fois cette insensibilité se démentit, qu'une seule fois on vit pleurer le fier renégat que rien jusque-là n'avait semblé toucher. A un dîner que lui donnait un ami, une virtuose italienne se fit entendre. On fut très-étonné de le voir fondre en larmes au milieu d'un air qu'elle chantait. Il n'en dit pas le motif, mais on conjectura que cet air lui avait rappelé des souvenirs que son état actuel lui rendait amers. Quelle était cette chanson qui remua si fortement un cœur à l'épreuve de tant d'autres impressions douloureuses ? quelles paroles, quelle musique retentirent alors à l'oreille de l'exilé ? Ce fut, il faut le croire, la complainte des paysannes d'Albano, l'écho d'une voix qu'il ne

devait plus entendre. Au milieu du luxe de l'Orient, de l'ivresse du festin, il songea, sans doute, un instant à cette dernière soirée où le vent du soir lui apportait l'odeur des lilas de son pays, où ses yeux se fermaient doucement au son de la voix de sa jeune femme, qui chantait et pleurait près de lui.

Judith, voyant son mari endormi, contempla longtemps les traits aimés qu'elle ne devait plus revoir. L'heure avançait; il était près de onze heures, quand un bruit se fit entendre dans l'antichambre, et la marquise de Bonneval, forçant la consigne, se précipita dans le boudoir de sa belle-fille comme une personne au désespoir. Malgré les précautions de son fils, elle avait découvert son départ; la colère et la douleur l'égaraient. Elle n'osait cependant lui adresser des reproches directs, car son regard le domptait toujours; elle l'aimait au point de la craindre; mais, lui montrant Judith, elle s'écria :

— Mon fils, ne vous laissez pas tromper par des semblants d'attachement dont je ne con-

nais que trop la fausseté. Le but de votre femme a toujours été de vous pousser à la quitter. Elle y a réussi : elle triomphe aujourd'hui ! Ah ! poursuivit-elle en se tournant vers Judith, qui la regardait avec un étonnement mêlé de pitié, ah ! vous avez cru me le cacher ! Demain il serait parti, et vous vous seriez fait un jeu de mes larmes ! N'importe, en effet, que votre mari cherche la mort dans les combats, que le cœur de sa mère se brise de douleur, pourvu que vous ayez le champ libre désormais pour vous livrer aux plaisirs, pour suivre les nobles exemples de votre belle-sœur !...

— Madame, interrompit M. de Bonneval avec force, vous êtes folle, en vérité, de traiter ainsi une personne qui mérite tout le respect, tous les égards possibles. Je ne souffrirai point qu'on l'offense à ce point.

— Méfiez-vous, mon fils, méfiez-vous de ces apparences de bonté. Elle vous trompe, comme elle m'a trompée ! Ah ! j'ai été cruellement éclairée sur ses véritables desseins. Vous vous imaginez peut-être que pendant votre absence elle

soignera vos intérêts?.... Elle les sacrifiera tous à sa famille.

— C'est trop fort! s'écria M. de Bonneval. Et, prenant la main de sa femme, il la conduisit vers sa chambre, en lui disant : Rentrez chez vous, madame; ne vous exposez pas davantage aux insultes d'une personne en délire. Le jour viendra où ma mère se repentira amèrement de vous avoir traitée de la sorte.

Judith leva sur son mari des yeux pleins de larmes, et, quand la porte de sa chambre se referma sur elle, il lui sembla que son cœur se brisait. Il y eut une scène longue et pénible entre la mère et le fils, qui finit par des sanglots, par des embrassements convulsifs, par un adieu presque aussi triste que la mort; et la marquise se retira sous le coup d'une douleur qui ne devait plus la quitter.

Au point du jour, M. de Bonneval prit congé de Judith. En regardant pour la dernière fois son visage si pâle et si doux, il éprouva quelque émotion. Quand il la pressa sur son cœur, elle put croire qu'il l'aimait; peut-être le crut-il

lui-même; mais, une fois en voiture, une fois en route pour Vienne, une fois libre de la contrainte que lui causait la présence du père et des frères de sa femme, qui l'avaient accompagné au delà de la barrière, il respira comme un homme qui se sent délivré d'un pesant fardeau. Il secouait, en s'éloignant, cette chaîne dont il ne s'était laissé charger qu'à regret, et qui se resserrait autour du cœur qui désormais devait être seul à la porter.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE

PRÉAMBULE[1]

J'ai essayé « de regarder de près à l'histoire » d'une femme dont la vie n'appartient à l'histoire et à la littérature que par le reflet qu'elle en reçoit, et qu'elle leur rend à son tour. Ceux qui cherchent la poésie du cœur dans les légers aperçus que le passé laisse tomber sur sa route y trouveront peut-être ce genre d'intérêt qu'on aime à

[1] Il nous a paru que c'était ici le lieu et le moment de placer le court résumé des faits entièrement réels qui servent de trame au charmant récit de lady Fullerton. Elle a pris la peine de l'écrire elle-même. Placé tout au début, il aurait détruit d'avance l'intérêt; mais la narration sera désormais historique. Il convient donc de l'accompagner des faits sur lesquels elle reposera continuellement (*Note de l'Éditeur*).

développer en soi et à faire partager aux autres. D'après ses lettres à elle-même et à l'aide de quelques faits constatés par des écrivains contemporains, j'ai cherché à peindre l'enfance, à dessiner les traits, à étudier le caractère de cette jeune comtesse de Bonneval, que M. Sainte-Beuve nous a fait connaître, dans une de ses *Causeries littéraires*, comme « une des plus rares et des plus pures figures de femme sous la Régence; une des plus gracieuses exceptions à une époque de désordre et de licence. » Ces lettres authentiques, avec quelques éclaircissements, pour en faire valoir l'ordre et les nuances et les rattacher au récit qui les précède, forment la dernière et principale partie de cette esquisse. Ce n'est ni un roman ni une biographie, mais plutôt une étude où l'imagination est appelée, d'une manière bien imparfaite sans doute, à l'aide de la vérité.

Tout le monde a entendu parler du comte-pacha de Bonneval, dont la jeunesse turbulente, les torts, les exploits et les malheurs ont donné lieu à des mémoires apocryphes qu'il a vécu assez longtemps pour désavouer. Ses aventures réelles,

ses succès à la guerre, ont suffi pour attacher à son nom une certaine célébrité. Quelques détails sur sa vie, tirés des écrits du prince de Ligne, et du résumé qu'en a fait M. Sainte-Beuve, serviront à en rappeler les principaux traits à ceux qui pourraient les ignorer ou les avoir oubliés. « Pour apprécier les qualités rares de la comtesse de Bonneval, le dévouement de cette épouse sacrifiée et résignée, il faut connaître l'homme extraordinaire dont elle a porté le nom, et auquel son cœur a toujours été fidèle. »

Claude-Alexandre de Bonneval, né en 1675, d'une ancienne famille du Limousin, perdit son père en bas âge; le maréchal de Tourville, son parent, le fit entrer dans la marine. Il se trouva à toutes les affaires navales de cette époque, et se distingua aux combats de Dieppe, de la Hogue et de Cadix. Une affaire d'honneur l'obligea à quitter une carrière pour laquelle il annonçait du talent. Il entra alors aux gardes françaises, où il demeura jusqu'en 1701, et, à l'ouverture de la guerre de Succession, il acheta un régiment d'infanterie, et servit avec distinction en Italie sous le maréchal

de Catinat d'abord, puis sous les ducs de Villeroi et de Vendôme. A la bataille de Luzzara, il se fit remarquer par le prince Eugène, qui commandait l'armée impériale. C'est à sa conduite sur la digue qu'il dut l'accueil et les prévenances qu'il en reçut dans la suite. Une affaire de comptabilité vint à la traverse des espérances et de l'essor militaire de Bonneval. Il y avait eu de sa part une levée de deniers, au moins irrégulière. Il fallut s'en expliquer avec le secrétaire de la guerre Chamillard. Dans le cours de cette correspondance, il menaça assez nettement de déserter à l'ennemi; et, craignant d'être arrêté dans l'armée, il demanda un congé au duc de Vendôme, et voyagea en Italie pendant quelques mois. La misère, jointe au dépit, lui fit conclure un traité avec le prince Eugène. Il passa à l'ennemi en mars 1706, et devint un des premiers lieutenants du prince Eugène dans ses diverses entreprises militaires en Italie, en Dauphiné et en Flandre.

En 1716, la guerre éclata entre l'Empire et la Turquie. Le prince Eugène commandait l'armée impériale, et Bonneval s'y couvrit de gloire. Sa

conduite, à la journée de Péterwaradin, est restée mémorable. Bonneval, après cette campagne, eut l'idée de revoir sa patrie et de se faire relever de la condamnation qu'il avait encourue en désertant, et pour laquelle il avait été exposé en effigie en place de Grève. L'heure était propice; il connaissait le régent, il avait près de lui un agent spirituel et peu difficultueux dans l'abbé Dubois, son compatriote limousin. Tout fut réglé selon son désir, et le général, ayant obtenu de l'empereur un congé de trois mois, vint en France pour faire entériner ses lettres de réhabilitation. Le courant de l'opinion était pour lui dans ce moment : c'était un souffle général de faveur. Grand, beau, l'air ouvert et martial, l'œil plein de feu, la tête haute, le débit éloquent, le propos libre et peu gêné sur tout sujet, il y avait là de quoi être à la mode en 1717, et il le fut. Il avait alors quarante-deux ans. Sa famille profita de son passage à Paris pour le marier. Sa mère, la marquise de Bonneval, avait jeté les yeux sur mademoiselle Judith-Charlotte de Biron, sa parente, l'un des vingt-six enfants du duc, alors marquis de Biron,

premier écuyer du régent et très-protégé par lui Cette jeune fille était petite-nièce, par sa mère, du fameux duc de Lauzun, âgé alors de quatre-vingt-dixans. La marquise de Bonneval, la veille de la cérémonie, changea tout d'un coup d'avis pour son fils, et chercha à se dédire; on la ramena pourtant. Le mariage fut signé le 7 mai 1717. Jamais homme ne fut marié si peu que Bonneval : il ne le fut en tout que dix jours, après quoi il repartit pour Vienne, laissant en France sa femme qu'il ne revit jamais depuis. Quant à mademoiselle de Biron, comtesse de Bonneval, il ne lui avait pas fallu longtemps pour s'attacher à ce brillant et volage aventurier. Lorsqu'il fut parti, elle lui écrivit le plus souvent qu'elle put. Bonneval, en quittant Paris, retourna à l'armée de Hongrie, et rentra en campagne sous les murs de Belgrade, où il eut une grande part à la victoire, et où la renommée proclama sa vaillance. Au lieu de retourner en France après ses exploits de Hongrie, Bonneval continua de séjourner à Vienne, où il trouva moyen de se mettre en froid avec le prince Eugène. Ce refroidissement l'éloigna de cette

ville; en 1724 il était à Bruxelles, où il avait son régiment en garnison, et où éclata sa fâcheuse affaire avec le marquis de Prié, gouverneur, dont il est inutile de rappeler tous les détails, mais qui l'amena jusqu'à provoquer en duel le prince Eugène, et à lui adresser une lettre sur le ton d'égal à égal. Traduit devant un conseil de guerre, il subit un an de détention dans un château-fort, après quoi il se rendit à Venise. Il y noua des intrigues avec l'Espagne; puis, craignant d'être pris et enlevé par ordre de l'empereur, il se dirigea vers la frontière de la Bosnie, sans dessein bien arrêté. Il se trouva pendant quatorze mois dans une ville où l'empereur le réclamait, en danger d'être livré, et il n'échappa finalement à l'extradition qu'en prenant le turban et faisant profession de mahométisme. Devenu le pacha Osman, il fit des Mémoires très-nets et très-bien motivés sur les changements de tactique à introduire dans les armées du sultan. Il fit aussi des projets d'alliance et de guerre; mais tout cela échoua devant les intrigues du sérail et l'apathie musulmane. Il y eut même un moment où il fut exilé en Asie : il

y resta six mois seulement, après lesquels il put revenir à Constantinople. Parvenu à sa soixante-dixième année, il songea à s'évader de Turquie, et, en s'embarquant sur une frégate napolitaine, à venir chercher à Rome un asile, un lieu de réparation et de repos. La mort le prévint le 23 mars 1747. Sa femme n'avait cessé de lui écrire que lorsqu'il prit le turban. Bonneval s'était plaint à à un ami commun de cette interruption de commerce, ce qui engagea la comtesse à lui écrire encore une fois; mais cette lettre ne s'est pas retrouvée. Madame de Bonneval mourut avant son mari en 1741, veuve, comme elle disait, malade et infirme. Ses lettres renferment des trésors de cœur qui mériteraient une plume plus habile à en faire ressortir les beautés.

LA

COMTESSE DE BONNEVAL

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIV

> On veut des romans, que ne regarde-t-on de près à l'histoire?
>
> M. Guizot, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1855.

Ce n'est point maintenant à des indices incertains que nous avons à recourir pour étudier le cœur de la jeune femme du comte de Bonneval. Ce n'est plus l'imagination qui doit faire les frais de cette dernière partie de son histoire. Elle s'est peinte elle-même dans des lettres qu'il suffira de reproduire, en les commentant un peu, pour compléter le tableau de sa vie. On la voit s'enfermer dans la chambre où, hier encore, son mari était près d'elle, coller ses lèvres sur son portrait, rassembler ses souvenirs, et, dans la première de ces lettres, qui ont échappé à l'oubli

où sont tombées celles de tant de femmes plus célèbres et moins malheureuses, épancher sa tendresse et ses regrets avec l'abandon le plus touchant. On croit entendre battre le cœur de cette jeune fille à peine mariée, et sitôt délaissée; on croit voir tomber ses larmes sur le papier où, onze jours après son mariage, et le lendemain du départ de M. de Bonneval, elle écrivait ce qui suit :

PREMIÈRE LETTRE.

« Les mouvements d'une douleur aussi vive que l'est la mienne me paraissent trop justes pour pouvoir me refuser de vous en entretenir; je devrais peut-être ménager la vôtre; mais, comme je n'imagine aucune consolation pour les gens qui s'aiment et qui sont séparés, je ne trouve de douceur qu'à s'abandonner entièrement à tout ce qui peut entretenir la tristesse. Pour moi, mon cher maître, je ne puis qu'être pénétrée de votre séparation, et notre éloigne-

ment m'occupera sans cesse; je ne saurais désirer que votre absence vous fît ressentir tout ce qu'elle me fait souffrir, et si je pouvais vous faire voir ce qui se passe en moi, je l'éviterais, de peur de vous toucher d'une pitié qui vous causerait un chagrin dont je ne veux que pour moi. Il faut avouer que la première épreuve d'un cœur qui a vécu dans l'indifférence est bien cruelle; j'en sens tout le poids, mais je ne puis m'en plaindre. La tendresse me dédommage, en quelque sorte, de l'état violent où je me trouve, et qui me paraîtrait insupportable, si je n'étais soutenue par le souvenir de mon bonheur passé, cause de mon malheur présent. Non, je ne m'en plains pas, quoique je sois dans une situation affreuse. Je ne saurais regretter la tranquillité de la vie qui l'a précédée. Il n'est rien sur la terre qui puisse m'être sensible, que d'être aimée de vous. Je me flatte que je jouirai de cette félicité sans changement; du moins je ne serai occupée que de vous plaire, et je vous jure, mon cher maître, une fidélité aussi durable que mon attachement est violent. Je ne crois pouvoir rien ajouter à la

force de cette expression, ne sachant point dire ce que je sens. Ce sont des sentiments qui m'étaient si inconnus, qu'en me livrant à toute leur vivacité je ne puis les définir. Expliquez, je vous prie, à votre cœur, tout l'embarras dn mien, et dites-vous souvent que vous êtes, de tous les hommes du monde, le plus tendrement aimé. J'ajoute à ces sentiments une estime qui doit être le lien d'un amour dont la pureté fait tout le mérite. N'oubliez pas, je vous conjure, votre pauvre petite femme, et songez que je suis, ainsi que je l'ai déjà dit, dans un état qui mérite votre compassion. Je vous jure que, si je ne regardais que moi, la mort me semblerait une ressource à laquelle tous mes désirs auraient recours. Je crains toujours que la gloire ne soit une rivale bien redoutable pour moi; cependant il me semble que nous devrions balancer votre cœur, et lorsqu'elle vous fera exposer votre vie, je devrais vous faire prendre les précautions qu'elle permet. Faites donc réflexion à tout cela, mon cher maître, et que ma seule ambition est votre conservation, vous seul pouvant me rendre

heureuse. Je ne puis vous parler que de moi aujourd'hui, car je ne pense qu'à vous, et tout le reste me devient insupportable. Je vous embrasse de tout mon cœur, et voudrais acheter de la moitié de ma vie le bonheur de cette lettre. »

« La comtesse de BONNEVAL. »

Malgré les tourments de la séparation, Judith ne fut pas sans doute très-malheureuse le jour où elle écrivait cette lettre. Il y a des souffrances douces dans ce monde. On ne le reconnaît que le jour qu'on en éprouve d'amères. Elle comptait sur l'avenir avec toute la confiance de la jeunesse et de l'inexpérience. Elle croyait sentir encore sur son front le dernier baiser de son mari; les fleurs qu'il lui avait données n'étaient pas encore flétries, et le bonheur dont elle avait joui jetait un dernier reflet sur les objet qui l'entouraient. Cependant une circonstance pénible vint jeter le trouble dans son âme. La marquise de Bonneval refusait de la voir. Son ressentiment était devenu une passion. Ce ne fut pas là une des moindres épreuves que Judith eut à subir;

sa belle-mère cherchait à faire partager à son fils ses injustes préventions, et lui écrivait sans cesse à cet effet. La jeune épouse le savait; aussi aperçoit-on dans la lettre suivante une sorte de retenue, et presque de froideur, bien différente de la tendresse passionnée de celle qu'on vient de lire. On voit qu'elle craint l'effet de cet acharnement maternel sur l'esprit de M. de Bonneval, et qu'elle attend qu'il la rassure à cet égard pour donner encore un libre cours à l'effusion de ses sentiments. Pour obtenir une prompte réponse, réponse dont elle a si besoin pour supporter les tourments de l'absence, elle se sert, par un ingénieux détour, du nom de son grand-oncle, ce brave et turbulent vieillard, dont M. de Bonneval avait si aisément gagné les bonnes grâces.

DEUXIÈME LETTRE.

« Il y a, je crois (écrit-elle au sujet des odieuses menées de la marquise de Bonneval), il y a, je crois, peu d'exemples qui puissent servir à ima-

giner une conduite aussi singulière. Je n'en voudrais pas pénétrer la cause par respect pour madame votre mère. Je connais les sentiments que je vous dois en sa personne, et c'est avec peine, ne me trouvant point coupable, que je suis obligée de penser que son motif n'est ni droit ni juste. Cependant elle a une qualité pour moi qui m'impose silence, et vous me trouverez plus attentive à me taire qu'elle ne l'a été à me détruire dans votre esprit. Il me semble qu'elle sait prendre son temps pour me perdre dans votre estime, puisqu'il est vraisemblable qu'une connaissance de dix jours ne peut point combattre les impressions que veut donner une personne si à portée de me connaître, mais qui cependant me connaît si différemment de ce que je suis. M. de Lauzun a été fort enrhumé; à son âge, il est peu de petits maux; mais il n'a point été à l'extrémité. Il me charge de vous dire qu'il est sensible à l'amitié que vous lui témoignez. Il vous aime infiniment. Il vous charge de dire à M. le prince Eugène qu'il l'honore et le respecte plus que personne du monde, et qu'il lui souhaite une

campagne, cette année, aussi glorieuse pour lui que la précédente, s'il était possible qu'il y en pût avoir deux pareilles. Je vous prie de me répondre sur cet article, et de faire sa commission, car il aime qu'on soit exact, et me demandera sans cesse ce que vous m'en aurez mandé. »

Elle la reçoit enfin, cette réponse si ardemment désirée. Ce maître chéri lui rend justice; il se moque des inquiétudes de sa femme, et traite de folies les préventions de sa mère. Judith se console un peu; il est vrai qu'il lui écrit rarement, que ses lettres sont bien courtes; mais au moins ne doutera-t-il jamais de ses sentiments, à elle; au moins n'écoutera-t-il jamais une accusation contre sa pauvre petite femme. Bientôt il entre en campagne contre la Turquie; à son arrivée à Vienne, il a été nommé général d'infanterie, et tout de suite il se dirige vers le théâtre de la guerre. Les craintes de Judith l'y suivent, et son inexactitude à lui donner de ses nouvelles la jette dans des anxiétés continuelles. On est au mois de juillet; il fait une chaleur étouffante à Paris; on

peut à peine y respirer; le pavé brûle les pieds; l'air même de la nuit n'apporte aucune fraîcheur. Judith est pâle; elle maigrit à vue d'œil; ses yeux sont fatigués, et sa démarche lente. M. de Gontaut et sa femme l'emmènent pour quelques jours à Puteaux chez le duc de Guiche; mais, les jours de courrier, rien ne peut la retenir. Il faut qu'elle retourne à Paris, pour recevoir un moment plutôt une lettre qui, hélas! ne viendra pas; car, du 25 juin au 6 août, elle n'en reçoit pas une seule. Figurez-vous cette course, par le soleil brûlant de juillet, à travers la poussière des grands chemins; cette attente, ces battements de cœur, cette rougeur subite quand elle croit entendre le pas du messager; ce serrement de l'âme, ce silence, ce triste retour; puis un intervalle de trois jours d'anxiétés, et l'espoir qui reprend le dessus pour être encore trompé. Hélas! cela fait bien mal d'aimer! d'attendre! mais plus encore quelquefois « de ne plus aimer! » de ne plus attendre! Lisez maintenant la lettre du 16 juillet :

TROISIÈME LETTRE.

« A Puteaux, ce 16 juillet. »

« Je suis chez M. le duc de Guiche, avec M. et madame de Gontaut, mon cher cousin, depuis trois jours. J'ai porté avec moi dans cette solitude un cœur bien rempli d'inquiétude, car vous êtes paresseux, et vous pouvez, par négligence laisser passer un ou deux ordinaires sans écrire; mais il y a trois semaines entières que je n'ai ouï parler de vous. Tous nos Français qui sont dans votre armée sont si réguliers, qu'ils augmentent mes alarmes, car vous ne pouvez pas être le seul qui ne trouve pas un moment pour dire en quel état vous êtes. Je vous prie de me faire écrire par M. Prescher, simplement que vous êtes en bonne santé. Vous ne savez point aimer, si vous n'êtes pas capable de cette attention; car, mettez-vous un moment à ma place, avec beaucoup moins de tendresse pour moi que

j'en ai pour vous, et songez quel peut être mon état! Je vous sais tous les jours exposé, je n'ai que votre exactitude qui puisse empêcher mon désespoir, et je suis privée de cette douceur : j'en suis dans un état digne de pitié, car je vous reproche votre oubli, et je me représente avec cela tout ce qui peut me tourmenter. Un cœur comme le mien est un meuble bien inutile pour l'agrément de la vie, et bien à charge dans toutes ses circonstances. Ce qu'il y a même de plus cruel, mon cher maître, c'est qu'il pourrait le devenir aux autres, pour être trop tendre, et c'est un effet, quoique injuste, qu'on éprouve presque aussi souvent qu'on aime de bonne foi. J'en connais peu de ce nombre, à la vérité; mais on a raison de se désabuser d'une vertu aussi rare. Pour moi, qui n'ai point fait d'épreuve qui ait pu me guérir, je suis livrée entièrement à toute la vivacité et la sincérité d'un attachement qui ne connaît de guide que le penchant que mon devoir a formé et que mon inclination seconde si parfaitement. Au cas qu'il y ait de votre faute quand je ne reçois pas de vos lettres, il est bien

juste que je vous punisse, en ne vous en entretenant que de mon inquiétude, puisque, sans vous, je n'en connaîtrais point. Ma mère m'a dit qu'elle vous écrirait exprès pour vous gronder. Elle, mon père et moi, avons déjà pris la liberté de vous condamner; mais si, avec eux, je suis leur exemple, je ne suis capable que de douleur lorsque je suis livrée à moi-même, et je fais mille tristes réflexions. Je m'en retourne demain, qui est le jour de poste, à Paris, pour être à portée de recevoir de vos lettres (si j'en ai) un moment plus tôt. M. et madame de Gontaut grondent contre vous; tous les gens qui vous aiment se donnent cette licence. Notre aimable belle-sœur est si faite pour recevoir des attentions, qu'elle est étonnée qu'on en manque. Je ne puis finir sans vous dire, mon cher cousin, que vous êtes, de tous les hommes, le plus tendrement aimé. Si ces sentiments ne vous sont pas chers, préparez-vous à la patience, car je sens qu'ils seront éternels. Je vous embrasse de tout mon cœur.

« La comtesse de Bonneval. »

Et, quelques jours plus plus tard, le 25 juillet, quelques lignes bien expressives témoignent de la douleur prolongée que ressent ce cœur si tendre, et pas encore accoutumé à souffrir.

QUATRIÈME LETTRE.

« Mon inquiétude augmente chaque jour, en même temps que votre inexactitude, et je suis aussi constante à me tourmenter que vous l'êtes à me négliger; ainsi, ne pouvant changer mon cœur, il faut se conformer à vos maximes, qui sont peut-être d'aimer en gardant un parfait silence. Il fallait m'en avertir, pour empêcher la surprise d'un effet si singulier. »

Le 6 août, l'attente se prolonge encore. Judith a dompté le léger mouvement d'impatience qui lui est échappé dans ce dernier billet, le seul qu'on trouve dans ses lettres. Résignée et soumise, elle n'a désormais que des reproches

tendres ou enjoués à adresser à son mari. On la voit chercher de ses nouvelles de tous côtés, mendier un mot qui l'assure de sa santé, de sa vie, et appeler à son secours le souvenir des personnes qui lui ont plu davantage pendant son séjour à Paris.

CINQUIÈME LETTRE.

« Je n'ai point eu de vos nouvelles les deux derniers ordinaires. Je suis bien heureuse que les Français qui sont dans votre armée n'aient point encore oublié leur patrie; car, sans leur secours, malgré le peu de disposition que j'aie de vous croire coupable, je serais toujours dans des alarmes que votre situation ne fait que trop naître. Si vous aimiez, vous comprendriez qu'étant rassurée sur votre état par des étrangers il est encore un genre d'inquiétude qui doit me tourmenter; mais, dès que vous me la faites avoir, vous ne la connaissez point. Comme mes

reproches peuvent vous ennuyer, il faut se taire, et puis je les crois peu utiles. Je suis toujours occupée à envoyer chez toutes les personnes qui reçoivent des lettres de Hongrie, pour savoir ce qui peut vous regarder. M. de la Blards m'est d'un grand secours, car il en a eu une de vous le 2 de juillet, et ma dernière est du 25 de juin. Il y a plusieurs nouvelles de ce pays-là. M. Croizot en a aussi très-souvent de M. son fils, et j'ai recours à lui, parce qu'il lui parle de vous. Vous me trouverez bien simple, mais j'aime, et mon devoir vient encore à l'appui de mon attachement. « Adieu, mon cher cousin; rendez-en à une personne qui n'en rendra jamais qu'à vous, mon cœur vous étant sacrifié sans partage. Le chevalier de Fontanges vous fait mille compliments; je l'aime en vérité beaucoup, et c'est un très-honnête garçon. Il dit que votre silence le met très-en colère. M. de Lauzun va dans peu vous haïr si vous continuez. Il vous fait mille amitiés, aussi bien que madame de Lauzun et l'abbé de Gontaut, qui trouve que sa bénédiction ne réussit pas trop bien. »

Et, sept jours ensuite, sans se rebuter, le cœur serré, accablé de chagrin, la pauvre enfant reprend la plume. Au lieu de lui écrire, son mari lui fait dire qu'il attend une lettre d'elle pour lui répondre. Elle voudrait presque croire qu'il n'a pas reçu toutes ces lettres si tendres et si humbles qu'elle envoie à jour fixe, sans oser les multiplier, de peur de l'ennuyer; mais on voit que la foi lui manque, qu'elle soupçonne, sans se l'avouer, une défaite dans ce reproche si peu mérité. Sa santé commence à se ressentir de ces inquiétudes continuelles, et on aperçoit dans ces lignes touchantes le germe du désespoir qui doit consumer sa vie.

SIXIÈME LETTRE.

« Nous sommes dans de différents principes, mon cher cousin, car vous ne m'écrivez point, pour me punir de ma prétendue irrégularité, et moi, je ne me rebute point de vous reprocher

la vôtre; l'une et l'autre façons peuvent être tendres, mais l'usage pourrait être en ma faveur. Je ne comprends point ce qui retient mes lettres, car, depuis que vous êtes parti, je n'ai pas passé une semaine sans vous écrire, me trouvant à plaindre de me croire obligée de me borner à ce temps, de peur de vous fatiguer par des empressements que je ne saurais souffrir qui vous fussent importuns. Ma tendresse pourtant est d'une nature à devoir me répondre d'un retour que je ne puis encore qu'espérer. Que ces sentiments me sont cruels à présent! Je n'en connais plus que de crainte, que d'ennui, que de découragement profond! Je ne *vis* plus, et la moitié de ma vie me paraît un faible sacrifice, pour passer l'autre exempte des tourments que j'éprouve. J'en suis dans un état affreux, et je ne vous en parlerai plus, pour l'inquiétude que je veux vous épargner. »

Hélas! pauvre cœur qui cherche à se tromper lui-même! qui ne veut point encore lâcher prise avec l'espérance, qui veut avoir à se justifier

aux yeux de celui qu'elle aime, tandis qu'une voix secrète lui crie que cette inquiétude qu'elle lui suppose et qu'elle ménage n'est que le fantôme de son imagination, à elle, le reflet de la passion qui la consume. Mais il lui est cependant réservé encore un beau et doux moment, le dernier bonheur et sa vie, un de ces moments qu'elle a rêvés dans son enfance, qu'elle a pressentis dans sa jeunesse, qu'elle a voulu goûter aux prix des larmes et des douleurs. Les armes impériales remportent devant Belgrade la fameuse victoire qui doit amener plus tard la reddition de cette ville, et la paix avec la Porte Ottomane. M. de Bonneval y commande l'aile gauche de l'armée, et y fait des merveilles; il y accomplit des prodiges de valeur et de talent. La nouvelle en arrive à Paris; son nom vole de bouche en bouche. Judith recueille avec transport les expressions d'admiration qui ne tarissent pas sur son compte. Femme d'un héros, elle lève la tête avec orgueil; elle écoute avec délices les louanges prodiguées à un maître adoré; sa famille s'empresse autour d'elle pour

lui dire qu'elle doit être fière de porter un nom désormais si glorieux. A la cour, dans le monde, où elle paraît alors pour un instant, afin de recueillir un tribut d'encens pour son idole, on la voit sourire avec ivresse, rougir de bonheur, trembler d'émotion. Et puis il lui a écrit! son mari, son maître, le héros de Belgrade, le sauveur de l'Europe, la gloire de la France, le soutien de l'Empire! Il a songé à elle dans cette heure de triomphe et de joie; il a deviné son ivresse; de cette main encore fatiguée de ses exploits, il lui écrit, il lui fait part de ses succès!... Oh! qu'importe ce qu'elle a souffert depuis six mois! qu'importent les jours de solitude, et les longues nuits de pleurs! N'importe son silence, il lui a écrit! N'importent ses angoisses, elle est heureuse! Elle marche la tête levée, les yeux brillants, le sourire sur les lèvres, la fierté sur le front. Qu'elle était radieuse ces jours-là! qu'elle était belle dans sa joie! Elle lui répond. Qu'il est doux et triste à la fois de lui voir épancher son âme à la rapide clarté d'un éclair de bonheur qui luit pour un instant sur

une vie si courte et sitôt flétrie! Voici cette lettre, aussi touchante dans son genre que les dernières dans le leur.

SEPTIÈME LETTRE.

« Qu'il est difficile, mon cher cousin, à un cœur vivement pénétré de tendresse de s'exprimer sur les différents mouvements qui ont agité le mien depuis bien du temps! Chaque circonstance où vous vous êtes trouvé m'a fait sentir la joie avec une violence qui n'a pu être modérée; j'aï craint pour vous, et je me suis livrée à une inquiétude sans bornes; je suis à présent un peu rassurée, et je commence à goûter quelque tranquillité après toutes les horreurs des alarmes. Quel moment charmant à ajouter au plaisir de votre bonne santé, le seul qui m'ait occupée jusqu'à cette heure, que celui de la victoire à laquelle tout le monde vous donne la plus grande part! Quoique je ne sois pas vaine,

il serait impossible de n'être pas flattée de ce qui se publie sur votre compte; je ne puis faire un pas que je n'entende faire votre éloge! et d'une façon que je vous avouerai qui séduit mon oreille et touche véritablement mon cœur. Il est bien juste que je tire quelque avantage d'une gloire que vous acquérez à un prix si cher pour mon âme et pour toute ma tranquillité : car je vous avouerai que, tant que vous êtes exposé, je voudrais moins compter sur votre valeur, et pouvoir me reposer sur votre prudence; mais elle se borne à bien conduire les autres, et abandonne un bien dont vous ne devriez pas disposer si librement, puisqu'il n'est pas à vous seul. Je ne puis m'empêcher d'être en colère contre l'électeur de Bavière; le courrier qu'il a envoyé à madame la duchesse a devancé celui de M. du Maine de vingt-quatre heures. En voulant la rassurer sur M. le comte de Charolais, il a jeté tout le monde dans le désespoir, n'ayant pas eu la bonté de dire qu'il n'était point arrivé de malheur aux gens de connaissance. Jamais situation n'a été pareille à la mienne; et, si je voulais en

parler, je ne pourrais qu'affaiblir ce que j'ai ressenti jusqu'à la réception de votre lettre. Ce ne sera pas non plus du plaisir qu'elle m'a fait que je vous entretiendrai, par la même raison; mais je vous assurerai, mon cher maître, que je n'oublierai de ma vie votre soin à m'écrire dans un temps où c'était le seul moyen de m'empêcher de tomber dans le désespoir. Si vous pouviez voir à quel point je suis touchée de cette attention, vous ne seriez pas fâché de connaître quelle impression elle a faite dans mon cœur; ma reconnaissance se trouve engagée par l'endroit le plus sensible. Je voudrais savoir votre Belgrade pris, et je serais contente, car je ne puis m'empêcher de craindre encore. Il faut avouer que le ciel qui nous donne un bon cœur nous fait un présent qui nous coûte bien cher, et qu'on achète un moment de plaisir par de cruels retours! Je ne puis pourtant désirer que le mien soit moins tendre, car je sens qu'il n'est occupé qu'à vous aimer; je le voudrais plus étendu, car, tel qu'il est, il ne saurait vous aimer avec plus de vivacité, avec des sentiments moins susceptibles de

partage; je sens que par un goût supérieur je suis née pour vous aimer éternellement. C'est ce qui n'est pas difficile à démêler. Le devoir sans doute autorise l'inclination, mais, sans ce devoir, cette inclination mérite déjà assez de distinction. Il ne tiendra qu'à vous, mon cher maître, de me rendre la plus heureuse de toutes les personnes par votre tendresse; la mienne ne me laisse autre chose à désirer, et mon inquiétude ne sera jamais pour autre chose. Ma mère nous aide dans nos affaires avec une bonté sans exemple. Elle vous écrit aujourd'hui, aussi je ne vous parle point d'elle, quoique sa joie et son inquiétude aient été bien obligeantes. Je croyais être attachée à ma famille par son amitié pour moi, mais j'ai abandonné cette reconnaissance-là pour ne sentir que leur tendresse pour vous.

« Il n'est plus de mouvement dans mon cœur qui ne soit par vous ou pour vous, et cela aux dépens des autres, qui sont pourtant dus aussi. Madame de Nogent veut que je vous dise toutes sortes de belles choses de sa part; elle est touchée de ce qui vous regarde avec un intérêt

très-vif, et, quoiqu'elle se soit attendue à tout ce qu'on dit de glorieux pour son petit-fils, elle ne peut s'empêcher d'en être flattée. M. le duc du Maine me dit avant-hier, que j'allai chez lui, les plus belles choses du monde sur votre compte. M. et madame de Lauzun me chargent de vous assurer qu'ils sont très-sensibles à votre conservation et à tout ce qu'on écrit de vous, et à ce que le page a raconté. Il n'y a pas de Biron qui ne veuille que je vous fasse ses compliments en particulier, et qui ne me gronde d'avance dans la crainte que je ne l'oublie. »

Toujours sous l'impression heureuse que lui ont laissée les événements si glorieux du siége de Belgrade, et surtout la lettre de son mari, Judith est à Choisy, à la maison de campagne de son frère. Au sein de sa famille, entourée de ses amis, elle se demande pourquoi ce qui suffisait autrefois à son bonheur ne peut plus satisfaire son cœur; dans *le plus beau lieu du monde*, elle ne songe qu'à un avenir incertain qui se dérobe à ses regards et qui trompe ses désirs. M. de

Bonrepos reprend auprès d'elle ses soins assidus. Il a pour la *petite Judith* un de ces fidèles et profonds attachements que l'âge avancé voue souvent à la jeunesse. Il cherche à l'amuser, à la faire rire comme autrefois, et il s'attendrit en voyant les vains efforts qu'elle fait pour lui répondre avec enjouement. Il la suit tristement des yeux quand elle marche à pas lents sous les beaux ombrages de Choisy, et se rappelle la jeune fille gaie et rieuse qui foulait aux pieds si joyeusement les bruyères de la Gascogne. Ils jouent ensemble aux échecs comme à Biron; mais souvent elle oublie de faire marcher ses pièces, et ses pensées l'emportent bien loin de l'échiquier et de la France. Quelquefois alors il la regarde, et une larme tremble sous la paupière du vieillard. Aussi, quoiqu'elle plaisante de ce *sentiment profond* en écrivant à M. de Bonneval, on sent qu'elle n'est pas fâchée qu'il y ait pour elle des cœurs plus tendres que le sien. Que de fois, le soir, dans le mignon boudoir où madame de Gontaut attirait sa belle-sœur pour lui prodiguer de douces caresses, lui reprochait-elle les larmes

qu'elle surprenait dans ses yeux, les longues rêveries où elle s'oubliait si souvent! Elle lui passait un bras autour du cou, la regardait fixement, et lui disait : « Je vous l'avais bien prédit, c'est vous qui êtes folle maintenant! Comment peut-on ainsi se tourmenter pour un méchant homme qui ne veut pas écrire toutes les semaines? »

Judith souriait alors, mais ce n'était plus le sourire d'une jeune fille éprise et rêveuse. Un sentiment profond se révélait dans l'expression de ses traits fatigués et abattus. Quand elle causait avec ses amis, comme aussi dans ses lettres, il y avait quelque chose de touchant dans sa gaieté; on se sentait ému d'une parole qui, dans une autre bouche, aurait fait sourire. Voici une lettre qu'elle écrivait de Choisy, à la date du 1er octobre. On ne la voit pas perdre de vue un seul instant l'unique objet de ses pensées; on y aperçoit aussi la délicatesse d'un sentiment qui ne souffre pas l'ombre d'un affront pour tout ce qui tient de près à celui dont elle porte le nom, et surtout le tact exquis d'une femme bien élevée.

HUITIÈME LETTRE.

« Je suis ici, mon cher cousin, dans le plus beau lieu du monde, et dans une compagnie très-aimable. Je devrais m'y trouver tranquille; mais, au milieu de ce qui m'eût satisfaite entièrement autrefois, je trouve de l'inquiétude. Je sens qu'il m'en coûterait infiniment moins de me séparer de tout ce qui me fut cher et qui me l'est encore, que d'être éloignée de mon cher maître. Je suis avec mon père, ma mère, et madame de Gontaut, pour laquelle j'ai un attachement qui n'avait point connu de comparaison; mais, sans qu'il y en ait eu, j'ai senti qu'il pourrait y avoir des sentiments plus forts et auxquels tous les autres sont sacrifiés. Je ne voulais point vous écrire aujourd'hui; mais la poste vient d'arriver de Paris et repart si à propos, que je ne puis me refuser de vous entretenir un petit moment. Je le fais sans cesse dans mon cœur, et mon esprit s'ac-

corde si parfaitement avec lui, qu'il trouverait dans cette correspondance une ressource dont il n'aura cependant jamais besoin; que je vous écrive ou non, je ne puis jamais cesser de m'occuper de vous. M. votre frère est venu faire sa cour à madame la princesse de Conti, avec madame votre belle-sœur et mademoiselle votre nièce. Il faut avouer qu'ils ont peu l'air de la cour, et je n'osai jamais quitter M. votre frère, car je sentais, lorsqu'il montrait son embarras et son petit génie, qu'il vous tenait de trop près pour le livrer à la plaisanterie. M. de Bonrepos passe sa vie à présent en pleurs, car j'apprends que mon absence le livre à une douleur amère, et, dès qu'il est avec moi, il s'attendrit au point que ses larmes coulent! Expliquez-moi, si vous pouvez, un sentiment si profond! Vous n'avez qu'à voir si cette manière d'aimer ne vous paraît pas inquiétante; pour moi, je m'en sens très-touchée, et ma vertu en est ébranlée. Je ne sais si ma tendresse pour vous sera plus forte; je voudrais vous en répondre, mais je ne le puis! Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous voue

une fidélité à l'épreuve de tout, hors M. de Bonrepos! »

De retour à Paris, Judith, retirée dans son appartement à l'hôtel de Biron, y passait presque tout son temps, entourée des souvenirs qui la faisaient vivre dans ce passé si court où se concentrait toute son existence. Elle allait rarement dans le monde, seulement quand des nouvelles de la campagne de Hongrie lui donnaient le désir d'entendre parler des exploits de son mari; mais presque tous les soirs de vieux militaires se rassemblaient chez la jeune comtesse de Bonneval, et causaient de ce qui l'intéressait uniquement, des chances de la guerre, de la probabilité de la paix, et des événements politiques qui avaient quelque rapport aux intérêts ou à la réputation de M. de Bonneval. Sa famille, fière de la renommée dont il jouissait alors, la chargeait de commissions obligeantes pour lui, et en faisait partout l'éloge. Un des neveux de Judith, joli enfant que son mari avait pris en affection pendant son séjour à Paris, lui était, par cette

raison, très-cher. Elle l'attirait chez elle, et se plaisait à lui tendre des piéges pour lui faire prononcer le nom de celui dont l'image lui était toujours présente. L'un de ses frères, le marquis de Gontaut, lui était très-attaché; de longues conversations avec lui, les soins qu'elle donnait à madame Dupuis, maintenant tombée en enfance, des lectures sur des sujets de politique et d'histoire, une étude suivie des intérêts de fortune de son mari, occupaient en apparence tout son temps; mais seule, dans sa chambre ou dans des églises obscures et éloignées, elle épanchait son âme devant Dieu, et seule encore, toujours seule, elle visitait les pauvres, priait près du lit des malades, et cachait ses pratiques de piété, ses bonnes œuvres, ses vertus, comme tant d'autres auraient caché des fautes et des faiblesses. Comme nous le lui verrons dire dans une de ses lettres, elle trouvait toujours plus facile de se taire que « de parler *faiblement* de ce qu'elle éprouvait *fortement*. » Et surtout elle évitait avec soin les discussions sur un sujet qui avait pour elle des consolations intimes, mais aussi un côté

cruel. M. de Bonneval lui avait défendu de lui parler de religion. Il lui avait dit qu'il avait les femmes dévotes en horreur, et qu'il espérait bien qu'elle ne se rangerait point parmi elles. La crainte de l'éloigner, une répugnance invincible à s'entretenir avec d'autres d'un sujet qu'il ne lui était pas permis de toucher avec son mari, lui ôtaient jusqu'au moindre désir d'épanchement et de sympathie à cet égard. Aussi, dans le monde, et même jusqu'à un certain point dans sa famille, on ne devinait pas la source des vertus extraordinaires de cette jeune femme. On voyait sa douceur inaltérable, son héroïque patience; on ne savait pas qu'elle les puisait au pied de la croix; on ne la voyait pas à l'autel, où chaque jour elle portait en secret ses douleurs, et recevait en échange le don ineffable qui les transforme ou les efface.

Vers la fin de l'année 1717, la comtesse de Bonneval fut atteinte du fléau qui était alors la terreur de l'Europe. La petite vérole faisait d'affreux ravages dans Paris, et Judith fut près d'y succomber. Sur son lit de mort, car il dut lui pa-

raître tel, cette femme si sensible se montra courageuse et forte. Regretta-t-elle la vie qui paraissait lui échapper? Comprit-elle, pour la première fois, ce qu'il y a d'amertume et de déception dans les passions même innocentes? On peut le croire, car, en écrivant à l'homme qu'elle aimait si uniquement, elle exprime une résignation et même une indifférence frappantes dans une personne si jeune. Hélas! il y a des êtres tendrement aimés, auxquels on peut parler des sentiments qu'on éprouve, mais jamais de la source d'où ils jaillissent. On peut leur dire *beaucoup* et jamais *tout*. On peut parler d'eux à Dieu, et rarement leur parler de lui. L'idée que son mari ne partageait pas ses croyances religieuses, lui pour qui elle eût donné et son sang et sa vie, lui firent sans doute *envisager la mort d'une manière bien cruelle*. Dans d'autres moments, on peut écarter ou braver cette idée, mais, en face du trépas, elle saisit l'âme et l'atterre. Elle parle avec calme, même avec une sorte de stoïcisme, de ce qu'elle a vu de si près. On voit qu'elle refoule les sentiments qu'elle n'oserait exprimer. Il règne une

certaine contrainte dans ses paroles; le découragement semble envahir son âme. En revenant à la vie, elle se fait moins d'illusions sur sa position; il y a même une ombre d'ironie dans la manière dont elle dit ce que le temps, ce grand maître, pourra faire pour consoler M. de Bonneval et lui faire oublier qu'il a jamais eu une femme. Cette lettre est moins passionnée que les autres : on sent qu'elle est écrite sous la puissance d'un souvenir solennel.

NEUVIÈME LETTRE.

« On vous a mandé, mon cher cousin, que, pour cette fois, vous avez pensé devenir veuf; j'ai été à la dernière extrémité, de la petite vérole, mais le Seigneur n'a pas encore voulu de moi. Il m'a fait cruellement envisager les approches de la mort. J'ai reçu tous mes sacrements, et, après, j'ai attendu avec fermeté mon sort. Dès

qu'il en faut venir là, un peu plus tôt ou un peu plus tard, me paraît assez égal. Je me flattais, par rapport à vous, que le temps, ce grand maître, vous consolerait promptement, et que même, par un de ses miracles ordinaires, il pourrait vous faire oublier que vous aviez eu une femme. Voilà, mon cher cousin, le jugement que j'aurais fait à votre égard, et qui me consolait infiniment dans mon attendrissement de me séparer d'un bonheur qui me flatte, si éloigné qu'il me paraisse. Je n'ai pas su qu'il y eût ici de vos nouvelles que plus de quinze jours après qu'elles étaient arrivées. Mon père m'avait fait cacher vos lettres, et je n'ai pu rien faire pour vos affaires. Mon père m'a dit, par la fenêtre où je le vois quelquefois, étant logée tout près de lui, qu'il a fait tout ce qu'il a dépendu de lui, mais je vois bien qu'on n'a pas pris bien vivement ici l'affirmative. Je suis persuadée que vous aurez plus de satisfaction du côté de l'Allemagne. Je me flatte, mon cher cousin, que vous ne sortirez point de votre naturel, et que vous conserverez ce sang-froid et cette prudence qui font toujours

triompher d'un caractère aussi emporté que celui de M. de Mercy. Je sais à merveille que vous n'avez point besoin d'amis; mais je suis flattée de prévenir ce que vous pensez, et de vous paraître m'y conformer. Je croyais que ce serait le valet de chambre de M. le comte des Alleurs qui vous porterait ma lettre, mais le Rhingrave, gendre du prince de Salm, vint hier au soir pour m'avertir qu'il partait demain pour vous aller trouver; il veut bien se charger de ma lettre, et m'a priée de vous le recommander. Il me semble que c'est assez inutile, et, de la façon dont il m'a parlé, vous avez déjà eu tous les égards du monde pour lui. Mon père vous écrit pour lui, à la prière de madame la princesse. Je lui ai promis, malgré l'inutilité que j'y trouve, de me joindre à ces puissances. Je vous charge donc, mon cher cousin, de ma reconnaissance pour M. le Rhingrave de ce qu'il me procure l'occasion de vous écrire. Je vous avertis qu'elle est très-grande, et que, si vous l'adoptez, vous êtes engagé à faire beaucoup pour lui. Si vous ne sentez pas le plaisir que j'ai à causer avec vous, ne me le dites pas; mon em-

pressement, mon attachement, méritent un sort plus heureux.

« J'ai eu la petite vérole chez mon père ; j'en ai chassé toute la famille, et j'en suis sortie à mon tour. Je suis logée chez M. de Saint-Frémont, qui m'a fait offrir sa maison. Je m'aperçois que je suis bien imprudente de ne pas commencer par vous dire que M. de Saint-Frémont est à la campagne : je vous laisse un moment dans une épreuve cruelle ! Cependant, si votre bienheureuse paresse vous permet de lui écrire un mot sur son honnêteté, je crois que ce ne serait pas mal ; mais, si cela vous paraît un poids trop pesant, prenez que je n'ai rien dit. »

M. de Bonneval, touché apparemment du danger qu'a couru sa femme, lui écrit deux ou trois fois de suite. Il paraît, d'après ce qu'elle lui répond, qu'il l'exhorte à supporter avec courage une séparation inévitable, et à ne pas regarder les événements de la vie d'une manière trop triste. Ce genre de consolation devait paraître un peu froid à un cœur comme le sien, aussi on

voit, par sa lettre du 1er février 1718, qu'elle est reconnaissante de ses attentions, mais que ses illusions, à elle, se dissipent peu à peu. Ce n'est plus avec entraînement qu'elle écrit; ce n'est plus l'élan d'un cœur qui compte sur un retour; ce ne sont plus les doux reproches d'une jeune femme aimante; c'est comme la dernière expression d'un sentiment qui, sans rien perdre de sa force, n'osera plus désormais se montrer dans toute sa naïveté, et qui mesure avec un profond abattement le vide qui s'ouvre devant elle, et qu'en vain elle s'est efforcée de combler par la vivacité et la richesse de ses propres sentiments.

DIXIÈME LETTRE.

« Je suis un peu mieux, mon cher cousin, et je crois pouvoir vous dire à présent que je ne prendrai pas cette fois congé de la compagnie. Je ne puis trop louer votre régularité, et je crains

de ne vous point montrer aussi vivement ma reconnaissance que ma peine. Cependant croyez, je vous prie, que mon cœur, plus porté à sentir les impressions du bien que du mal, se livre sans partage au plaisir, et qu'il cherche toujours à combattre ce qui lui déplaît. Et, comme rien ne me touche si visiblement que ce qui vient de votre part, je suis sans cesse occupée de tout ce qui a rapport à vous. Je vous parle le moins que je puis de ma douleur d'être séparée de vous, sentant qu'il est plus aisé de se taire entièrement que de parler *faiblement* de ce qui nous touche *violemment*. Cependant, puisque vous avez commencé, examinez quelle doit être ma situation ! Il en est peu d'aussi triste. Je vous connais à peine; j'anticipe sur le temps pour vous aimer, et je dis que vous possédez tout mon cœur. Je vous perds par une absence aussi longue que notre connaissance a été courte. Ces réflexions sont difficiles à soutenir, mais j'espère que vous y pensez quelquefois. Je ne vous demande point qu'elles fassent en vous l'impression qu'elles font en moi ; je craindrais que trop

d'inquiétude vous dégoûtât de l'objet qui les causerait, mais je désire qu'elles vous déterminent à venir enfin auprès d'un petit monstre qui vous paraîtra sûrement sous cette forme après une aussi longue pénitence. »

La maladie de Judith vint frapper de remords l'âme ulcérée de sa belle-mère. Cette femme violente, mais sensible, se réveilla comme d'un rêve quand on vint lui dire que la femme de son fils était mourante. Malgré toutes les remontrances, elle brava le danger de la contagion, et voulut la voir. Quand elle aperçut sur le lit de mort la pauvre enfant qu'elle avait si cruellement dénoncée et lui entendit murmurer dans son délire le nom de son mari, qu'elle appelait, d'une voix toujours douce, « Mon cher maître! » la marquise de Bonneval fondit en larmes et colla ses lèvres sur le front brûlant de Judith. Elle comprit ce que ce cœur qui alors ne battait qu'à peine, contenait de tendresse et de dévouement; chaque mot qui s'échappait de cette bouche décolorée lui reprochait, sans le savoir,

ses injustes et cruels soupçons. Jamais elle n'expliqua à sa belle-fille la cause de ce changement, et Judith ne devina pas que dans son délire elle s'était justifiée; mais, comme elle l'écrit bientôt à M. de Bonneval, elle sent que sa mère s'est désormais attendrie pour elle, et lui témoigne de l'affection. Ce fut là un grand soulagement à ses peines; et puis on comprend qu'elle ne veut plus ennuyer son mari de sa tristesse; qu'elle songe au caractère enjoué de M. de Bonneval, et se rappelle qu'elle aussi était gaie autrefois; que peut-être leur correspondance lui offrirait plus d'agrément si, en lui parlant moins de ses sentiments, elle cherchait davantage à l'amuser. Elle lui parlera donc du monde et de ses plaisirs. Elle y va pour lui en donner des nouvelles. Elle s'efforce de lui prouver qu'elle remplit son rôle dans la société, qu'elle le remplace auprès des personnes à qui il doit des égards. C'est presque en plaisantant qu'elle fera mention de son absence prolongée, et puis, sans oser le lui mander directement, elle laissera percer son inquiétude. Les gens de M. d'Aremberg ont dit que le

comte de Bonneval avait renoncé aux voyages de France. Ce propos de domestiques, causant ensemble au hasard, a porté à l'épouse délaissée un coup mortel; mais c'est en passant qu'elle découvre cette blessure; vite, elle parle d'autre chose, car, quel que soit le trouble de son âme, sa lettre doit être gaie.

ONZIÈME LETTRE.

« Je vais reprendre le bavardage que j'ai interrompu pour me trouver à la fête que madame la duchesse de Berry a donnée à madame la duchesse de Lorraine, et où elle a voulu absolument que je fusse. Jamais rien n'a été si magnifique, et toute la splendeur de la France y était répandue. On est fort aise d'avoir ici M. et madame de Lorraine, d'autant plus qu'ils sont très-jolis, et que madame de Lorraine était fort aimée étant Mademoiselle. On dit que M. de Lorraine s'en va le 12, et que nous la garderons

plus longtemps. Je voudrais bien qu'il y eût ici des nouvelles amusantes à vous apprendre, mais il n'y a rien qui pût exciter votre attention. M. l'abbé d'Estrée, qui était archevêque de Cambrai, mourut hier au matin. Il laisse une belle place à donner à M. le régent. M. de Simiane est aussi mort, et sa charge de premier gentilhomme de la chambre de M. le duc d'Orléans a été donnée à monsieur son frère. Votre paix ne se fait-elle donc point? Je vois qu'il n'est plus d'espérance de vous revoir, s'il vous faut faire encore la campagne de Hongrie. Ce n'est pas sans peine que j'y renonce, et je crois qu'il y a peu d'exemples d'un tel sacrifice; mais votre volonté soit faite! Vous trouverez vous-même que la soumission, qui doit être le partage des femmes, n'est pas à une petite épreuve, lorsqu'il faut se rendre sur la chose du monde qui paraît la plus juste, et qu'on désire davantage. La nécessité n'a point de loi, et, quand on est faite pour obéir, je n'ai point encore imaginé qu'il y eût deux façons de le faire. Les gens de M. d'Aremberg ont dit que vous aviez renoncé aux

voyages de France? Je n'ai point encore vu M. et madame de Kœnigseg. Elle est actuellement malade, mais je leur ai fait beaucoup d'honnêtetés de votre part. Madame d'Aremberg brille ici infiniment par sa figure, mais plus encore par sa vertu; elle a été trouvée charmante à la fête de madame la duchesse de Berry, où elle était priée. Tous vos parents vous font mille compliments; madame votre mère se porte mieux. Ma maladie l'a fort attendrie pour moi, et, lorsqu'elle a cru me perdre, elle a paru le craindre. Ma mère vous embrasse et vous aime toujours. Pour mon père, je ne me charge point de ses commissions, car nous ne sommes pas trop bien ensemble. Je ne lui pardonne point d'être le prétexte de ce que vous ne venez pas, et mes reproches l'accablent souvent; mais il se défend à merveille, et vous restez le seul contre qui je daigne me fâcher. Je ne saurais pourtant m'y résoudre. Vous ne me mandez point, mon cher cousin, si vous avez reçu le paquet dont j'avais chargé M. le comte. Je voudrais cependant en être informée. Vous n'êtes pas fort exact à ré-

pondre sur tout ce que je vous mande, mais je me garde d'en murmurer, sachant bien le prix de votre temps, et que si l'on voulait trop exiger, le joug ne vous paraîtrait plus supportable. »

C'est avec le même désir de prouver à son mari qu'elle l'associe à ses intérêts, qu'elle est touchée de sa gloire et qu'elle se résigne à son absence, selon les conseils qu'il lui a donnés, que madame de Bonneval écrit à son mari pour le féliciter du commandement qu'on lui a confié d'une des armées impériales destinées aux campagnes d'Italie. C'est avec enjouement qu'elle se plaint, et qu'elle lui adresse des éloges et des vœux propres à flatter son amour-propre.

DOUZIÈME LETTRE.

« Je viens tout présentement, mon cher cousin, de recevoir votre lettre du 23 de l'autre mois, par laquelle vous m'apprenez que votre

sort est décidé d'une façon à flatter infiniment la gloire. Je vous fais mon compliment sur ce qu'une pareille distinction doit faire sentir à un guerrier attaché depuis sa naissance au dieu Mars; mais trouvez bon qu'une femme, élevée à porter ses vœux à d'autres divinités, attende l'événement pour sentir une joie qui sera toujours troublée par des craintes que la tendresse et la timidité inspirent. Je ne veux cependant pas que vous me croyiez insensible à la distinction qu'on vous accorde. Je la sens comme je dois, mais encore plus le plaisir de vous voir la mériter. Adieu! Votre Excellence veut bien me permettre de l'embrasser très-respectueusement. »

Hélas! dans une lettre du marquis de Biron à son gendre, et qui porte la même date, il y a une phrase insignifiante qui indique cependant que la santé de sa fille commence à s'altérer. « Madame votre femme, dit-il, se porte assez bien; demain elle commence son lait. On lui a dit que vous n'aviez point pu lui écrire par le courrier. » Oui, c'était là le poison lent, mais

sûr, qui minait son existence! Toujours espérer, toujours attendre! se composer de nouvelles espérances plus calmes, plus simples, moins ambitieuses que les premières, que les dernières, et les trouver toujours déçues! renoncer à l'amour, s'en tenir au dévouement; rêver l'amitié comme on a rêvé l'amour, et puis voir chaque lien se relâcher, chaque illusion pâlir : cela tue lentement, mais cela tue, ou le sentiment qui nourrit ces souffrances, ou celle qui les éprouve! La première année de ce martyre du cœur, Judith se désolait d'avoir été trois semaines sans nouvelles; au mois de septembre de la seconde, il y avait cinq mois qu'elle n'en avait reçu! et elle se console alors par la pensée que, dans les occasions importantes, son mari lui écrit. Cependant, dans la lettre qu'on va lire, nous la trouvons toujours sensible aux petits chagrins, à ces peines légères qui font porter la main au côté, comme si une douleur physique s'y faisait sentir. Elle aurait tant aimé faire ses commissions! s'occuper un moment pour lui! dire aux autres qu'elle est chargée de lui choisir un

livre, un bijou! Pourquoi ne l'emploie-t-il pas? pourquoi ne lui donne-t-il pas ce léger contentement, à elle, dont la vie est si terne, si monotone, si sevrée de plaisirs! Cependant il lui en vient un dans ce temps-là. L'ambassadeur d'Autriche a demandé à dîner à son père. Il lui parlera, à elle, du général des armées de l'empereur. Elle boira avec lui à sa santé; elle entendra faire son éloge. C'est un événement pour elle, et presque un bonheur. Une teinte de gaieté se répand sur ce qu'elle écrit. Elle touche en passant les bruits qui couraient sur le prince Eugène et le mauvais exemple, dit-elle, qu'il donne à ses amis; et, par une petite flatterie malicieuse, elle attaque la beauté de la comtesse Bathyany, qui déjà se rangeait, à Vienne, parmi les ennemis du général français.

TREIZIÈME LETTRE.

« Je ne voulais pas vous écrire aujourd'hui, mon cher cousin, trouvant qu'en suivant mon

empressement, je deviendrais trop régulière ; mais mon père m'a dit qu'il vous écrirait, et je ne puis me déterminer à ne pas joindre une de mes lettres à la sienne. Vous ne pourrez désapprouver les mouvements auxquels je ne puis m'empêcher de céder, puisqu'ils vous sont une preuve des tendres sentiments que vous m'avez inspirés, et que je laisse les maîtres de mon cœur et de toutes mes actions. La dernière lettre que j'ai reçue de vous me fait voir que vous n'avez point désapprouvé les reproches que je vous ai faits de votre silence. Je suis charmée que, n'ayant point eu de tort envers moi, vous ayez cependant trouvé que j'ai eu raison. C'est tout ce qui pouvait m'arriver de plus heureux, car, dans l'extrémité de nous trouver l'un ou l'autre coupable, j'aurais désiré, sans balancer, vous trouver innocent et moi un peu trop vive pour ce qui nous regarde ; n'ayant point de regret, je l'avoue, de me voir livrée à tout ce que peut inspirer la tendresse la plus forte, et toute la délicatesse possible. Ce dernier sentiment n'est fait que pour moi entre nous deux ; aussi je vous

promets de ne lui donner pleine carrière que lorsque cela ne pourra point vous déplaire. Je suis fort aise qu'en vous faisant quelquefois la guerre sur mon compte on vous parle de moi. J'espère que vous ne profiterez point des leçons d'un grand prince, qui ne prêche d'exemple qu'à la tête d'une armée, car la renommée, en publiant ses hauts faits, nous apprend aussi qu'un héros ne dédaigne pas d'être tendre; on pourrait même être plus difficile qu'il ne l'est sur les sujets qu'il choisit. Je ne prétends point, par une vengeance que je ne veux point entreprendre contre notre ami, attaquer la beauté d'une personne qui m'est inconnue, mais on dit qu'il y aurait de quoi. M. l'ambassadeur de l'empereur vient d'envoyer demander à dîner à mon père, qui l'avait fort prié d'en user de cette façon, et je vais boire avec lui à votre santé, et, *sans rancune*, à celle du prince Eugène, s'il me la propose. Mon père a oublié de vous demander, dans sa lettre, s'il pourra vous envoyer par la poste la tabatière que vous souhaitez. Il répond qu'elle ira sûrement jusqu'à Strasbourg; mais il ne sait

pas s'il en sera de même dans votre Allemagne. Mandez-le-lui incessamment. Vous n'avez pas voulu me charger de cette commission, me croyant peu habile en galanterie; et vous avez bien fait. Cependant M. de Gontaut, qui est celui qui s'en mêle, ne m'aurait pas refusé son secours. Je ne suis pas fâchée que vous ayez eu recours à mon père ; mais, une autre fois, songez que vous êtes le maître d'une personne jalouse de vos ordres, et qui vous est attachée par les liens les plus tendres qui existèrent jamais. M. le duc de Brancas se plaint de vous; je vous en avertis, pour que vous lui écriviez si vous le jugez à propos. M. de Lauzun m'assure qu'il sera fâché si je ne vous fais, dans toutes mes lettres, ses compliments. Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis le 16 mai; je ne m'en plains pas, car je n'oublie point que vous m'avez écrit dans l'occasion la plus sensible de ma vie. »

Trois ans se sont écoulés! trois longues années, qui ont amené bien des changements, qui ont marqué de leur sceau bien des visages, bien

des destinées! Les événements se sont succédé avec rapidité; les complots intérieurs, l'insurrection, les rigueurs politiques, ont consterné la France un moment. L'agiotage a bouleversé la tranquillité; la fièvre de l'or a dévoré ce peuple mobile et avide de jouissances matérielles. Un luxe effréné règne à Paris; la peste dévastatrice a décimé Marseille. Beaucoup de vertus ont fait face, comme toujours en France, à des vices profonds; mais le crime domine dans les palais; il envahit tous les rangs. La débauche est à son comble, et le siècle impie commence à se dresser avec audace au milieu des décombres du passé. Au sein de cette société corrompue à l'excès, au milieu de ce bruit de fêtes, d'intrigues, de spéculations, de haines, de violence, de ce tourbillon de passions impures et criminelles, cherchons la fille du duc de Biron, la femme, presque la veuve du comte de Bonneval; où la trouverons-nous maintenant? Trois années se sont écoulées depuis la date de la lettre que nous venons de lire; les plus belles années de sa jeunesse! A-t-elle oublié? a-t-elle appris à haïr ou au moins à ne

plus aimer? a-t-elle revu cet homme qui lui devait son amour? Peut-être a-t-il péri dans les combats, ou trouve-t-il dans la guerre un prétexte pour l'abandon où il laisse sa femme? Non; le comte de Bonneval est à Vienne, libre, inoccupé; il y mène une vie toute matérielle et toute joyeuse. Il se fait aimer par une franchise, une gaieté, une amabilité parfaites. Il répand l'argent à pleines mains, et gagne des amis par cette fatale bonhomie qui l'a toujours caractérisé. Il chante, il boit, il se moque de tout; il se brouille avec le prince Eugène et tourne l'empereur en ridicule; il joue son avenir pour un bon mot, comme il joue sa fortune sur un dé ou une carte. Ni lui, ni personne ne songe qu'il a une femme dont le cœur se brise, dont la vie s'éteint dans le silence et l'obscurité. Pour lui tous les hommages; pour elle à peine une plainte, une pensée. Elle est où nous l'avons laissée il y a trois ans, chez son père, seule presque toujours, car le monde oublie aisément ceux qui vivent en dehors de ses préoccupations, de son délire. Son cœur n'a pas changé, mais elle a compris sa destinée : elle est

triste, singulière, cette destinée! Désabusée, mais toujours fidèle et dévouée, Judith s'obstine à préférer son sort à un plus heureux. Elle écrit encore à M. de Bonneval, rarement et seulement quand il lui en donne l'occasion : mais elle ne sollicite plus ni ses lettres ni son retour. On remarque en elle la dignité d'une femme délaissée, jointe à la tendresse d'une épouse fidèle, malgré son abandon. Ses intérêts, à lui, sont toujours les siens. Elle aperçoit, avec le tact que donne l'affection, combien est fausse la route où il s'engage, les mécomptes qu'il se prépare. Un mot lui échappe, qui semble l'accuser de son propre sort; mais elle le retire à l'instant et se retranche dans un mouvement de fierté, plus touchant de sa part que les plaintes les plus amères. Sa lettre du 18 mai 1717, nous l'a montrée jadis sous le coup du premier chagrin qui l'accable ; celle du 8 novembre 1721, la dernière qui nous reste de ses lettres à son mari, témoigne d'une résignation habituelle sous le poids d'une souffrance dont elle n'entrevoit pas la fin.

QUATORZIÈME LETTRE.

« Je vous suis très-obligée, mon cher cousin, de l'attention que vous avez eue de me faire part de la grâce que vous a faite l'empereur, en vous accordant un privilége exclusif pour l'établissement de vos aciers. J'ai été charmée qu'elle m'ait procuré une de vos lettres. Vous m'en avez privée longtemps, et je n'ai pu attribuer votre silence qu'à une indifférence qui n'est qu'un effet trop naturel d'une longue absence après une légère connaissance; ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne la mériterai jamais. J'ai beaucoup souffert des bruits qui se sont répandus ici de votre brouillerie avec le prince Eugène, et je n'ai pas cru devoir vous en parler, dès que vous ne m'en disiez rien. Quand nos amis deviennent nos ennemis, je les crois les plus dangereux. Je suis disposée à croire que vous n'avez point eu le premier tort; je n'en puis pas douter,

mais j'avoue que je souhaiterais fort que vous fussiez bien avec lui, sachant que vous ne serez pas capable d'aucune fausse démarche pour vous raccommoder, ce qui me paraîtrait pire que la disgrâce la plus sûre. Je souhaite beaucoup que vous obteniez ce que vous avez demandé; mais je crains infiniment que mon étoile, qui n'est pas heureuse, ne soit un plus grand obstacle à votre bonheur que votre propre destinée. Ne croyez cependant pas, mon cher cousin, que je pense devoir envier le sort de mes sœurs. Je les trouve très-bien mariées; mais, quand on porte de certains noms et qu'on est née avec la gloire de le sentir, on prend patience sur des choses auxquelles il n'y a pas de remède. Je n'ai jamais imaginé que votre fortune dût être bornée à votre situation présente. J'espère que vous obtiendrez tôt ou tard la récompense de vos services, et je vous prie d'être persuadé que mon vif désir de voir arriver cette justice vous regarde plus que moi. Mes idées, par rapport à moi, sont dans des bornes très-simples. Je me suis attachée à vous, en bien peu de temps, de bonne

foi. Je suis sincère. Cette tendresse m'a été un sujet de beaucoup de peines, mais ces peines n'ont point effacé un sentiment qui me fera toujours également désirer votre amitié, comme la seule chose qui puisse me rendre heureuse. »

Oui, la seule chose qui pût lui procurer le bonheur en ce monde! la seule qu'elle avait voulue à toute force, avec une de ces volontés trop arrêtées que Dieu se plaît si souvent à briser! Elle vécut encore longtemps dans le silence et la retraite, isolée au milieu d'un monde bruyant, toujours attachée à suivre de loin et pas à pas chaque événement de cette vie orageuse dont l'éclat pâlissait, dont le prestige allait s'évanouissant. Bien des années plus tard, lorsque d'imprudence en imprudence, de folies en folies, M. de Bonneval eut rompu tous les liens qui l'attachaient à sa seconde patrie, lorsque après avoir menacé l'empereur d'Autriche, comme il avait autrefois menacé le roi de France, appelé en duel le prince Eugène, et risqué son avenir pour une fantaisie absurde et

romanesque, il se vit réduit à se réfugier en Turquie et à offrir au Grand Seigneur l'appui de son bras, jadis si puissant, on retrouve sa femme, écrivant à un ami de son mari, qui lui donne des nouvelles de l'exilé dont elle ne connaît que les malheurs, dont elle ignore l'apostasie. Dans ces deux dernières lettres, on voit revivre encore cet amour inextinguible, cette patience qui oppose une sorte de résistance passive à la compassion des autres; une sympathie toujours jeune et ardente pour l'homme qu'elle a aimé, qu'elle aime encore; une violence féminine contre ses ennemis, un rapide revirement dans ses opinions politiques. Elle s'associe à ses luttes, à sa disgrâce, à sa vengeance. On comprend que ses parents, que ses amis, ne lui parlent plus de M. de Bonneval; qu'elle dépérit sous le poids d'un fardeau qu'elle porte seule; qu'elle se roidit contre l'improbation générale qui s'élève contre lui. Peut-être croit-on sentir aussi qu'elle ne se jette pas avec un entier abandon dans les bras du suprême consolateur, et qu'il faut un dernier coup, et le plus cruel, pour renverser enfin l'idole

qu'elle encense toujours en secret. Voici la première de ces lettres à un ami dont le nom est inconnu.

QUINZIÈME LETTRE.

« J'ai été charmée, monsieur, de recevoir votre lettre ; vous savez la situation où était mon esprit lorsque vous êtes parti. Les nouvelles qui se débitaient sur M. de Bonneval, et que les Allemands mettaient une grande affectation à répandre, tous ces bruits ont fait sur moi une impression vive, dont je ne cherche pas à me défendre. Ses malheurs ont toujours été liés aussi étroitement à ma sensibilité qu'à ma destinée. Je ne veux point pénétrer dans l'inconstance des hommes en général ; j'ai la timidité de mon sexe, mais je me révolte contre les craintes qui en sont inséparables, et je désire avec ardeur qu'il trouve au moins la tranquillité dans le genre de vie que ses ennemis l'ont forcé de

prendre. Les succès des armées ottomanes ne me touchent point comme citoyenne, quoique j'en conçoive tous les avantages pour la France. J'avoue que je suis uniquement occupée de l'ingratitude de l'empereur et du désir qu'il soit puni d'avoir outragé un homme qui l'avait bien servi, et si souvent répandu son sang pour lui. Ce sentiment est peut-être criminel; je cherche à l'étouffer, mais les prospérités du Grand Seigneur me font bien sentir combien je suis encore éloignée de la perfection. L'humanité ne perd que difficilement ses droits; j'ai toujours uniquement désiré l'estime de M. de Bonneval; un sort singulier ne m'a jamais laissé que cette espérance; le reste de ma vie sera employé à mériter ses sentiments, et j'espère qu'il n'aura jamais pour moi ou pour ma mémoire que des souvenirs qui ne blesseront point ma délicatesse. Vous saurez, monsieur, que ma santé est très-misérable depuis bien des années. Le régime que j'observe depuis longtemps m'a un peu soulagée, mais je ne puis pas m'en écarter sans me retrouver aussi languissante que lorsque vous étiez

ici. On m'assure cependant que ma poitrine n'est pas encore attaquée et n'est pas dans un péril prochain. Vous m'avez fait un très-grand plaisir de rendre compte à M. de Bonneval de la situation de ses affaires. Je n'ai eu en vue, lorsque j'ai désiré qu'il en fût informé, que la justification de ma conduite lorsqu'il était à Venise. Il connaît M. son frère, qui ne peut se dépouiller de rien et qui se croit seul dans le monde. Je vous prie de dire à M. de Bonneval que je fais des vœux bien sincères pour son bonheur. La dernière bataille a déconcerté les impériaux, et vous pouvez être sûr que la terreur est répandue dans l'armée impériale par la présence de M. de Bonneval. Le prince de Lichtenstein, qui est ambassadeur ici, dit à tout le monde que c'est un faux bruit. Vous ne devez point chercher de motifs particuliers de l'union de l'empereur et de l'impératrice de Russie. Ces deux puissances se sont jointes ensemble contre toutes les autres, et notamment contre le Grand Seigneur, pour s'étendre chacune dans leurs États; et elles seraient peut-être ennemies si elles avaient battu le Grand

Seigneur. Je m'imagine que les projets de ces alliés sont bien déconcertés à présent, et que Sa Majesté Czarienne voudrait bien ne s'être pas mêlée de cette querelle. Toutes les découvertes que je pourrai faire, je ne vous les laisserai point ignorer; pour moi, je suis absolument sans conséquence; je ne sais presque rien, et mes réflexions sont très-inutiles; mais j'aurai soin d'y suppléer par mes amis, auxquels je ferai des questions. Cela paraîtra nouveau, puisque j'ai quitté le grand monde et que je ne vais plus à la cour. Je suis souvent dans la plus grande ignorance. Soyez bien persuadé, monsieur, que je serai charmée de vous donner des marques de mon estime. J'en ai conçu une véritable pour vous pendant que j'ai eu l'honneur de vous voir. Donnez-moi souvent de vos nouvelles, et ne me laissez pas ignorer celles qui auront rapport à M. de Bonneval. On est dans les fêtes pour le mariage de madame de France avec l'infant don Philippe. Je crois que je serai presque seule dans Paris dans très-peu de jours. Je n'ai pas de regret à ce que les jeunes personnes appellent

plaisir. J'ai renoncé à tout, hors la tranquillité que je pense me procurer : ce n'est pas une grande ambition ! »

Et, quelque temps après, elle écrit à la même personne.

SEIZIÈME LETTRE ET DERNIÈRE.

« Le détail que vous me faites, monsieur, des circonstances où s'est trouvé M. de Bonneval, ne m'a point étonnée. J'ai toujours pensé que ce ne pouvait être qu'une situation violente qui avait déterminé son sort ; et, quoique je ne fusse point informée de toutes les particularités, il avait transpiré dans ce pays-ci une partie des persécutions de l'empereur. Rien n'est si touchant que ce récit que vous me faites. Je suis persuadée que les plus insensibles seraient émus à l'entendre. Son sort aurait été sans doute plus heureux s'il avait eu un mérite plus commun.

Vous me connaissez assez pour juger de l'impression qu'a faite sur moi un événement si intéressant par lui-même. Tout ce que vous me mandez avait été altéré, et bien des faits ignorés. L'ambassadeur de France a fort peu parlé ici de M. de Bonneval, à ce que je crois. Du moins tout ce qui m'est revenu par lui ne m'a jamais donné une juste idée de sa position. Il me paraît que l'on ne sait point ici si M. de Bonneval est à l'armée. On le suppose par la manœuvre que font les Turcs; et la bataille de Krotska, où ils ont combattu avec une discipline très-nouvelle pour eux, le persuade à tout le monde. On compte ici que l'armée de l'empereur est détruite, et que la prise de Belgrade va le mettre dans la nécessité de demander la paix à toutes les conditions que le Grand Seigneur voudra lui imposer. Tous les *ministres* sont fort sages et ne parlent point du désastre des Allemands; mais tous les Français sont enchantés; et l'on voit une joie générale. Il y a des gens qui prétendent que celle de la cour paraît au milieu de la politique. Les Turcs ont toujours paru aimer les Français.

Je vous prie de me mander l'état de la santé de M. de Bonneval, et le lieu où il est. Je dois m'intéresser à tous les événements de sa vie, et je n'ai jamais eu à me reprocher de n'y avoir pas donné toute mon attention et une sensibilité que rien n'a pu changer et que rien n'altérera. On est fort peu instruit ici des projets des Prussiens, et c'est une chose singulière que le peu de choses qui transpirent de leur pays. Il a couru un bruit que le général Munich avait battu les Turcs ; mais, comme il ne se confirme point, on doute de cette nouvelle, et on assure que les Russes sont fort alarmés des mouvements de la Suède; que la terreur est répandue dans cet empire. Il y a quelque temps que la consternation paraissait à cette cour. Si les Suédois voulaient profiter de ce moment, je crois qu'ils seraient en état de se venger de tout ce que cette puissance leur a fait d'injustice. Voilà la guerre déclarée entre les Espagnols et les Anglais! Les ambassadeurs se sont retirés sans prendre congé; ils sont rappelés réciproquement. C'est un commencement qui annonce des suites sérieuses, surtout si on con-

jecture juste, en supposant que les Hollandais se joindront aux Anglais. Un peu de temps éclaircira ce doute. Je suis fort étonnée que nous n'ayons eu encore aucune nouvelle de la prise de Belgrade. Cela me fait craindre qu'il ne soit arrivé quelque chose de malheureux aux assiégeants. Après cela, il ne faut pas précipiter son jugement; les Allemands arrêtent toutes les lettres, et ce n'est que très-tard qu'on sait leurs désastres. On n'attendrait pas de même leurs succès. Je ne connais point de nation si orgueilleuse que celle-là. Je ne doute point, monsieur, que vous n'ayez appris à M. de Bonneval la situation présente de ma famille, et que M. le comte de Biron, qui a un enfant, soit à présent l'aîné de la maison, ou du moins celui qui est destiné à avoir nos titres, l'abbé ayant pris un état qui l'exclut du mariage. Il est cependant l'aîné, et le duché lui est venu de droit; mais il l'a cédé au comte de Biron, et je ne doute pas que ce dernier ne soit incessamment marié. Il vient de paraître à la tête du régiment du roi, à Compiègne, et on a été fort content de lui. Jamais ce régiment n'a

été sur un si bon pied. Je crois que la famille aura lieu d'être contente de cet aîné. Je me souviens que M. de Bonneval avait de l'amitié pour lui, et qu'il en avait bonne opinion. Le dernier de tous que vous avez vu, et que l'on appelle le marquis de Gontaut, est à présent colonel d'un régiment qui porte le nom de Biron, et vient d'hériter de M. d'Urfé, qui lui a donné tout son bien. Ce n'est pas un objet considérable ; mais un cadet qui est pauvre a toujours besoin de secours, et je dois prendre d'autant plus d'intérêt à sa fortune, qu'il a toujours partagé avec moi tout ce qu'il a eu. Je n'ai pas abusé de son amitié, mais il est bien rare d'en rencontrer une aussi vive dans un jeune homme, quoique frère. Je suis très-persuadée que M. de Bonneval ne sera pas fâché de savoir tous ces détails. D'après le peu que j'ai été à portée d'étudier son caractère, il m'a paru que les choses qui touchent le cœur lui font impression. Il a essuyé tout ce que l'ingratitude a d'horreurs. Le prince Lichtenstein, qui est ambassadeur ici, a fait tout ce qu'il a pu, en arrivant, pour me voir. Je n'ai jamais

voulu avoir aucun commerce avec lui. Il me semble que ce serait une chose indécente que le ministre d'un potentat qui nous a tant coûté fût en aucune relation avec moi. Il est venu dans cette maison; mais, un jour qu'il me surprit chez ma mère, il ne sut jamais qui j'étais; et, comme je ne vais presque point dans le monde, et jamais dans les lieux publics, il m'est bien aisé de me soustraire à qui il me plaît.

« Je viens d'apprendre que les Anglais ont pris deux vaisseaux français qui ont été vendus à l'enchère. Il y a apparence que le roi trouvera ce procédé comme il est, et que cela aidera à la reine d'Espagne à le déterminer à se joindre dans la guerre. Il n'y a pas longtemps que je sais qu'un Espagnol disait ici que la reine d'Espagne n'avait jamais su les relations qu'avait eues M. de Bonneval avec M. Patiguo; et elle avait paru fâchée du mystère qu'on lui en avait fait. Ce n'est pas la première fois que l'on m'a dit que le ministre avait craint le génie de M. de Bonneval. Il me semble que l'on redoute, à toutes les cours, ces personnes qui peuvent éclairer, et

que c'est un démérite certain que d'en savoir plus que les autres. Je puis vous assurer que rien ne ressemble au désir qu'on a ici que les Turcs apprennent à l'Europe qu'il ne faut pas mettre de certaines gens au désespoir. Je compte, monsieur, que vous ne négligerez pas de me mettre au fait de tout ce qui concerne M. de Bonneval. Je vous assure que je serai très-sensible à cette attention. Je n'ai jamais osé me fier à personne, pour ne le pas exposer, parce que tout me paraît dangereux pour lui. M. votre neveu est parti pour Genève ; il est venu me dire adieu. Je crains bien de n'être jamais assez heureuse pour lui rendre service. Les personnes dont la destinée est telle que la mienne n'ont pas souvent le bonheur de contribuer au bonheur des autres. »

Ce sont là les dernières paroles qui nous sont restées de la jeune femme dont nous avons cherché à peindre l'âme, à deviner la vie, d'après les indices que l'histoire et ses lettres nous ont laissés. Celles qu'on vient de lire sont empreintes d'un profond découragement ; mais le coup qui devait lui être fatal n'avait pas encoré été frappé. Son amour et même son estime pour son mari avaient survécu aux plus dures épreuves. Fidèle au culte de toute sa vie, elle avait fermé les yeux sur ses torts, et s'exaltait dans la solitude sur les mérites qu'elle lui supposait. Jamais elle n'avait voulu renoncer à voir en lui un grand homme, un noble caractère. On s'aperçoit même que les derniers malheurs du comte de Bonneval avaient rallumé la flamme à peine affaiblie dans ce cœur généreux. Mais il vint enfin, le jour où le voile se déchira, où l'idole dut tomber! Quelles furent les

souffrances de cette femme aux sentiments nobles et délicats, en apprenant que celui dont elle avait si aveuglément adoré la gloire n'était plus, aux yeux de Dieu et des hommes, qu'un vil apostat, qui reniait son Dieu comme sa patrie, son honneur comme sa foi! M. de Bonneval avait revêtu le turban, abjuré le christianisme. Elle refusa longtemps de le croire; mais, quand le doute ne fut plus possible, elle cessa de lui écrire. Renonçant à la longue illusion qui lui avait servi de bonheur, elle prit congé du passé; l'oubli lui semblait le seul moyen d'échapper au désespoir. Elle ensevelissait ses souvenirs comme on couvre d'un linceul le corps qu'on tenait embrassé l'instant d'avant. « Tout m'échappe à la fois, dut-elle s'écrier, le passé comme l'avenir! » Dieu seul put entendre ce premier cri d'un cœur blessé à mort. Elle ne parla jamais de ce dernier malheur. Anéantie devant celui dont la puissance lui apparaissait prête à punir un tel forfait, elle le pleura en silence. Sans doute, dans le fond de son âme, elle appelait la mort; la miséricorde divine la lui envoya bientôt; et l'ange à qui il est

donné de consoler des douleurs inconsolables lui fit sans doute entendre alors une voix qui disait : « Tu as souffert, tu as pleuré; tu as vu se dissiper le vain prestige qui t'aveuglait et mourir une à une les illusions de la vie. Si ton cœur, fidèle encore à celui qui l'a brisé, te pousse à lui conserver un souvenir devant le maître qu'il a trahi, offre alors pour lui ta jeunesse flétrie, ta vie languissante, et cette dernière douleur, une des plus amères qu'il y ait, le désenchantement, qui empoisonne même le passé. Peut-être n'as-tu épuisé tant de souffrances, répandu tant de larmes; peut-être n'as-tu vu périr chaque espérance et ne descends-tu lentement au tombeau que pour apprendre à jeter un de ces cris qui arrachent de la main de Dieu une grâce inouïe, un prodige de miséricorde : la conversion d'une âme dans le moment suprême où lui seul peut entendre l'appel muet d'un tardif repentir. »

Judith entendit et comprit cette voix qui lui révélait le secret de sa vie. Elle se tut, elle se

cacha. Un jour on vint lui dire que le comte-pacha de Bonneval la suppliait de lui écrire encore une seule fois. Elle le fit. Personne que lui n'a lu cette lettre. Quand il mourut on ne la retrouva pas avec les autres. La brûla-t-il pour éloigner des remords importuns? la conserva-t-il près de son cœur pour être enterrée avec lui? Nul ne saurait le dire.

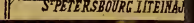
Judith ne survécut pas longtemps à l'événement qui acheva de lui briser le cœur. Comme une fleur qui, éclose le matin, et bientôt rejetée par la main qui l'a cueillie, exhale quelque temps un doux parfum, et meurt avant le soir, elle montra à un siècle pervers, à une société corrompue, l'exemple d'une pure et chaste vertu, d'un amour légitime et malheureux, d'une constance qui ne se démentit jamais. A peine arrivée au milieu de la vie, la vie lui échappa, et, dans la maison de son père, cette maison où enfant elle avait joué, jeune fille aimé, et femme abandonnée pleuré, elle mourut à l'âge de quarante-deux ans.

Si, dans les derniers temps de son existence orageuse, M. de Bonneval songea à s'échapper de Constantinople, comme son biographe le raconte; s'il tourna les yeux vers Rome, la patrie des chrétiens, la mère qui reçoit dans son sein tous les malheurs, tous les repentirs; si, par un dernier mouvement que nul œil humain ne discerna, sur son lit de mort qu'obsédaient des Turcs et des incrédules, il invoqua le pardon de Dieu dont les miséricordes sont inépuisables; si cette âme a pu trouver grâce devant lui, c'est sans doute qu'un ange priait dans le ciel, qui sur la terre avait beaucoup aimé, beaucoup prié, beaucoup souffert.

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

FIN.

LB D 18


БУКИНИСТЪ В.КЛОЧКО
С.П.Б. ЛИТЕЙНЫЙ ПР
LIBRAIRE V.KLOTSCHK
St PETERSBOURG LITEINAY

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 639 339 7